



# LE KURDISTAN OU LA MORT

**AVEC LES KURDES** en guerre pour leur survie. Barzani chef légendaire d'un peuple indomptable. Autour de ce drame, une étrange conspiration du silence.

# RENÉ MAURIES



**A côté de nos grandes collections d'Histoire contemporaine :** Ce jour-là et l'Histoire que nous vivons, **en voici une nouvelle d'un caractère tout différent.** Ici, il ne s'agit plus d'études historiques ou de récréations de l'Histoire, mais de témoignages, d'enquêtes, de grands reportages : de choses vues et vécues aujourd'hui et rapportées par ceux qui les ont vues et vécues, en toute liberté. Il s'agit d'éclairer le monde, de tenter de comprendre les grands événements qui l'agitent, en donnant la parole aux témoins : les grands reporters.



*En même temps que*

## **LE KURDISTAN OU LA MORT**

par René Mauriès

*paraît*

## **DES DEUX RIVES DE L'ENFER**

par Michèle Ray

Au Viêt-nam, une jeune femme au milieu des combats avec les G.I.'s, les Sud-Vietnamiens et les Vietcongs.



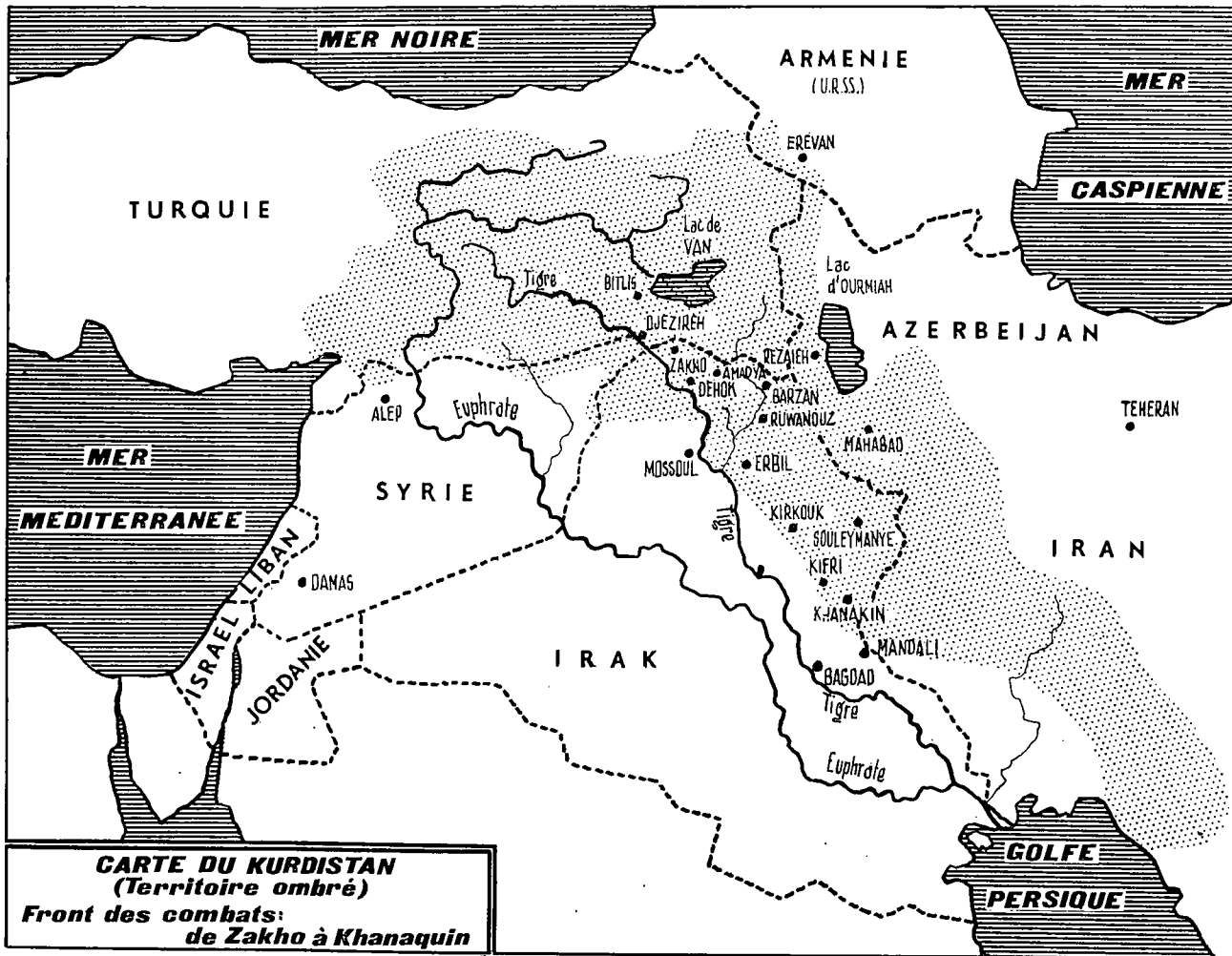
*A paraître*

## **LA GRECE A L'OMBRE DES EPEES**

par Jean-François Chauvel

et Marc Marceau

L'autopsie d'un coup d'Etat









**"LAFFONT — ENQUÊTES — ACTUALITÉS"**





RENÉ MAURIÈS

LE KURDISTAN  
OU LA MORT



ROBERT LAFFONT  
6, place Saint-Sulpice, 6  
PARIS-VI

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice Paris-VI. Vous recevrez régulièrement, et sans engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyages, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© Robert Laffont, 1967

*« Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau,  
Être maître chez soi et fièrement chanter en kurde  
Dans la flamme de nos armes célébrant la gloire  
De notre race millénaire, de notre terre chérie.  
Être libre, aimer, croire et mourir.  
Interroge cette fontaine, elle te dira  
Que, dans son murmure, il y a mille soupirs,  
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances... »*

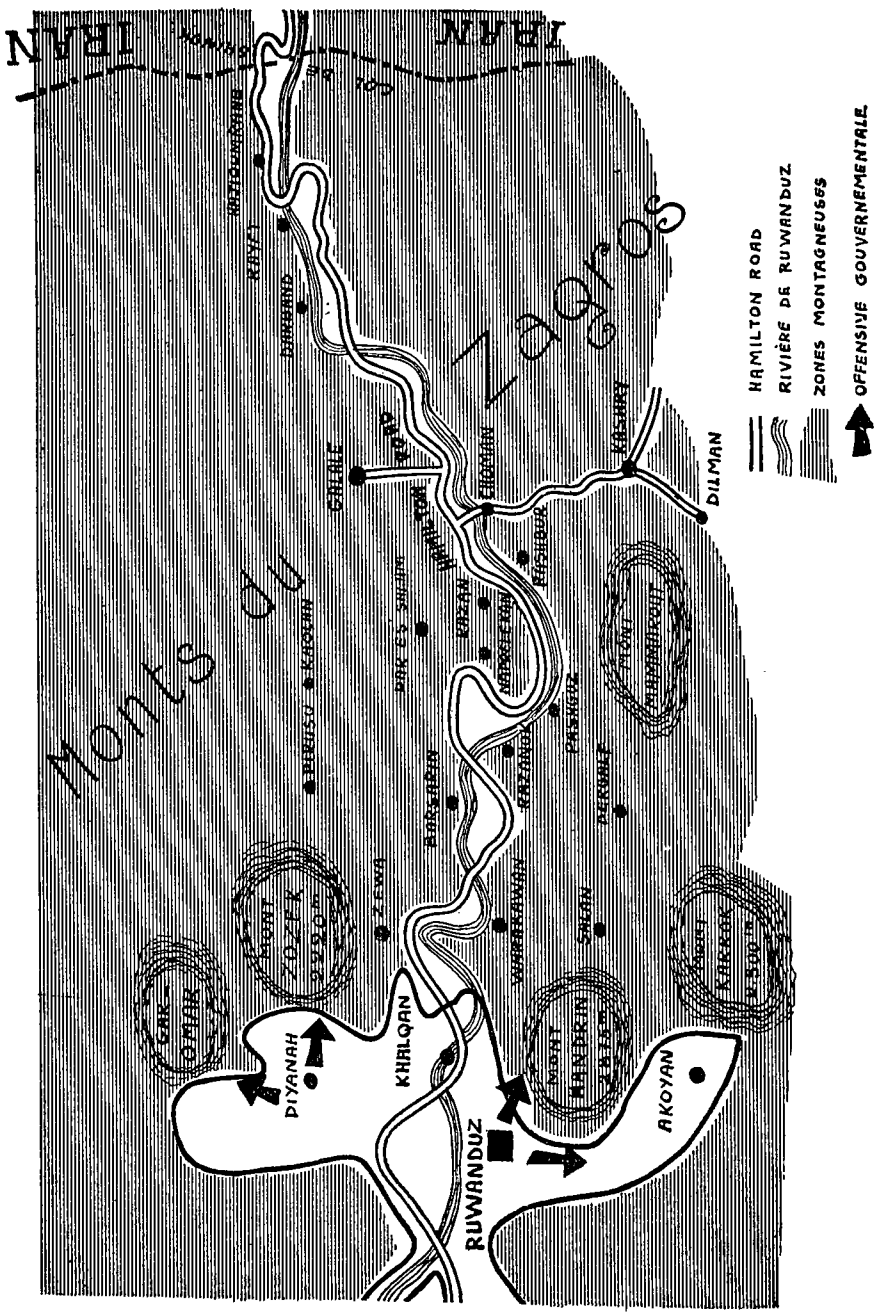
(Poème populaire kurde, d'auteur et de date inconnus).

*« Birà rê be, bira dûr be,  
Bira buhûr be, bira Kûr be,  
Bira keç be, bira pîr be,  
Bira avis be, bira di derengûbe... »*

*« S'il y a un chemin, qu'importe s'il est long,  
S'il y a un gué, qu'importe s'il est profond,  
Si elle est vierge, qu'importe si elle est vieille,  
Si elle est enceinte, qu'importe si le terme tarde... »*

(Proverbe kurde sur l'espoir).

# LE FRONT de RUWANDUZ



# 1

## LE PAYS SANS FRONTIERE

« Il ne faut jamais se coucher sous un noyer, car son ombre fait mal », assurent, comme bien des paysannes de chez nous, les montagnardes kurdes. Mais les deux « Mig » qui jouaient à saute-mouton avec les cimes ne m'avaient pas laissé le temps du choix. En chasse de l'aube au crépuscule, ces maraudeurs de mort, traquant les hommes et les bêtes, ne faisaient jamais de voyage gratuit. Ils plongèrent, tonitruants, dans la vallée, puis montèrent droit au ciel, avec cette aisance acrobatique de martinets en quête de moucherons. Prenant alors leurs distances, ils amorcèrent leur lancinant ballet. L'écho s'emparait de leur sarabande pour emplir la montagne d'un grondement de cataclysme.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Une rafale hacha menu la cime du noyer, et les projectiles écornèrent la crête du talus à moins d'une dizaine de mètres. La terre retomba en grêle avec un crépitement mat... De la terre à poignées, comme on la jette dans la tombe que l'on referme.

A quoi peut-on penser, tête au sol, dans un grouillement d'insectes, lorsque l'on sert de cible à deux « Mig » ? Maudire le sort eût été injurieux pour ceux qui m'entouraient, rescapés de cinq années de massacres. J'ai cueilli une marguerite, pour le souvenir... « Pour le souvenir », disait, du romarin, l'Ophélie d'Hamlet... J'ai compté treize pétales et vingt-neuf minutes, interminables comme une éternité. Sept fois les avions frôlèrent les arbres, crachant du feu sous leurs ailes. Puis ils s'en allèrent mener tapage par-delà le massif enneigé. On en vient ainsi, égoïstement, à bénir la mort lorsqu'elle vous délaisse pour rendre visite au voisin. Sa maladresse fait croire à la chance.

J'ai quitté l'ombre du noyer, selon le conseil des femmes kurdes. Il y avait çà et là, dans la prairie plus riche en fantaisie qu'un tapis d'Orient, des douilles encore chaudes qui venaient de Tchécoslovaquie. Et aussi des trous dans le sol, un rocher éclaté aux balafres scintillantes, des plaies ouvertes en pleine face des maisons en contrebas. Et encore un berceau à bascule renversé, qui répandait ses chiffons comme des entrailles. Des hommes et des femmes — les enfants, l'œil hagard, accrochés aux

## LE PAYS SANS FRONTIÈRES

jupes — remontaient lentement le chemin creux de la peupleraie. Des bébés terrorisés, sanglés au dos de leur mère ou collés aux poitrines, s'égosillaient. Cette morne procession défila sans mot dire, les yeux fixés au ciel. Depuis cinq ans on avait épuisé, dans le pays, toutes les désolations. Seul, au passage, le chef du village nota que personne ne manquait à l'appel.

Mes compagnons jetèrent leur fusil à l'épaule, ajustèrent leur poignard à la ceinture, et nous reprîmes le sentier rocailleux qui conduisait au front.

Cela se passait au mois de mai, l'an dernier, pendant que l'on célébrait, en France, la fête de Jeanne d'Arc. Et les Cbrétiens d'ici assuraient posséder la leur, bien vivante, qui conjuguait à son tour Foi et Patrie dans cette guerre déclenchée par la faute initiale de l'Anglais. En ce Moyen-Orient de toutes les histoires, où l'on ne parvient jamais à faire, dans la réalité, la part précise du merveilleux, tout se confond et se mêle, la légende et la banalité, l'enchantement et l'horreur, la noblesse et la cruauté, les fastes et la misère. Mais, s'il advient que la liberté y tienne lieu de religion, alors, la lutte prend l'ampleur d'un sacrifice. Et l'on tire au fusil contre les avions.

Je m'étais perdu là-bas, dans un pays sans frontière, partagé qu'il est entre cinq États, la Turquie,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

la Syrie, l'Irak, l'Iran et l'U.R.S.S. Son nom? Kurdistan, tout en montagnes. Peu se souviennent qu'y vint s'échouer l'Arche de Noé, non pas sur le lointain mont Ararat, borne altière des trois empires russe, persan et ottoman, mais, selon la version syriaque de l'Écriture, aux flancs du Djoudi Dagh, qui frange, en marge du chemin conduisant de Mossoul à Amadya, la plaine mésopotamienne jadis submergée par le déluge. Les premiers chrétiens y bâtirent un couvent, dit « Monastère de l'Arche », et les musulmans y entretinrent par la suite un sanctuaire. Là encore, prennent source le Tigre et l'Euphrate, les deux grands fleuves bibliques dont les rives, selon les traditions quasi unanimes, virent éclore l'humanité et germer le grain des révélations. C'est aussi de là que partirent une nuit, vers Bethléem, les trois « mages » — philosophes, astronomes et voyants —, membres d'une caste d'initiés depuis longtemps rompus à consulter et interpréter les mystères des astres.

Terre à peine déflorée, aussi vaste que la France et nantie, pour son malheur présent, de pétrole, ce Kurdistan écartelé rassemble « un peuple oublié de l'histoire » et toujours méconnu, ethnologie originale d'une douzaine de millions d'âmes, la communauté la plus nombreuse et la plus intrépide du Moyen-Orient. Courageux et fier, guerrier indomptable et poète inspiré, montagnard farouche au poignard prompt et aux pieds ailés, le Kurde, de la légende à



## LE PAYS SANS FRONTIÈRES

l'histoire, s'est incrusté, de siècle en siècle, au carrefour inévitable de cette Asie du Moyen-Orient que l'on dit mère des peuples et des religions. Dernier nomade indo-européen, il a su garder des réminiscences de cette époque originelle, dont nous sommes les lointains et oubliés héritiers.

Une fois encore, donc, le Kurde se battait, celui d'Irak, mettant en émoi tous ses frères, et tenant en éveil les cinq États qui se partagent sa terre. Mais ce conflit, conséquence d'un demi-siècle de révoltes, de répressions et de massacres, demeurait méconnu, sinon ignoré, de l'opinion internationale. Car une étrange complicité du silence n'a cessé de couvrir cet authentique génocide. Les divers appels à l'O.N.U. et à la conscience universelle lancés par un peuple opprimé voué à l'extermination n'ont recueilli, jusqu'à présent, aucun écho. Et lettres mortes demeurèrent les messages adressés aux principaux chefs d'État du monde, même à Sa Sainteté le Pape. En vain, aussi, ai-je cherché, parmi les bien-pensants et les bérauts si prompts à trompeter la défense des grands principes de l'humanité, celui qui dénoncerait ce martyr d'une nation.

Grand responsable, au lendemain du premier conflit mondial, du découpage du Moyen-Orient, l'Occident a, certes, mauvaise conscience. Mais il s'accorde volontiers l'absolution, car sa finance se trouve en cause avec le pétrole, et aussi sa politique, qui se veut pro-arabe, tant pour des règlements de

## LE KURDISTAN OU LA MORT

comptes personnels que par surenchère à une influence soviétique croissante.

Le « Tiers-Monde », hypersensible sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, si enclin à défendre des nationalismes préfabriqués, et si prompt à crier au racisme à la moindre manifestation de force du Blanc, invoque la solidarité afro-asiatique pour laisser massacrer, en partie, une nation authentique, venue de la nuit des temps, et aussi nombreuse que celles de l'Irak, du Liban, de la Jordanie et du Koweït réunies. L'affaire, cependant, incommode de plus en plus Nasser.

Un moment indignée, l'U.R.S.S., pareillement, se tait, préoccupée, avant tout, de placer sur orbite d'éventuels satellites ayant nom Le Caire, Damas et Bagdad. On voit ainsi l'« Ilyouchine » de Russie lâcher sans vergogne, sur l'infortuné citoyen kurde, qui réclame la simple reconnaissance de ses droits, la bombe au napalm « made in U.S.A. », sœur de celles qui pleuvent au Viet-Nam. Mais, ici, elle paraît, de l'Est à l'Ouest, acceptable, dans un contexte politique fertile en alibis pour sacrifier un peuple non arabe.

Le Vatican lui-même semble vouloir ignorer qu'au sein de ce Kurdistan musulman survit une minorité chrétienne — catholiques, nestoriens, orthodoxes et autres — volontairement engagée dans la lutte, et qui cultive là-bas l'esprit des Croisades. Toutes les églises d'Irak sont fermées, bien des dignitaires

## LE PAYS SANS FRONTIÈRES

persécutés et emprisonnés, la plupart des villages chrétiens saccagés ou détruits. Ne s'y trouve-t-on pas, cependant, aux sources profondes du christianisme, avec les survivants de peuples sauvagement décimés, au cours des siècles, pour leur foi?

On se prend à relire les Livres de Joël et de Jérémie! « ... La campagne est ravagée, les glèbes sont en deuil... Le feu a dévoré les pacages des landes, la flamme a consumé tous les arbres des champs. Tout le pays est en fuite... On s'enfonce dans les taillis, on escalade les rochers. Toute ville est évacuée, il n'y reste plus personne!... »

Dans ce Kurdistan sans frontière parce qu'il y en a trop pour le morceler, il est singulièrement difficile de pénétrer. Et les seuls voisins qui ne l'ont pas mis en « quarantaine » redoutent de se faire taxer de complicité à l'égard du « pestiféré ». La piste s'étire donc, longue et redoutable, qui, depuis Beyrouth, conduit clandestinement aux Monts du Zagros. Elle impose d'interminables étapes, dans des autobus infernaux qui roulent on ne sait comment, divaguent on ne sait où, et touchent toujours à un bout du monde. Elle inflige la sordide promiscuité de gîtes grand-guignolesques, avec la compagnie de gaillards aux mines patibulaires qui caressent leur poignard à la moindre affaire. Et l'on en vient à y envier les nuits calabraises de Paul-Louis Courier... Elle impose d'ardentes chevauchées de Western sur des bêtes à peine

domptées, aux crinières échevelées et aux queues de comète, qui vous restituent l'ivresse sauvage et la noble prestance des cavalcades originelles. Et tout se termine par des escalades prudentes de contrebandiers, sur des sentiers abrupts accrochés aux rochers et lancés comme des lassos pour étrangler des torrents impétueux, avec les tentations du vertige, le grondement du canon, et la menace constante de l'avion.

Quand je suis arrivé, la bataille faisait rage. Par centaines, déjà, les cadavres abandonnés empuantissaient la montagne. J'ai assisté au « Verdun kurde » de Ruwanduz, où, attaquant à dix contre un, usant à profusion du napalm, les Irakiens ne sont pas passés. Puis, saturé de fusillades, de bombardements, d'horreur et de misère, de peur aussi, j'ai demandé asile en terre iranienne. Unique journaliste témoin de ces combats atroces où l'on ne faisait pas de prisonniers, de ces chasses aériennes forcées aux femmes, aux enfants, aux vieillards et aux troupeaux, je tiens la promesse faite à toutes ces mères kurdes, si nobles dans leurs oripeaux, qui, la terreur et la faim au ventre, m'ont supplié de « dire tout à l'étranger ».

Ce peuple se sait infortuné, seul, abandonné. Son chef, l'étonnant Mollah Moustafa Barzani, dernier grand seigneur de guerre égaré en notre époque, m'a dit au front, sur fond sonore d'artillerie :

## LE PAYS SANS FRONTIÈRES

« La justice et la conscience internationale n'existent plus... »

Un jour, arrivant dans un petit village jouxtant les lignes, comme on venait, en marge du feu, d'y célébrer un mariage, j'exprimai mes regrets de n'avoir pu filmer ce pittoresque événement. Afin de m'être agréable on entreprit d'organiser une répétition... Survinrent les inévitables « Mig » en quête d'assassinats. J'objectai qu'aucune photographie ne saurait justifier un danger de mort, un risque de massacre, et je fis annuler les préparatifs. Alors le chef du village, ficelé de cartouchières, poignard à la ceinture, me répondit :

« On nous a déjà sacrifiés pour le pétrole... Nous pouvons bien mourir pour une noce... »

Apparemment résigné à son isolement, conscient d'un oubli qu'il juge — non sans raisons —, comme une trahison, le Kurde ne cherche plus l'espoir qu'en lui-même. Je veux en appeler, malgré tout, à la conscience universelle, ignorante et endormie, en particulier au peuple de France, tant il demeure, là-bas, un symbole, dès que l'on touche à la liberté. Et je tiens aussi à attirer l'attention sur les conséquences imprévisibles d'un conflit qui ajoute à l'instabilité d'une contrée plus que jamais explosive. Le monde arabe se disloque, le musulman se partage. La race l'emporte sur la foi, et les mutations sociales

## LE KURDISTAN OU LA MORT

tiennent lieu, peu à peu, de religion. La hantise du sionisme, elle-même, passe au second plan.

Un nationalisme arabe exacerbé, avec le communisme et les intérêts pétroliers ont posé la question kurde. Fait historique, géographique, économique et humain, elle dépasse désormais ses causes pour s'inscrire dans les faits, selon le diagnostic de l'éminent spécialiste français Pierre Rondot, comme « le problème-clé du Moyen-Orient ».

LES « MORITURI »  
DES CIRQUES DE MONTAGNES

*Serê bê namûs naçe ciwetê*  
Qui n'a pas le sentiment de  
l'honneur ne va pas en paradis.

(Proverbe kurde.)

J'entrai de nuit au Kurdistan d'Irak, sans papier, tambour ni trompette, lorsque les avions qui tournoyaient au-dessus des sommets eurent regagné leurs bases de Mossoul et Kirkouk. On m'assura qu'ils ne reviendraient pas avant l'aube, « parce qu'ils craignent, la nuit, d'accrocher leurs ailes à la montagne », mais aussi qu'ils ne me quitteraient plus, chaque jour, de l'aube au crépuscule. Le ciel me fascinait avec son ruissellement d'étoiles sur les

crêtes enneigées. C'était ma mille et deuxième nuit, car, dans ce décor fantastique, dressé pour le mystère de ma randonnée, j'entrais au cœur d'une légende. Je réalisais pourquoi l'âme kurde cède volontiers au merveilleux, et je m'apprêtais, moi aussi, à rencontrer, au secret des défilés, des cavalcades de « djinns ».

Mon guide se nommait Ser, ce qui signifie « lion ». Aux lanternes de la vallée, je l'avais découvert presque roux, l'œil vert, la mine altière, la silhouette sculpturale. C'était manifestement un homme libre, de race noble, un « asiret ». Il avait mission, non seulement de me conduire, mais encore de me parler, de répondre à mes questions, de m'initier, le cas échéant de me défendre. Un « xulam », serviteur armé, l'accompagnait, prompt à chaque désir, humble dans tous ses gestes. Ser portait le turban blanc et rose de la tribu maîtresse des Barzani. Il avait un uniforme kaki, de coupe typiquement kurde — blouson saisi dans une large ceinture aux couleurs voyantes, vaste pantalon bouffant serré aux chevilles. Il ne se séparait pas de son fusil à long canon, et des cartouchières croisées ligotaient son torse. La poignée de corne cloutée et le fourreau doré d'un imposant poignard à lame recourbée émergeaient de sa ceinture avec un fume-cigarette en bois qui me parut démesuré. Lorsque nous prîmes le chemin de mon aventure, il ajouta à son harnachement un revolver et une demi-douzaine de chargeurs. Le



## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

« xulam » avait arrimé mes bagages sur un petit âne.

Ser, qui possédait quelque connaissance d'anglais, nota d'emblée qu'en sa langue, petit âne se disait « djach ».

« En français, bourricot... »

Il m'expliqua aussitôt, qu'ici, c'était synonyme de traître. L'appellation concerne, en effet, des dissidents kurdes à la solde du gouvernement de Bagdad. « Les harkis blancs des Arabes », devait-on me préciser plus tard à l'état-major de Mollah Moustafa Barzani.

Le bourricot routinier ouvrait d'un instinct sûr la voie dans les lacets étroits d'un sentier rocailleux, ébauché en corniche à flanc de montagne. Ser, qui fermait la marche m'avait recommandé de coller à la bête et de ne m'écarter jamais de son sillage à cause des ravins. Je me tenais si près d'elle que, la pente aidant, elle fouettait parfois mon visage de sa queue. Et je me demandais comment, à son flanc, le serviteur vigilant pouvait encore glisser sans hésiter son pas sur un rebord miniature. L'obscurité me sauvait du vertige. Mais, lorsqu'un caillou roulait dans l'abîme, le bruit de sa chute devenait de plus en plus lointain. Il m'arrivait de chercher mon équilibre contre la roche, et Ser, dans mon dos, allumait furtivement sa lampe-torche.

« Je ne fais pas de lumière, répétait-il, afin de ne pas signaler notre passage... »

Il ajoutait qu'il y a toujours des yeux indiscrets ouverts dans la montagne, et qu'il valait mieux, aussi, que j'ignore les surprises d'un chemin dangereux.

« Suivez aveuglément le bourricot! » concluait-il en leitmotiv.

Et le mot français lui arrachait un rire clair dont s'emparait l'écho. Lors d'une brève halte, il condamna mes sandales de corde et me vanta les vertus des siennes, fabriquées dans le pays. La semelle est faite de chiffons tassés, le dessus de coton tressé. On les appelle « clashi horaman », du nom du village d'origine. Il les disait inusables, sous réserve de ne pas marcher dans l'eau.

« Et elles collent au sol. A la rigueur, prenez des chaussures de caoutchouc. On en trouve chez les marchands qui viennent d'Iran. »

Nous approchions du sommet. Je rafraîchis mon visage en sueur à la coulée d'un névé. La neige et le ciel échangeaient des scintillements précieux.

« Nous allons toucher les étoiles! » dis-je.

— Chaque homme possède son étoile qui brille sur lui, et tombe quand il meurt! » répondit Ser d'un ton convaincu.

Je savais les Kurdes superstitieux et qu'ils avaient accommodé l'Islam à leurs croyances. Un vent frais me saisit tout en haut de la crête. Le « djach », accoutumé sans doute à se restaurer en ces lieux, brouta une herbe invisible dans la saignée d'un

éboulis. J'avais, sous mes yeux, les monts du Zagros, chaos surréaliste d'ébène incrustée de nacre. Nos silhouettes baignaient dans une clarté opaline. Je demandai ce que signifiait une étoile filante.

« Une âme qui s'en va ! » me confirma Ser.

J'imaginai que, depuis cinq ans, il devait y avoir, en Kurdistan, des pluies d'étoiles filantes... Ça et là, dans les replis de la montagne, clignotaient des bouts de braise, timides et discrets comme des vers luisants. J'appris que les villages vivaient la nuit. Le jour, les habitants, fuyant les bombardements, les abandonnent pour se réfugier dans les rochers ou la forêt. Ser m'assura que je verrais bien, et que « les Arabes tiraient sur tout ce qui bouge, même un mouton ou un chien ». Tout en bas, des pinceaux de phares traçaient un trajet tourmenté. C'était la route, l'unique, qui va de Ruwanduz à la frontière iranienne, « celle que veulent prendre les Arabes ». Elle suit la rivière, et, comme les villages, elle ne vit que la nuit.

« Où allons-nous ? dis-je.

— Vers la route. Tout le monde, ici, va vers la route.

— Et Mollah Moustafa Barzani, où se trouve-t-il ?

— Quelque part, près de la route. Lui aussi ne bouge que la nuit. Il change chaque soir de cachette et ne dort jamais deux fois de suite au même endroit... »

Les espions, me raconta Ser, truffent la montagne

et profitent du remue-ménage de la guerre. Le gouvernement de Bagdad a promis dix mille dinars — cent cinquante mille francs — à qui tuerait Mollah Moustafa Barzani.

« Le peuple kurde l'aime-t-il? »

Ser jeta sur moi son regard clair, glacé par un reflet de neige et grogna que, sans lui, le Kurdistan ne serait rien.

« Votre destin tient donc à Mollah Moustafa Barzani et à la route...

— A Mollah Moustafa seul... Il garde la route, et lui seul peut la garder... »

Ser parlait toujours avec mépris des Arabes, ce qui donnait au conflit un caractère racial. Il se défendait de généraliser, mais leur reprochait de se conduire, au combat, comme des sauvages et des lâches, et de ne comprendre qu'un seul langage, celui de la force. Mollah Moustafa Barzani devait lui-même, quelques jours après, me le confirmer.

Le « djach » se lança dans la descente. Après une croupe pelée et râpée, aux anciens temps, par la marche lente de quelque glacier, nous nous enfonçâmes dans des pâturages de plus en plus épais. Notre voie lactée plongeait vers les ténèbres. La houle noire des forêts de chênes montait vers nous. Des aboiements agressifs nous révélèrent un campement de bergers. Ser, d'un jet de lampe-torche aveugla de gros chiens blancs aux oreilles coupées, et repoussa leurs assauts hargneux à coups de cail-

## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

loux. Le bourricot, qui flairait des congénères, entama une interminable plainte entrecoupée de sanglots, et d'autres « djach », dans l'ombre, compa-tirent aussitôt à sa peine. Notre passage émietta un amalgame de moutons, et l'on discernait des che-vaux, figés, debout, sous les arbres. Des silhouettes s'avancèrent vers nous, fusil à l'épaule. Ser me dit qu'il ne s'agissait pas de soldats, mais que la plupart des Kurdes étaient toujours armés. Il y avait trois larges tentes, très basses, enfouies dans l'herbe haute. Après l'échange des salutations, main au cœur, Ser expliqua qui j'étais et les raisons de ma présence. Les hommes s'inclinèrent et l'un d'eux me tint un bref propos.

« Ils vous remercient d'avoir pris beaucoup de peine pour venir partager leur misère », traduisit Ser.

On nous entraîna vers l'une des tentes. Un feu de bois, promptement ranimé, l'illumina. Elle était faite d'un long assemblage de couvertures noires en poil de chèvre, et ceinturée de clayonnages. A l'inté-rieur, on entendait, au-delà d'une cloison de roseaux, des murmures de femmes et des pleurs d'en-fants. Nous bûmes le thé, assis en rond, jambes croisées, sur des tapis fleuris et des nattes. Mon oreille s'accoutumait à la rude langue kurde. Quand nous repartîmes, chargés de bénédictions, Ser me raconta que les avions étaient venus deux fois, dans

## LE KURDISTAN OU LA MORT

la journée, mitrailler les troupeaux. Ils en firent une hécatombe et tuèrent aussi une femme.

« Elle vient de mourir, voilà quelques instants. Elle lavait du linge à une cascade. Affolée, elle se mit à courir au lieu de se coucher sur place. Quand on est surpris par un avion, il ne faut plus bouger. On se laisse tout doucement tomber au sol, puis on rampe vers une cachette.

— Où a-t-elle été touchée?

— A la poitrine, traversée, paraît-il, par une grosse balle de mitrailleuse.

— Qui l'a soignée?

— Personne... Comment voulez-vous qu'on soigne, en haute montagne, quand nos hôpitaux eux-mêmes ne peuvent traiter les grands blessés. Nous n'avons presque pas de médicaments. Le monde se moque des souffrances du peuple kurde... Alors, cette femme, elle s'est vidée peu à peu de son sang... »

Je revis passer, devant mes yeux, l'étoile filante du sommet. C'était, sans doute, au moment où cette malheureuse rendait l'âme. Nous marchions, occupés par nos pensées. De temps à autre le silence nous apportait la résonance de coups sourds. Nous approchions du front de Ruwanduz.

« Douze kilomètres à vol d'oiseau », dit Ser.

Des troupeaux de plus en plus nombreux ruminèrent sous les arbres leur prière animale. Et des hommes, emmaillotés dans des couvertures, veillaient

## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

toujours autour des tentes. Semi-nomades — la tradition du nomadisme intégral se perdant chez les Kurdes comme ailleurs — ces populations vivent, l'hiver, dans les villages des vallées. Au printemps, elles montent vers leurs quartiers d'été, les hauts pâturages, ou « zozan », et suivent le recul des neiges. Il ne reste plus, en bas, que les sédentaires — « demani » — ou d'anciens nomades devenus paysans, et que l'on appelle, avec une nuance de mépris, « pères morts » (gamiri), « bœufs morts » (bamiri), ou « bœufs fatigués » (gawesti). Mais il n'y avait pas eu, cette année, de fête du « barodan » pour célébrer le départ des troupeaux vers le « zozan ». En cette occasion, les filles se font belles et piquent un clou d'or dans leur narine gauche... Le premier mercredi d'avril, comme le veut la tradition, on n'alluma pas, dans la montagne, les feux de joie du « newruz », la fête du printemps. Des feux de joie! J'étais au pays de Zarathoustra — Zoroastre — et la lumière y demeure, pour beaucoup, le symbole du Dieu de vérité!...

Nous progressions plus vite, désormais, dans des chemins mieux tracés qui contournaient des champs de poche, disputés aux rochers. Certains, carbonisés, plus noirs que la nuit, sentaient la cendre.

« Le napalm, soupira Ser... L'Arabe applique la tactique de la terre brûlée... »

La rumeur de la route, fébrile au-delà de la rivière, montait jusqu'à nous, cacophonie où se

## LE KURDISTAN OU LA MORT

mêlaient les vociférations des hommes, les vagissements des troupeaux et l'énervement bruyant des véhicules.

« Nous en possédons une quinzaine, qui circulent sans arrêt, me précisa mon compagnon. Mais il y a aussi des camions qui viennent d'Iran, pour le commerce. »

Pressentant une question indiscrete — quel commerce? — Ser attira mon attention sur le grondement de la rivière et m'avertit que, près des torrents, on ne s'apercevait pas de l'arrivée des avions. Nous approchions d'un village aux toits plats en escalier. Des lampes d'écurie voltigeaient comme des lucioles. Une voix jaillit de l'ombre. Ser prononça quelques mots. Un soldat sortit de terre en rabattant son pistolet-mitrailleur sur sa poitrine. Je ne l'imaginai pas si près, à bout portant. Je surpris la lueur d'une cigarette dans un chaos de rochers, un balbutiement de branches au sein d'un bosquet. Le Kurde habitait vraiment sa montagne. Le soldat nous conduisit vers une tente militaire écrasée sous des branchages.

« Les Pesh-Merga, me dit Ser, sont les soldats réguliers, comme moi, de l'armée révolutionnaire kurde. Pesh-Merga signifie « en faveur de la vie ». Traduisez : « Voué à la mort pour la vie du Kurdistan »... Après quelques instants de repos, une jeep viendra nous prendre... »

Ils étaient six, pareillement vêtus et équipés, avec, seulement, des nuances dans la couleur de leur tur-



ban, sous la tente éclairée par une lampe-tempête. Le chef me souhaita la bienvenue et Ser fit l'interprète. On me céda une place sur une couverture de fabrication locale, avec d'étranges dessins géométriques de couleurs voyantes. S'asseoir sur ses talons, jambes croisées, suppose un sévère entraînement. Je prenais des notes dans l'attitude du Scribe accroupi. On m'offrit des cigarettes irakiennes, fabriquées à Souleymanyé, qui provenaient d'un stock de ravitaillement ennemi pillé au cours d'un raid nocturne. Un Pesh-Merga apporta un plateau avec du riz bouilli, des tiges vertes d'oignons, des œufs durs, du fromage blanc — que l'on fait cailler là-bas avec du placenta de brebis —, des feuilles de pain semblables à des crêpes, et une bassine à demi-pleine d'un liquide laiteux où baignait une louche.

« C'est du « dough », du yaourt délayé avec de l'eau », expliqua Ser.

Je goûtai avec méfiance ce breuvage épais, et j'appréciai son acidité. Il allait bientôt me devenir indispensable au cours de mes randonnées. Mes hôtes burent après moi, à la même louche. Tout en mangeant, je scrutais ces visages basanés, dévorés par la barbe et rappelant des images bibliques. Voués à la mort pour la vie du Kurdistan... Je retrouvais, dans leurs cirques de montagnes, les « morituri » des arènes antiques, gladiateurs enturbannés d'un combat de libération qui leur tient lieu de foi... Et ils ont leur César, Mollah Moustafa Barzani, chef

## LE KURDISTAN OU LA MORT

politique et militaire indiscutable et indiscuté, pour qui, en l'état actuel des choses, la suprématie des armes tient lieu de diplomatie. Ser m'apprit à croquer les tiges d'oignons roulées dans un lambeau de pain sans levure. Il dit que c'était nécessaire, que « ça désinfectait », dans un pays où l'on souffre souvent de diarrhée et de dysenterie. On ne conçoit pas, effectivement, de repas kurde sans oignons frais... Avec le thé, on apporta les nouvelles de la journée. La bataille faisait rage autour de Ruwanduz et l'Arabe, supérieur en nombre et en matériel, avait légèrement progressé. Jamais, paraît-il, on n'avait connu semblable violence.

« Ils sont au moins trente mille, sans compter les « djach », me révéla le chef. Une centaine de canons lourds, de l'artillerie légère, des chars et de l'aviation. Ils bombardent sans arrêt et arrosent nos lignes au napalm. Notre armée rassemble quinze mille hommes pour un front de cinq cents kilomètres, qui va de Zakho à Khanakin. Nous serions dix fois plus nombreux si nous avions suffisamment d'armes et d'équipements. Devant Ruwanduz il y a le quart de notre armée, trois à quatre mille hommes au maximum. Nous nous battons à un contre dix. Il en va ainsi depuis cinq ans, et nous ignorons la défaite. Un Pesh-Merga, dans sa montagne, tient facilement dix adversaires en échec. Mais il y a l'aviation... Nous possédons une dizaine de canons, dont plusieurs de 105 millimètres pris aux Arabes lors de combats pré-

cédents. Car notre armement provient essentiellement de nos conquêtes. Nous n'avons pas d'argent pour nous en procurer, même si quelqu'un consentait à nous équiper.

— Comment vit le Pesh-Merga ?

— Il vit de ce qu'il emporte avec lui ou de ce qu'il trouve. En principe, du yaourt, du fromage, du riz ou du blé concassé. En fait, il est le plus souvent condamné au pain sec et à l'eau des torrents et des cascades. S'il le peut, il fait lui-même son thé au feu de bois, et, dans les jours fastes, savoure une maigre brochette de viande de mouton. Vous jugerez vous-même, puisque vous allez partager son existence... »

J'abordai inévitablement le problème délicat des « djach », et la conversation connut aussitôt une excitation particulière, ponctuée de malédictions et de serments de vengeance. Car les traîtres, en Kurdistan, sont considérés comme des assassins, et l'assassinat entraîne automatiquement la « tola », la vendetta. « L'ennemi du frère ne sera jamais l'ami du fils », assure un proverbe, que vient confirmer un second : « Mieux vaut du sang aux mains que des dettes. » Surtout des dettes d'honneur. J'appris aussi que Mollah Moustafa Barzani, dans un souci de réconciliation nationale, prêchait la magnanimité à l'égard des « frères égarés ». A ceux qui la lui réclamaient, il refusa toujours la tête des « djach » prisonniers. Quand il y a des prisonniers ! Car un

## LE KURDISTAN OU LA MORT

proverbe — ils codifient la vie du Kurdistan — affirme en effet : « Qui n'a pas le sentiment de l'honneur ne va pas en paradis. » Alors, souvent, dans la montagne, on expédie l'ultime jugement dernier.

Combien sont-ils, ces « djach » ? Il y a les chiffres de Bagdad et la réalité. Les Arabes en affichent trente mille, ce qui leur permet de prétendre qu'ils possèdent une armée kurde plus nombreuse que celle de Mollah Moustafa Barzani, donc, de nier la Révolution. Les Pesh-Merga tirent fierté de ce bluff. « Faut-il donc, triomphent-ils, que nous soyons forts, nous les « rebelles », pour tenir tête, à la fois, à l'armée arabe et à tant de « djach » ! » Puis ils se réjouissent de la duperie dont se trouve victime le gouvernement de Bagdad. Les « traîtres », en effet, se battent sous le commandement de leurs chefs traditionnels qui perçoivent, pour chaque homme armé, équipé, nourri, avec droit de pillage, 15 dinars au moins par mois, soit plus de 20 000 anciens francs. En Irak, il s'agit d'un salaire de faveur. Les chefs ont donc tout intérêt à gonfler leurs effectifs pour accroître leur denier de Judas.

Mon insistance entraînait mes interlocuteurs sur un terrain délicat qu'ils n'abordaient qu'avec prudence. Ces « djach », on sait parfaitement d'où ils viennent. Et leur nombre ne dépasse pas, en réalité, cinq à six mille. Bien que s'affaiblissant au contact

de la vie moderne, le tribalisme conserve une certaine vigueur au Kurdistan. L'épopée des Barzani en est l'évident témoignage. De vieilles querelles traditionnelles et des rivalités de personnes jouent ainsi un grand rôle dans une société encore très hiérarchisée. Et Zibar, cité voisine de Barzan, ne reconnaît pas l'autorité politique et religieuse, sur la région du Grand Zab, du cheikh des Barzani, Si Ahmed, frère aîné de Mollah Moustafa. On raconte que tout naquit, dans le passé, d'une rivalité amoureuse. Il faut, en tout, un parfum de romantisme pour séduire l'âme populaire. Les choses parurent s'arranger lorsque Mollah Moustafa Barzani prit pour troisième femme — que l'on dit être sa favorite — Hamyeil, l'une des filles de Mahmoud Agha, chef des Zibari. Mais cette union n'empêcha nullement celui-ci de se rallier, dès l'ouverture des hostilités, il y a cinq ans, aux Arabes, et d'entraîner, dans le sillage de sa communauté, tous ceux qui étaient à vendre ou qu'animaient des divergences fondamentales sur la conduite de la lutte. Les uns, ne voyant pas d'issue positive au combat, misaient sur la victoire de Bagdad. D'autres, sincères ou ambitieux, choisirent de s'allier avec le diable pour secouer la tutelle de Mollah Moustafa Barzani. Certains, encore, spéculaient sur le particularisme des gens du « Soran » pour tenter de les dresser contre « le vieux bandit du Bahdinan ».

Car il y a deux régions différentes au Kurdistan

## LE KURDISTAN OU LA MORT

d'Irak : le Bahdinan au nord et le Soran au sud. Le fleuve Grand Zab les sépare. Même si la langue fondamentale, le kurde, est la même, d'origine indo-européenne et sœur du persan, chacune possède son dialecte propre, le « kurmanci » en Bahdinan, le « sorani » dans le Soran. Ruwanduz se situe à cheval sur les deux régions, et l'on y parle les deux idiomes. Mollah Moustafa Barzani, originaire du nord, se sent un peu étranger au sud, où se déroulait la bataille. Mais ceux qui ne l'aiment pas le craignent, et la grande masse l'admire. Et, finalement, les Arabes se trompèrent, qui croyaient lui susciter des ennuis.

Les « djach » constituent cependant de redoutables adversaires. Kurdes, donc montagnards, ils possèdent les mêmes qualités de combattants que les Pesh-Merga, celles qui font défaut aux Arabes du désert et de la plaine. Brave jusqu'à l'audace, infatigable, le Kurde excelle dans l'embuscade et le « coup de main ». Il ne fuit pas la bataille rangée et la mène, s'il le faut, jusqu'au corps à corps, mais s'efforce de la livrer sur son terrain favori, la haute montagne. Là, il ne craint rien ni personne, hormis, à découvert, l'avion, ses bombes et ses mitrillages. Un arbre ou un rocher lui suffisent cependant pour la parade. Montagnard allègre et cavalier hors série, il se trouve partout à la fois. Roi des cimes, il fait volontiers, la nuit, irruption dans la plaine et y sème la panique. Concentré dans les villes, l'Arabe

ne se manifeste que le jour. Encore doit-il contrôler les axes routiers avec ses unités blindées.

Emportés par leur fierté kurde, Ser et ses amis en venaient à oublier qu'ils associaient les « djach » dans cette exaltation — fort légitime, comme je pus le vérifier — des vertus guerrières de leur race.

« Alors, dis-je, les chocs entre Pesh-Merga et « djach » doivent être terribles...

— Oui et non... La lutte, d'homme à homme, est plus sévère qu'avec les Arabes. Mais, en devenant mercenaires, les « djach » galvaudent leur vaillance naturelle et perdent la foi nécessaire à toute lutte. Ils se sentent honteux, accablés par le complexe du traître. Il en est même qui, pour se « dédouaner » ravitaillent en armes les Pesh-Merga, quand ils ne profitent pas du combat pour rejoindre nos rangs. Au cours du mois d'avril, pourtant relativement calme, soixante-quatorze déserteurs, en majorité des « djach », franchirent nos lignes.

— Un Kurde ne peut pas longtemps se battre au côté d'un Arabe, et encore moins pour lui! tonna le chef.

— Et quand un « djach » se livre ainsi, de lui-même, que faites-vous?

— Lorsqu'un coupable, ici, revient chez sa victime, le linceul et le sabre au cou, c'est-à-dire se met à sa merci, on ne peut refuser le pardon. L'esprit de vengeance tombe... »

Je songeais qu'en ce pays de misère, où l'on ignore

## LE KURDISTAN OU LA MORT

l'hygiène, l'espérance de vie se limitait à trente ans pour les rescapés d'une mortalité infantile effrayante. Peut-être cela expliquait-il cette désinvolture, d'emblée sensible, devant la mort, ce choix d'une fin violente... « Mourir, c'est mourir, rappelle le proverbe. Pourquoi agoniser? »... On entendait aboyer le canon. Je tentai de me situer et demandai le nom du village. Ser me dit que cela ne servirait à rien, puisque nul ne devait connaître mon chemin. J'oubliais déjà que j'étais un témoin clandestin d'une guerre clandestine. Un Pesh-Merga apporta un message soigneusement roulé qu'il cachait dans un repli de sa ceinture.

« En deux jours, les Arabes ont eu au moins cinq cents tués », annonça le chef.

Rien ne le distinguait de son entourage, si ce n'est une certaine noblesse d'allure, et la finesse de son visage, à la moustache à peine esquissée. L'armée kurde ignore galons et décorations. En campagne, Mollah Moustafa Barzani lui-même couche dans la nature, sur une couverture, comme un simple soldat. Et son fils Idriss devait m'offrir le spectacle insolite d'un commandant en chef partageant, au front, l'existence spartiate de ses hommes.

La jeep manœuvrait devant la tente, tous phares allumés. Sans doute avait-elle échoué ici de surplus en surplus, marquée de quatre cents coups, et piquée d'une sorte de petite vérole au point que l'on eût pu découper des écumoières dans ses tôles. Je pris



place à côté du chauffeur. Ser se glissa à l'arrière, entre deux Pesh-Merga rigides, fusil debout entre les genoux. La jeep plongea dans un chemin défoncé trouvant à peine sa place entre le ravin et le rocher. Je me cramponnais aux montants du pare-brise, partagé entre la crainte que m'inspirait la vétusté du véhicule, et celle des pièges de ce défilé sauvage. Les phares me les livraient crûment à la sortie de chaque virage. Ma peur, cependant, se dénouait avec les lacets, et faisait sa part à l'admiration pour la dextérité du chauffeur. Les chevaux-vapeur se révélaient ici, en montagne, aussi sûrs que les autres. Après la douche glacée d'une cascade qui calculait mal son élan pour sauter du rocher dans le torrent, nous touchâmes enfin le fond de la vallée, c'est-à-dire la rivière et sa sœur jumelle, la route. Des sentinelles nous arrêterent aux abords d'un pont. Je m'étonnai de trouver du « Coca-Cola » dans une maison à demi effondrée, où l'on vendait de tout à la lueur des chandelles. Ser appela un Pesh-Merga qui répondait au prénom banal de Mohamed. Le garçon portait un pistolet-mitrailleur en sautoir. Son air juvénile me surprit et je m'enquis de son âge.

« Au moins dix-sept ans, comme l'exige notre règle. En fait, il a dû tricher pour pouvoir se faire enrôler. On en compte beaucoup, comme lui, qui se vieillissent pour se battre. Mohamed s'est distingué naguère à la bataille de Sefine, l'une des plus dures de notre guerre. Il y a aussi des vétérans qui

dépassent la soixantaine. Ils suivent Mollah Moustafa Barzani depuis plus d'un tiers de siècle... »

Mohamed soutint qu'il avait dix-huit ans, se fit traiter de menteur, et nous salua avec une grimace espiègle lorsque la jeep s'élança sur le pont. La rivière, impétueuse, grondait au-dessous de nous. Je soupçonnais qu'elle était belle, car, dans les reflets des phares, elle avait des transparences irréelles. D'innombrables troupeaux encombraient la route. Des bergers fébriles les poussaient, avant le jour, vers les sentiers de transhumance, fuyant du même coup la zone des combats. Cette mer animale se refermait obstinément devant la jeep, et il nous fallait sans cesse remonter les interminables caravanes de chevaux démenageant les campements, avec des femmes perchées on ne sait comment sur des monceaux d'ustensiles, et des enfants endormis dodelinant de la tête dans des sacoches de selle. A chaque percée, chèvres à longs poils et gros moutons à laine épaisse amorçaient, dans la nuit, des fuites éperdues, plongeaient vers les berges de la rivière, où s'accrochaient, aveuglés par les phares, à la montagne. Les chiens, sauvages et provocants comme des loups, s'acharnaient à pourchasser la jeep plutôt qu'à canaliser le flot moutonnant. Nous croisions ou dépassions des Pesh-Merga à cheval qui effectuaient des liaisons nocturnes, et chaque rencontre de véhicule donnait lieu, en quelques mots, à une vérification réciproque d'identités.

## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

La jeep, soudain, vira à gauche, se cabra, et, quittant la route, entreprit une escalade abrupte. Des cratères de bombes entamaient le chemin, animé par d'incessantes allées et venues. Il était interdit aux troupes, mais sillonné de soldats. Et je fis mon entrée au sein d'une importante bourgade, scintillante comme une nef au soir de Noël, et grouillante d'une bruyante foule en armes. De tous côtés convergiaient des véhicules divers — longs chariots de style mérovingien affaissés sur de petites roues de bois plein, carcasses d'autobus désossés extraites d'un cimetière de ferrailleur, « landrovers » de réforme rappelées en service — et aussi des pelotons piaffants de cavaliers, des théories de bourricots accablés sous leurs charges, et des escouades désordonnées de Pesh-Merga qui sortaient miraculeusement de la nuit, comme d'un sac noir de prestidigitateur. Je me demandais quelle adoration particulière motivait semblable concours de peuple en ce décor de crèche frémissant de lampes. C'était, tout simplement, le grand rendez-vous nocturne pour l'office de la guerre.

« Galalé », dit Ser.

Un nom bien doux, aux consonances bibliques, pour un si terrible évangile ! Galalé, c'est la principale base d'arrière-front, le cœur montagnard du Kurdistan d'Irak, qui bat, au rythme permanent des combats, dans une hypertension chronique. Des squelettes de bâtisses éventrées — dont l'école et la mos-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

quée — en font un cadre parfait pour film de guerre d'une autre époque. On y sent le « poilu », celui des *Croix de Bois* de Roland Dorgelès, retrouvé dans quelque bourg aux ruines hétéroclites des Hauts de Meuse.

Vide le jour, Galalé allume aux étoiles ses centaines de lumignons et connaît alors une prodigieuse activité. C'est, à la fois, le centre de régulation pour les troupes qui montent au front ou en descendent, et le souk immense, le « bazaar » à l'orientale, avec des échoppes profondes nichées dans les moindres abris, et des étalages à même le sol. Dans les cafés crasseux et au « Foyer du Soldat » — carcasse d'un immeuble en béton à demi esquissé et déjà à moitié démoli — s'échangent les sempiternels récits de combats, imprégnés de l'odeur forte des brochettes de viande boucanée que l'on arrose de thé, de « Coca-Cola », ou d'eau. Hormis les femmes — on ne rencontre ici que des « galaléennes » discrètes fuyant l'indicible cohue de la rue centrale et repliées sur leurs conciliabules dans les recoins des toits en terrasse — et l'alcool, banni par la religion, on trouve de tout : le nécessaire et le superflu, l'utile et le clinquant, l'accessoire oublié pour le départ en campagne, et le cadeau pour la douceur d'un retour. Marchands ambulants et commerçants locaux, qui, ici comme ailleurs, trafiquent peu ou prou sous le couvert de la guerre, acceptent toutes les monnaies : le dinar irakien, le rial iranien, la livre

anglaise et le dollar américain. Il suffit de ne pas discuter sur le taux de change. Le Pesh-Merga percevait une solde moyenne de 5 dinars par mois — 75 francs — avec des gratifications s'il est chargé de famille. Celle des cadres est évidemment plus élevée, mais beaucoup, disposant de ressources personnelles, l'abandonnent à la Révolution. Ser s'insurgea lorsque je lui demandai s'il y avait des maisons closes.

« La prostitution n'existe pas chez nous. Ni la pédérastie... Nous laissons tout ça aux Arabes! »

De toit en toit — où l'on dormait, causait, mangeait à la belle étoile — je gagnai le poste de commandement, une maison dépouillée, sans meubles, qui ressemblait à une ruche, tant son entrée était engorgée par un va-et-vient fébrile. Les ordres s'y distribuent à terre, sur un tapis. Il n'y a pas de téléphone, et l'on réserve aux unités en campagne les quelques appareils de transmissions pris à l'ennemi. C'était donc un incessant tourbillon de messagers, porteurs de billets pliés menu comme des mots d'amour. Tout s'y traite à la fois, la guerre et la vie civile, l'une et l'autre se trouvant intimement confondues lorsque le front occupe pratiquement l'ensemble du pays.

Je découvrais, à Galalé, un conflit d'apparence anachronique. Mais les cratères roussis des bombes au napalm, les estafilades des « rockets », y rappellent, si besoin était, la menace constante des

## LE KURDISTAN OU LA MORT

avons à réaction, et que la science de mort n'épargne plus les bergers. Harcelée le jour, Galalé, cependant, ne subit qu'une seule agression nocturne. Les bombes atteignirent simultanément l'école et la mosquée, double symbole. En ce vendredi soir mémorable, il y avait foule à la prière. Mais Allah prit le parti des Kurdes. Deux projectiles n'explosèrent pas, les autres ne firent que des dégâts matériels. Et maintenant, le jour, l'aviation irakienne s'aventure moins sur Galalé, car il y a l'un des quatre canons de D.C.A. dont dispose l'armée kurde. Il est niché sur un piton rocheux qui domine la bourgade, et balaie ainsi le ciel de la vallée. Contraints, par le relief, de respecter un sens unique pour leurs attaques en piqué, les « Mig » et les « Hawker Hunter » n'osent trop voler au suicide. Quant aux « Ilyouchine », ils évoluent désormais à une altitude respectable et se délestent un peu au hasard. L'un d'eux, en effet, touché de plein fouet, ne put franchir la montagne, percuta la crête et se désintégra avec son chargement explosif. Il venait de bombarder le Quartier Général du Comité Exécutif de la Révolution, dans une vallée voisine, et papillonnait imprudemment sur Galalé. Il ignorait encore l'installation de la modeste pièce de D.C.A. Au second tir, Amin, le tireur, fit mouche.

« On m'avait promis beaucoup de choses si j'abattais un avion, me dit-il. L'un m'offrait un cheval, l'autre la main de sa fille, un troisième la moitié de

sa boutique. Des paroles en l'air parce que nul n'y croyait... Mais ça m'est égal. On m'a donné en récompense le revolver de l'officier-pilote... »

Amin le portait à sa ceinture, comme un chef, et rêvait d'une panoplie complète. Mais il maudissait ces satanés Arabes « qui ne se montrent courageux que s'ils ne se sentent pas en danger »... Il y avait quatre cadavres mutilés dans les débris de l'« Ilyouchine ». L'officier-pilote se nommait Khalid Mohamed, matricule 6 069. Il tenait à jour, scrupuleusement, un carnet de bord écrit en arabe. Je me le fis traduire. Le pilonnage systématique des villages et le mitraillage des troupeaux constituaient l'essentiel des faits d'armes inscrits sur ce recueil de mort.

Je terminai ma nuit chez Shafeek Agha, l'un des sages de la révolution kurde. Il logeait tout en haut de Galalé, du côté de la montagne, et, de sa fenêtre, je vis, aux premières lueurs de l'aube, s'éteindre les lumignons et se fermer le « bazaar ». Shafeek Agha était un homme d'âge mûr et de haute race, lui aussi en uniforme et nanti d'un véritable arsenal. Pour avoir beaucoup voyagé, il témoignait d'une grande largeur de vues. Il me confirma que se déroulait, à Ruwanduz, la plus grande bataille jamais livrée par son peuple. Je lui dis mon souci de porter témoignage en Occident. Il parut sceptique.

« Nous sommes oubliés du monde entier, soupira-t-il. On dirait que personne n'ose dire la vérité sur

## LE KURDISTAN OU LA MORT

nous. Et pourtant il paraît impossible, si on la connaissait, que personne ne réagisse. »

Je promis de dire la vérité, et Shafeek Agha, main tendue, me dit qu'il n'existait rien de plus noble que la reconnaissance d'un peuple. Un coq sonna le rappel. Ser me révéla que c'était un animal sacré, car il faisait lever le soleil.

A la source voisine où me guidait un souci de toilette, je rencontrai une jeune femme, bébé sanglé au dos, qui puisait de l'eau dans une amphore. Elle était vêtue d'un pantalon-sac, d'une longue chemise, et d'un caftan sans bouton, serré à la taille par une cordelette multicolore. Ses cheveux coulaient en tresses molles d'une petite calotte brodée qu'auréolait un fin mouchoir irisé. L'ensemble composait une symphonie criarde en rouge, jaune et vert, qui sont, aux yeux des Kurdes, les couleurs les plus belles. Bien que musulmanes dans leur immense majorité, les femmes du Kurdistan ne voilent pas leur visage mais ont toujours la tête couverte. Chacun des gestes de la jeune femme s'accompagnait d'un cliquetis de bracelets, de chaînettes et de colliers. Elle avait le front ceint d'une couronne de sequins. Très brune, l'œil noir, le nez menu, la lèvre pulpeuse, elle était helle et le savait. En attendant que l'amphore s'emplisse, elle allait et venait autour de la source, pour apaiser son bébé hargneux, avec ce port majestueux des êtres habitués à porter des fardeaux sur l'épaule et la tête. Soupçonneuse, fuyant toute approche, elle



## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

consentit cependant à me dire qu'elle se nommait Gulé (Rose); le bébé, enveloppé d'oripeaux aussi riches en couleurs que l'accoutrement de sa mère, était, selon la coutume, couvert d'amulettes et de talismans : éclats d'agate et d'onyx, petits sachets mystérieux gonflés de poudres secrètes, avec des formules magiques et des versets de Coran. « Maison qui a un enfant, le diable n'y va », dit un proverbe. Le bébé kurde rescapé de la prime enfance demeure, bien que soumis très tôt à une rude existence, le dieu du foyer.

Gulé se montra moins farouche dès que Ser me rejoignit. Mais elle ne céda jamais à la familiarité. On ne badine pas avec l'amour en Kurdistan, où la femme adultère est mise à mort, souvent même par son propre père et ses frères. Le célibat s'y fait aussi rare que la polygamie. « Celui qui épouse deux femmes fait le portier », assure-t-on, et l'on prétend que les ménages, en général très unis, sont comme « pioche et bêche », ces outils, en creusant leurs tombes, pouvant seuls les séparer. Pilier de son foyer, la femme kurde assume, de l'aube au crépuscule, les plus rudes travaux domestiques : pain, traite, fromage, beurre — que l'on baratte en agitant le lait dans des outres en peau de chèvre —, collecte du bois, malaxage des galettes d'excréments animaux utilisées comme combustibles, fabrication de briques en terre, jardinage. Mais elle participe aussi, fréquemment, aux préoccupations de la communauté,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

et se substitue volontiers aux hommes en leur absence. Cependant, comme l'humour en la matière ne perd nulle part ses droits, on dit ici que « pour prendre femme, il faut avoir un sac d'écus ou un ballot de mensonges », c'est-à-dire payer, en espèces sonnantes ou en promesses, une dot assez élevée (de 250 à 2 000 francs), grevée d'un solide budget de coquetteries.

Gulé s'en alla, l'amphore sur l'épaule, de son allure somptueuse de bohémienne de légende. Le bras gauche en soutien à la hanche, l'autre jeté par-dessus la tête sur l'anse, elle m'évoquait, au balancement voluptueux de son caftan, tous les bas-reliefs hérités de l'antique. La tête rasée du bébé roulait sur son dos, au rythme lent de la marche, avec la régularité d'un métronome. Ser me dit que le mari de Gulé se battait à Ruwanduz...

Déjà, la garnison et les habitants de Galalé s'égaillaient par petits groupes dans la montagne. A l'est, le soleil empourprait les crêtes et donnait aux glaciers des reflets de vermeil. A l'ouest un canon donnait le « la » de la journée. Shafeek Agha m'entraîna dans son sillage à travers un pré éventré et noirci par le napalm. Un Pesh-Merga portait des couvertures, avec le ravitaillement nécessaire au petit déjeuner et au repas de midi. Nous gagnâmes ainsi une petite grotte étroite et tortueuse, à 800 mètres à peine de Galalé. Dans la bourgade vide erraient seulement quelques chiens et des volailles. Le canon de D.C.A.

## LES « MORITURI » DES CIRQUES DE MONTAGNES

flairait le ciel qui avait un rayonnement de diamant bleu. Le Pesh-Merga allumait un feu de brindilles pour préparer le thé... Shafeek Agha et Ser disposèrent les couvertures et m'invitèrent à songer au sommeil, car la nuit suivante serait encore mouvementée. Mais je n'avais nulle envie de dormir. Dans ce silence lumineux, je me sentais une âme de boy-scout qui veut jouer à la petite guerre. Avec ses maisons plates, couleur de terre, qui épousaient le flanc de la montagne, Galalé ressemblait à quelques fantaisistes pâtés de sable.

Le premier « Mig » passa en battant des ailes peu avant 7 heures. Sans doute venait-il vérifier l'évacuation des lieux.



## UN PEUPLE OUBLIE DE L'HISTOIRE

*Sêrê pis ducara ser dixoaze*  
 Le mauvais lion veut faire  
 la guerre deux fois.

(Proverbe kurde.)

Le canon de D.C.A. se mit bientôt à japper après un trio d' « Hawker Hunter » qui décrivaient, au-dessus de la vallée, un large vol concentrique de rapaces. Ces avions anglais sont plus redoutables qu'aucun autre. Moins rapides et plus maniables que les « Mig » soviétiques, ils épuisent la gamme du malheur, depuis le mitraillage en piqué jusqu'au bombardement au napalm, en passant par les tirs de rockets. Les experts les jugent « idéaux » pour les guerres en terrain difficile.

Shafeek Agha jouait négligemment avec l'un de

## LE KURDISTAN OU LA MORT

ces chapelets d'ambre qui aident les hommes d'Orient à égrener le temps. Calme, mesurant ses mots, il dressait un impitoyable réquisitoire contre les Arabes, l'étayant d'exemples historiques et d'inévitables proverbes : « Ne leur dis jamais qu'ils sont les bienvenus. Ils s'assiéraient aussitôt sur ta pelisse et ton manteau. » Au-delà de la crête où nous étions nichés, le pilonnage d'artillerie alternait avec les bombardements aériens. Dans leur ronde infernale sur les monts Zozek et Handrin, cœur de la bataille, les avions venaient virer sur Galalé. Machinalement, Ser caressait son fusil. Du simple soldat à Mollah Moustapha Barzani, le Kurde ne quitte jamais son fusil. Il le prend même avec lui sur sa couche. Pour l'efficacité et la précision, il préfère le tcbèque à long canon. Il doit, en effet, compter ses balles et faire mouche à tout coup. Gravé sur la culasse du fusil de Ser — une vraie arme de flibustier — il y avait un lion, la patte majestueuse sur le disque du soleil. Le symbole de l'empire perse.

Mes compagnons s'accordaient, avant de dormir, le répit d'une cigarette. Ils s'inquiétaient de leur solitude sur terre, de l'ignorance aussi des peuples d'Occident à l'égard de leur lutte. Je leurs dis qu'en France — en dehors de quelques spécialistes des questions orientales — certains se souvenaient d'eux à cause du massacre des Arméniens, lors du premier conflit mondial — « La faute en incombe aux Turcs » protestèrent-ils —, d'autres les confondaient avec les

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

Druses, et quelques-uns gardaient une vague réminiscence de la question de Mossoul.

« Et si quelque écho filtre du conflit actuel, on s'étonne de vous savoir encore de ce monde, et l'on condamne, *a priori*, votre turbulence. Vous troublez la quiétude des honnêtes gens. Avant de venir vous rejoindre, j'ai sondé mon entourage et bien de mes confrères journalistes. Vous êtes, vraiment, un peuple oublié de l'Histoire. »

Ser et Shafeek Agha m'écoutaient avec tristesse leur confirmer cette cruelle vérité, au moment même où un Etat artificiel, cajolé par les grandes puissances de l'heure, s'acharnait à les éliminer de la planète. Et parce que leur terre originelle recélait du pétrole, les Etats-Unis, l'Angleterre, la Russie, voire même la France, se faisaient les complices de ce génocide. Leurs regards s'éteignirent avec leurs cigarettes. Et ils me laissèrent face à face avec leur Histoire, dans cette grotte frémissante où, sans doute, dès les origines de l'humanité, avaient vécu, souffert, lutté, leurs ancêtres, peut-être aussi les nôtres. Une histoire qui, pour la grandeur et l'héroïsme, n'a rien à envier à aucune autre, et inspire le respect et l'admiration que l'on doit à tous les peuples luttant pour leur liberté.

Tout au bout, il y a la légende... Les anciens écrivains arabes attribuaient aux Kurdes une ascendance de « djinns ». Ceux-ci, en effet, auraient défloré, dans la montagne, les quatre cents plus

## LE KURDISTAN OU LA MORT

jolies filles d'Occident que l'on conduisait au harem de Salomon-le-Magnifique. Furieux, il les chassa, et elles revinrent enfanter leur merveilleuse progéniture dans les contrées sauvages où l'on dit toujours rencontrer des « djinns ». Car le peuple kurde les mêle étroitement à son existence sévère et vagabonde. En bien ou en mal, ils animent pour lui la nature.

La réalité confirmant la légende, la trace de l'homme, gravée dans le sol et sur la pierre, se perd, au Kurdistan, dans la nuit des temps. Des tablettes rappellent qu'Adad Ninari III, heureux époux de la belle Sémiramis, fabuleuse reine d'Assyrie, menait déjà la guerre contre les turbulentes tribus du pays. Et, si l'on s'interroge encore sur les lointaines origines du peuple kurde et sur sa langue spécifique, il semble bien, en définitive, que ses ancêtres les plus authentiques aient été les Mèdes. Ces rudes montagnards du Zagros faisaient déjà, de leur pétrole, une arme de guerre, puisque le feu grégeois ne s'alluma qu'en suivant la recette du feu médique. Pour les érudits kurdes, nous sommes en l'an 2579. En effet, leur ère commence en 612 avant Jésus-Christ, lorsque Cyaxare, roi des Mèdes, détruisit Ninive et l'empire assyrien. Et si, au siècle suivant, son descendant, Astyage, perdit définitivement l'indépendance, il s'agissait, en fait, d'une querelle de famille, le vainqueur n'étant autre que son petit-fils, Cyrus-le-Grand, roi des Perses.

Mais, quels que soient les événements, les Kurdes,



jaloux de leur race et de leurs coutumes, demeureraient eux-mêmes, c'est-à-dire un peuple d'exception. Hérodote témoigne de leur insoumission chronique, et Xénophon fait un sort élogieux à ces fougues « Kardouques », dont le harcèlement rendit plus difficile encore la pénible retraite des « Dix Mille ». Ils leur donnèrent davantage de mal, note-t-il en substance dans l'*Anabase*, que toutes les armées perses réunies. Cela se passait dans les parages de Ruwanduz, là même — l'humanité, en certains lieux, n'a pas le choix de ses chemins — où se déroulait, deux mille trois cent soixante-six printemps plus tard, le plus farouche et le plus brutal des combats jamais livrés par les Kurdes.

Ceux-ci, au fil des siècles, cultivèrent ainsi leur particularisme, préoccupés de leurs propres rivalités féodales plutôt que des fluctuations du monde étranger à leurs montagnes. S'ils résistèrent farouchement aux Arabes, n'acceptant l'Islam que selon leur mysticisme, puis aux Mongols, ils ne surent exploiter pour eux-mêmes, ni les querelles entre les empires perse et ottoman, ni la notoriété de certains des leurs, tel Saladin, premier unificateur des peuples musulmans. Son renom cependant est demeuré vivace jusque dans la chrétienté, car il défît les Croisés, au XII<sup>e</sup> siècle, à Tibériade, et s'empara de Jérusalem. Etrange retour des choses, le gouvernement arabe de Bagdad s'est emparé de ce glorieux et magnanime rival de Philippe Auguste et de Richard-Cœur-de-

Lion, pour baptiser « Chevaliers de Saladin » les Kurdes dissidents — les « djach » — qui luttent à ses côtés contre Mollah Moustafa Barzani et ses alliés chrétiens.

Mais ce féodalisme kurde, bien que divisé, portait en lui les germes d'un vigoureux nationalisme, qui s'épanouit lorsque les Turcs, détenteurs de la majeure partie du Kurdistan, se mirent en devoir de le soumettre à leur loi. On raconte, à ce sujet, que, le 21 août 1514, une éclipse de soleil changea, pour des siècles, la face du Moyen-Orient. Semblable phénomène apparaît, ici, comme redoutable. On pense qu'un dragon veut avaler l'astre céleste. Alors, pour l'effrayer et le contraindre à lâcher sa proie, on fait, sur terre, beaucoup de bruit. On tape sur des marmites, on bat le tambour, on vocifère, on tire même, de nos jours, des coups de fusil. J'ai trouvé la même croyance et des coutumes identiques en Extrême-Orient, au Laos notamment. Toutes les manifestations naturelles insolites suscitent ainsi, en Kurdistan, des réactions étranges. L'équilibre de la Terre y est soumis à une mouche qui harcèle le Taureau rouge porteur de notre globe. Alors, de temps en temps, il se secoue pour la chasser. Il en résulte d'effrayants séismes, comme celui qui, en août 1966, fit des milliers de victimes dans les régions d'Erzeroum et Bitlis. Et si, un jour, la mouche parvient à piquer cruellement le Taureau, il laissera tomber la Terre et ce sera la fin du monde...

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

Ce 21 août 1514, donc, le Chah de Perse Ismaïl et le Sultan de Turquie Selim I<sup>er</sup> le Terrible s'apprêtaient à en découdre du côté de Tchaldiran. L'éclipse sema le trouble chez les Persans dont l'emblème est le soleil, et combla d'aise leurs adversaires qui virent là un heureux présage. Vainqueur, Selim I<sup>er</sup> divisa le Kurdistan en cinq émirats héréditaires qui devaient, en principe, stricte obéissance à Constantinople, mais, en fait, ne tardèrent pas à devenir autant d'Etats dans l'Etat. Les Sultans amorcèrent donc une politique de centralisation qui prit, de siècle en siècle, un caractère répressif de plus en plus poussé. En vain le grand poète kurde Ahmed Khani appelait-il son peuple à s'unir pour résister, à la fois, au Turc, à l'Arabe et au Persan. C'est toujours en ordre dispersé qu'il soutint la lutte, et il ne pouvait en aller autrement selon la structure sociale. Le Kurde ne vivait que pour sa tribu et par elle. Telle l'abeille ou la fourmi, il réagissait contre l'agresseur de la ruche ou de la fourmilière, lorsque le Turc, touchant aux Cheiks omnipotents et aux chefs, menaçait l'équilibre communautaire. La survivance de ce puissant lien tribal fait encore la force du Kurdistan d'aujourd'hui; sa faiblesse aussi. Il se fonde cependant de plus en plus dans un sens national qui généralise la lutte et crée une efficace solidarité.

Abderrahaman Pacha Baban, de Souleymanyé, signa, en 1805, la première grande révolte ouverte. Emirs et Cheiks se relayèrent ensuite dans la lutte,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

et celle-ci, exacerbée par les humiliations, les répressions et les massacres, ne connut pratiquement pas de répit jusqu'en 1914. En se durcissant, elle sonnait un véritable réveil patriotique, animé notamment par l'ancien émir de Djezireh, Bedir Khan (1), émigré au Caire. Ainsi naquit un mouvement unitaire actif, « L'espoir kurde » (Heviya Kurd), qui, avec la chute du tyrannique sultan Abd El Hamid, et la révolution victorieuse des « Jeunes Turcs », se prit à nourrir de légitimes espérances. En outre plusieurs chefs kurdes avaient opté pour les Alliés lors du premier conflit mondial, et rejoint les Russes, avancés jusqu'aux monts du Zagros. Ainsi, à la signature de l'armistice de Moudros, le 30 octobre 1918, un « Comité National » pouvait-il réclamer la Constitution d'un Kurdistan indépendant. Les Anglais, qui flairaient le pétrole en Mésopotamie, acceptèrent même la création d'un Etat kurde autonome sous l'égide du Cheik Mahmoud Bar Zendji, et firent toutes les promesses pour empêcher une révolte générale contre Moustafa Kemal, nouveau maître de Constantinople.

Effectivement, le 10 août 1920, par le traité de Sèvres, les Alliés jetaient solennellement les bases d'un Kurdistan et d'une Arménie libres. Les articles 62 et 64 de la section IV ne laissent place à

---

(1) L'un de ses descendants, l'émir Kamurah Bedir Khan est actuellement professeur à l'École des Langues Orientales à Paris, et poursuit le combat de ses aïeux.

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

aucune équivoque. Ils devinrent la charte de tout patriote kurde, car ce document diplomatique essentiel avalisait pour la première fois — la seule hélas! — la nation kurde aux yeux du monde. Ils méritent d'être rappelés à l'opinion internationale injuste et oublieuse : « Une commission siégeant à Constantinople et composée de trois membres respectivement nommés par les gouvernements britannique, français et italien, préparera, dans les six mois à dater de la mise en vigueur du présent traité, l'autonomie locale pour les régions où domine l'élément kurde situées à l'est de l'Euphrate, au sud de la frontière méridionale de l'Arménie, telle qu'elle pourra être déterminée ultérieurement, et au nord de la frontière de la Turquie avec la Syrie et la Mésopotamie (art. 62)... Si, dans un délai de un an à dater de la mise en vigueur du présent traité, la population kurde, dans les régions visées à l'article 62, s'adresse au Conseil de la Société des Nations en démontrant qu'une majorité de la population de ces régions désire être indépendante de la Turquie, et si le Conseil estime alors que cette population est capable de cette indépendance, et s'il recommande de la lui accorder, la Turquie s'engage, dès à présent, à se conformer à cette recommandation, et à renoncer à tous droits et titres sur ces régions. Les détails de cette renonciation seront l'objet d'une convention spéciale entre les principales puissances alliées et la Turquie. Si ladite renonciation a lieu, et lors-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

qu'elle aura lieu, aucune objection ne sera élevée par les principales puissances alliées à l'encontre de l'adhésion, à cet État kurde indépendant, des Kurdes habitant la partie du Kurdistan comprise, jusqu'à présent, dans le willayet de Mossoul... »

Car il y avait ce fameux willayet de Mossoul, gagné par les Anglais. Ceux-ci, nantis de mandats sur la Palestine et l'Irak, optèrent alors pour la famille arabe des Hachémites du Hedjaz et, le 23 août 1921, assirent sur le trône de Bagdad l'émir Fayçal, que les Français venaient de chasser de Syrie. Refusant aussitôt de reconnaître la tutelle d'un Bédouin du désert, le Cheik Mahmoud se proclama, à Souleymanyé, « Hukumdar » (roi) du Kurdistan. Londres le châtia durement. Cette action de force encouragea le Chah Reza Pahlavi, qui s'efforçait de prendre en main son pays, à déporter les chefs kurdes d'Iran. Et, à Constantinople, Moustafa Kemal, flirtant avec la jeune République communiste russe, s'insurgeait contre le traité de Sèvres et boutait hors de ses frontières l'occupant grec. L'Occident, affolé, signa alors le traité de Lausanne (24 juin 1923) qui annulait le précédent. Trahissant à jamais Kurdes et Arméniens il se donnait bonne conscience par ces clauses : « ... Le gouvernement turc s'engage à accorder, à tous les habitants de la Turquie, pleine et entière protection de leur vie et de leur liberté, sans distinction de naissance, de nationalité, de race et de religion (art. 38)... Il ne sera édicté aucune res-

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

triction contre le libre usage, pour tout ressortissant turc, d'une langue quelconque, soit en matière de religion, de presse ou de publications de toute nature, soit dans les réunions politiques (art. 39)... » Ismet Inonu, chef de la délégation turque proclama même à la face du monde : « La Turquie est le pays de deux peuples, le Turc et le Kurde, et tous deux ont droit au gouvernement du pays. » Six mois plus tard, Moustafa Kemal déportait impunément les chefs et les intellectuels kurdes, puis interdisait l'enseignement de la langue.

Si la nation est une entité permanente — « l'association durable entre une terre et une société humaine, l'une et l'autre se définissant réciproquement », disait l'émir Bedir Khan — la notion d'État demeure une construction mouvante. Ainsi, en dépit des promesses formelles des Alliés, les intérêts financiers et les préoccupations politiques des chancelleries décidèrent bien souvent des tracés de frontières, sans tenir compte des considérations ethniques, historiques, géographiques et humaines. Tout fut donc mis en œuvre pour empêcher la création d'un Kurdistan devenu gênant et qui aspirait à l'indépendance avec d'autres droits que ceux accordés à certains États nés de la dislocation de l'empire ottoman et de la turbulence du Moyen-Orient. Si l'Angleterre se révéla la meneuse de jeu, la France, dans ce conflit d'impérialismes, porte aussi sa grande part de responsabilités. Pourtant toutes deux, par leur

## LE KURDISTAN OU LA MORT

déclaration commune du 8 novembre 1918, avaient solennellement affirmé ne poursuivre d'autre but, en ce point du monde, « que la complète et définitive libération des peuples si longtemps opprimés par les Turcs, et l'établissement de gouvernements nationaux et administrations tirant leur autorité de l'initiative et du libre choix des populations indigènes... ». Or, au lendemain de la « grande guerre », non seulement le Kurdistan, en dépit de ses manifestations de loyalisme et de ses légitimes revendications, ne vit pas le jour, mais encore il se trouva morcelé entre cinq Etats : Turquie, Syrie, Irak, Iran et U.R.S.S. Cette situation précaire, identique à celle de la Pologne au siècle dernier, portait pareillement, en elle, des germes de révolte, et ne tarda pas à devenir une cause d'insécurité majeure, au sein de ce Moyen-Orient enclin à toutes les fièvres pernicieuses par excès de pétrole.

Il contribua fort, en effet, à noyer les meilleures résolutions. L'Angleterre n'eut de cesse que le wilayet de Mossoul fût rattaché à l'Irak. Et la « Royal Air Force » vint promptement à bout de la nouvelle résistance du Cheikh Mahmoud. Parallèlement, Moustafa Kemal, qui revendiquait lui aussi les sources de l'or noir, réprimait féroce-ment, au prix d'une véritable mobilisation, la révolte du Cheikh Saïd de Piran, faisait pendre cinquante-trois chefs kurdes, massacrer deux cent cinquante mille hommes, femmes et enfants, et déporter les populations insou-



## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

mises. La Société des Nations demeura indifférente. On raconte, qu'à Lloyd George qui le harcelait pour obtenir son appui, Clemenceau répliqua : « Mossoul?... Où est-ce?... Vous le voulez? Eh bien, prenez-le! » Et, comme on lui confirmait qu'il y avait, là-bas, du pétrole, il lança cette boutade : « Du pétrole? Quand j'en veux, je vais chez mon droguiste! » Pour sa docilité, la France reçut vingt-cinq pour cent des parts de l'Irak Petroleum Company. Le 16 décembre 1925, lors de sa trente-septième session, le Conseil de la Société des Nations rattachait donc Mossoul à l'Irak. Le rapport de la Commission chargée d'étudier le problème notait cependant (page 57) : « ... S'il fallait tirer une conclusion de l'argument ethnique isolément, elle conduirait à préconiser la création d'un Etat kurde indépendant, les Kurdes formant les cinq huitièmes de la population... » La S.D.N. se borna à stipuler la garantie de leurs droits pour l'administration, la justice, l'instruction et la langue. Mais, en Irak comme en Turquie, cette clause demeura lettre morte.

Les révoltes kurdes s'enchaînèrent alors entre les deux guerres, comme autant d'aspects d'une cause commune. Au printemps de 1930, les Turcs usèrent des moyens les plus violents et les plus féroces pour réprimer le soulèvement massif d'Ishan Nouri Pacha, dans la région du Mont Ararat. Cousus vivants dans des sacs, cent intellectuels kurdes furent notamment

jetés dans le lac de Van. Aux protestations de la II<sup>e</sup> Internationale socialiste, émue par ces hécatombes, Mahmoud Essad, ministre turc de la Justice, répliquait avec cynisme : « Ceux qui ne sont pas de pure origine turque, dans ce pays, n'ont qu'un droit : celui d'être esclaves. » Et, pour mieux codifier cette traite des Kurdes, le gouvernement d'Ankara décrétait, le 5 mai 1932, une loi de déportation « pour raisons sanitaires, matérielles, politiques, culturelles et stratégiques ». Une partie du Kurdistan se vit ainsi transformée en désert. L'appellation de Kurde devint illégale. On ne devait plus parler — et encore de nos jours — que de « Turcs montagnards ». Même le fameux proverbe « Fort comme un Kurde », inspiré par les robustes portefaix des villes, se trouva dénaturé. Bien qu'ayant prématurément abandonné leur mandat sur l'Irak, les Anglais, de leur côté, écrasaient sous les bombes une nouvelle révolte de l'indomptable Cheikh Mahmoud. Et l'on vit alors, en 1933, entrer en scène, aux côtés de son frère aîné, le Cheikh Ahmed, Mollah Moustafa Barzani. Il ne devait plus la quitter. Le sang des Chrétiens se mêlait à celui des Kurdes, notamment lors des sauvages massacres d'Assyriens de Semel. Pour mieux neutraliser le Kurdistan et exterminer son peuple, la Turquie, l'Irak, la Syrie et l'Iran, fermèrent de concert leurs frontières. En vain, à la Tribune de la Société des Nations, la France indignée, réclamait-elle, par la voix de Paul-

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

Boncour, l'autonomie administrative des Kurdes. Les Turcs touchaient les sommets de l'horreur en faisant brûler vifs, à Dersim, sur de monstrueux bûchers, cinquante mille femmes, enfants et vieillards. Un instant incommodé par l'odeur de la chair rôtie, l'Occident parut enfin s'émouvoir. Djelal Bey, ministre de l'Intérieur turc, apaisa ses scrupules en ces termes : « Les brigands ont été civilisés par la force. » Mais, bien que s'obstinant à nier la conscience nationale kurde, l'Irak, l'Iran et la Turquie, reconnaissaient implicitement sa réalité en signant le pacte de Saadabad, destiné à briser le « Kurdisme ». C'était en 1937, il y a exactement trente ans ! A cette époque, le monde, certes, avait d'autres chats à fouetter : Hitler venait de réoccuper la Rhénanie et guignait les Sudètes, Mussolini multipliait ses rodomontades après la conquête de l'Ethiopie, le Japon affirmait ses ambitions en Asie, et la guerre d'Espagne servait de test pour le second conflit mondial en gestation. Qui donc pouvait encore s'intéresser aux Kurdes ?

Livrés à eux-mêmes, mais animés d'une foi farouche que décuplaient les persécutions, ils profitèrent de l'occupation partielle de l'Iran, en 1941, par les Russes et les Anglais, pour fonder le « Parti Démocratique du Kurdistan » (P.D.K.) — qui mène toujours la lutte — et, le 22 janvier 1946, proclamèrent en marge de la zone soviétique, dans le nord du pays, la première république kurde, la seule qui

ait jamais existé. Sa capitale était Saoudj Boulak, alias Mahabad, ville de la Lune ou des Mèdes. Elle avait un président, Qazi Mohamed, notable honnête et courageux, issu d'une vieille famille religieuse, un général, Mollah Moustafa Barzani, replié, avec ses troupes, d'Irak, où il venait de contraindre les Anglais à une nouvelle intervention pour sauvegarder leur pétrole, et un drapeau — trois bandes longitudinales rouge-blanc-vert, avec un soleil au centre — que l'on voit encore flotter sur le Kurdistan irakien. En vain la jeune République en appela-t-elle, pour la première fois, à l'O.N.U. Bagdad et Ankara s'empressaient de signer un pacte d'assistance mutuelle, et Mollah Moustafa Barzani devait contenir les troupes iraniennes envoyées par Téhéran pour réduire la sécession. L'Occident, circonspect, redoutait, selon le rapport du colonel Esphinston, chef de l'Intelligence Service au Levant, la création d'une République arméno-kurde d'obédience soviétique. Mais les Russes, en quittant l'Iran, troquèrent Mahabad contre un accord pétrolier avec Tébéran. Et, à la mi-décembre 1946, le monde, à son habitude, ferma les yeux sur le massacre des Kurdes perpétré, cette fois, par les Iraniens. Tous les responsables de la République, dont Qazi Mohamed, furent pendus. Seul, Mollah Moustafa Barzani parvint à s'échapper avec son armée. Harcelé sans répit, traqué simultanément par les forces iraniennes, irakiennes et turques, il trouva finalement refuge au prix de com-

bats incessants, en Arménie soviétique. Cette fuite, à travers les montagnes enneigées et glacées, demeurera l'un des épisodes les plus étonnants de l'épopée kurde. Elle rejoint la « Longue Marche » de Mao Tsé-toung. L'anticommunisme a toujours servi de prétexte à la répression des mouvements de libération. On répandit ainsi la nouvelle que Mollah Mustafa Barzani était devenu général de l'armée soviétique. On l'appela « le Mollah rouge ». En fait, cet aristocrate antimarxiste rongait son frein en exil. Momentanément sans armée constituée, les Kurdes transposèrent leur lutte sur les plans diplomatiques — appels aux chefs d'Etat et à l'O.N.U. — et culturel — exaltation de leur folklore, de leur littérature et de leur histoire spécifiques, avec Souleymanyé comme centre de leur sentiment national. Mais, en signant en 1955, avec l'Angleterre, le pacte de Bagdad, réédition de celui de Saadabad, sous le couvert d'ajouter un maillon à la chaîne des alliances anti-soviétiques, la Turquie, l'Iran et l'Irak confirmaient leur méfiance.

Cependant, l'horizon politique international prenait une ampleur nouvelle. Il n'était plus centré sur l'Europe, essentiellement la France et l'Angleterre. L'Extrême-Orient se libérait des tutelles coloniales et assistait à l'ascension de la Chine communiste. La marmite africaine bouillait. Les U.S.A., avec l'U.R.S.S., occupaient l'avant-scène, et Moscou s'intéressait de plus en plus au Moyen-Orient, jusqu'alors

## LE KURDISTAN OU LA MORT

chasse gardée des Occidentaux. Nasser leur devait l'humiliation franco-britannique et israélienne de Suez. Son panarabisme prenait un caractère quasi-religieux. « Allah, disait-on en pays d'Islam, nous envoya deux personnalités hors série : le prophète Mohammed il y a quatorze siècles, et Nasser aujourd'hui. » Or, celui-ci, soucieux de remettre en cause, selon ses ambitions, l'équilibre précaire du Moyen-Orient, trouvait un moyen d'action dans le fait kurde. Il reconnut officiellement sa réalité, le jugeant, selon sa propre expression, aussi évident que l'existence du Nil en Egypte. Et, en mai 1958, la radio du Caire inaugura des émissions en langue kurde dont le retentissement fut considérable. La révolution éclata en Irak le 14 juillet. Le général Kassem renversa la dynastie hachémite pro-occidentale. La foule piétina les cadavres mutilés du régent Abdulillah et du Premier ministre Nouri Saïd. La République était proclamée, le pacte de Bagdad supprimé, et la nouvelle constitution (article 3) proclamait l'égalité des droits entre Kurdes et Arabes. Après douze ans d'exil, Mollah Moustafa Barzani rentrait triomphalement de Russie et prenait la tête du Parti Démocratique du Kurdistan. Au terme d'un siècle et demi de luttes, une partie des Kurdes jouissait enfin de ses droits légitimes, tentation majeure pour leurs frères de race qui commencèrent à s'agiter. L'Occident, inquiet, s'empessa de remplacer le pacte de Bagdad par celui du Cento, sous égide américaine. La Tur-

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

quie et l'Iran emprisonnèrent par centaines les leaders kurdes, politiques et intellectuels. Le 16 novembre 1960, le général Gursel lançait encore publiquement cette menace à Ankara : « Si les incorrigibles turcs montagnards ne se tiennent pas tranquilles, il y aura un tel bain de sang qu'ils seront engloutis, eux et leur pays. » Ce qui équivalait à une nouvelle reconnaissance implicite du Kurdistan.

Mais une fois son pouvoir consolidé, le général Kassem donna libre cours à son fanatisme arabe et revint sur sa politique d'association. Il interdit le P.D.K., la presse et la radiodiffusion en langue kurde, et, amorçant une sévère répression, rejeta Mollah Moustafa Barzani dans ses montagnes. La révolte éclata le 11 novembre 1961, unanimement suivie, l'enthousiasme spontané des chrétiens compensant la défection de quelques tribus. C'était le début d'une guerre organisée qui n'a pas encore connu sa fin. Kassem ne lésina pas sur les moyens : artillerie, chars et aviation. Dans les villages systématiquement rasés, les victimes civiles se comptèrent bientôt par milliers. Cependant, bénéficiant de la désertion des officiers kurdes encadrant les troupes irakiennes, Mollah Moustafa Barzani structura son « Armée de la Révolution » et accumula les victoires. Le parti Baas et le général Abd el Salam Aref qui, exploitant le mécontentement croissant du pays, préparaient un coup d'Etat, prirent même secrètement contact avec lui et renouvelèrent, en cas de succès,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

les promesses d'autonomie. Kassem tomba sous les coups des conjurés le 8 février 1963. Le lendemain, Mollah Moustafa Barzani acceptait un cessez-le-feu. Mais le nouveau régime, aussi perfide que le précédent, ne cherchait qu'à gagner du temps. La proclamation, le 17 avril, de la République Arahe Unie — Egypte, Syrie, Irak — ignore le fait kurde. Mollah Moustafa Barzani présenta aussitôt un mémorandum fixant publiquement le contenu de l'autonomie qu'il réclamait : droits nationaux, institutions étatiques, participation au pouvoir, armée et police spécifiques, partage des royalties proportionnel à la population, inclusion de Kirkouk et Mossoul, c'est-à-dire des gisements pétroliers, dans le territoire kurde. Bagdad répondit, le 10 juin, par un ultimatum ordonnant à Mollah Moustafa Barzani de déposer les armes et mettant sa tête à prix. La guerre reprit immédiatement. « Ce sera une simple promenade militaire, un pique-nique montagnard », déclarait le ministre de la Défense, le général Saleh Mahdi Amrach, en se glorifiant du ralliement des Zibari, rivaux des Barzani, et des appuis militaires de l'Algérie, de la Syrie et du Yemen républicain. Les combats, sauvages et cruels, se doublaient d'atroces massacres, comme à Souleymanyé. L'aviation irakienne entreprit, à la mitrailleuse et au napalm, l'anéantissement systématique des populations civiles et des troupeaux. Au prix de souffrances surhumaines, le peuple kurde, soumis, selon l'appel qu'il lança à la conscience uni-



## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

verselle, « à une campagne hitlérienne d'extermination », tint victorieusement tête aux forces de Bagdad et à leurs alliés. La légende de l'invincibilité de Mollah Moustafa Barzani s'affirmait. Mais lui-même ne cachait pas sa déception devant le silence des grandes nations alertées, notamment celui de la France : « Même le général de Gaulle reste sourd ! » soupirait-il. Une fois encore, cependant, cette guerre impitoyable et coûteuse devenait impopulaire en Irak. Des manifestations pacifiques se déroulaient au cœur même de Bagdad. L'arbitraire tyrannique du parti Baas devenait insupportable. Le 15 novembre 1963, le maréchal Aref parvenait à l'éliminer du pouvoir et appelait à ses côtés son frère, le général Abdel Rhaman Mohamed Aref comme chef d'état-major. Une esquisse de politique d'apaisement incita Mollah Moustafa Barzani à décréter, le 10 février 1964, le cessez-le-feu. Cette décision provoqua, au sein du Parti Démocratique du Kurdistan, une crise profonde qui faillit tourner à la guerre civile.

On observe à ce sujet, au Kurdistan, une discrétion gênée, encore que la bataille de Ruwanduz ait situé ouvertement les protagonistes de ce drame intérieur. Vieux seigneur traditionnel en même temps que le plus extraordinaire guerrier des temps modernes, Mollah Moustafa Barzani se heurtait à de jeunes cadres, imbus de réformes sociales autant que d'action militaire, et ce conflit de conceptions se

## LE KURDISTAN OU LA MORT

doublait d'un affrontement de générations. A la fois autoritaire et magnanime, le « vieux », comme on l'appelle volontiers, n'est pas commode. Mais il semble difficile de faire, dans cette crise de l'année 1964, la part, chez ses opposants, de l'ambition et de l'idéologie. Nombre de cadres du P.D.K., sinon la majorité, reprochèrent donc à Mollah Moustafa Barzani d'avoir décrété le cessez-le-feu sans les consulter, et se prononcèrent pour la poursuite des combats. Il alléguait qu'il ne fallait compromettre aucune chance de négociation et plaida le dossier des souffrances du peuple. Sa parabole est devenue célèbre : « Un prisonnier, attaché à un arbre, supplie ses gardiens de le délier. On lui demande pourquoi. Il manifeste le désir d'être ligoté à un chêne voisin. Ses gardiens acceptent puis l'interrogent sur les mobiles de sa requête : « J'ai fait trente pas », dit simplement le prisonnier... Il faut donc permettre à notre peuple accablé de faire ses trente pas. » Au congrès du P.D.K., Mollah Moustafa Barzani s'entendit cependant accuser de « liquider » la Révolution. Il limogea aussitôt les chefs de ses trois corps d'armée, Omar Moustafa, Ali Ascari, et même Djelal Talabani, considéré comme le grand espoir du Kurdistan, et dont le passage, par la suite, dans les rangs des « djach » l'attrista profondément. Puis il désigna un Comité Central à sa convenance. Si les cadres, souvent, hésitaient, le peuple, dans sa grande majorité, le suivait. Mais, quand il fut publi-

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

quement qualifié de « traître », il n'y tint plus, et pourchassa ses opposants qui durent se réfugier en Iran. Nul n'était habilité vraiment à donner la moindre leçon de patriotisme à celui qui, depuis un tiers de siècle, luttait dans ses montagnes pour la liberté et la dignité de sa nation, alors qu'il aurait pu, à l'image de bien des chefs orientaux, couler une existence dorée dans des palaces d'Occident. Le maréchal Aref ne manqua pas de spéculer sur ces dissensions, flattant ouvertement Mollah Moustafa Barzani contre les « trublions ». A tout prendre, il préférait le paternalisme féodal du « vieux », marqué par la tradition tribale et patriarcale, aux concepts idéologiques révolutionnaires des jeunes. Mais il se trompa sur l'intransigeance nationaliste du leader kurde, d'autant plus lassé par ses attermoiements que les récoltes étaient rentrées au Kurdistan et les trente pas accomplis. Mollah Moustafa Barzani provoqua donc une spectaculaire réconciliation nationale, et créa le Grand Conseil du Commandement de la Révolution, véritable parlement, le premier en exercice depuis la République de Mahabad; Djebal Talabani et ses amis y trouvaient place. Les escarmouches se rallumèrent alors dans la montagne et le front de lutte se reforma. Le 10 février 1965, Mollah Moustafa Barzani adressait à Bagdad un nouveau mémorandum-réquisitoire, véritable déclaration de guerre. Une fois de plus, le gouvernement irakien jeta le maximum de forces

## LE KURDISTAN OU LA MORT

dans la bataille, tous les moyens justifiant à ses yeux une victoire finale. Mais elle ne vint pas, et le conflit épuisait le pays. A l'automne, un coup d'Etat militaire faillit même renverser le maréchal Aref, sauvé par son frère. Et, pour la première fois, on vit un civil, que l'on disait libéral, Abdel Rahman Bazzaz, prendre la tête du gouvernement. Mais l'armée, seule force structurée en Irak comme dans la plupart des pays du Moyen-Orient, conservait ses hommes en place, notamment, au ministère de la Défense, le général Abd el Aziz Okeili, ennemi juré des Kurdes. Il reçut mission de préparer contre eux, pour le printemps suivant, une offensive qui se voulait décisive.

A vrai dire, il n'y eut pas de trêve durant l'hiver 1965-66 et la situation politique de l'Irak s'en ressentit. La majeure partie des royalties pétrolières étant englouties dans la guerre, le marasme économique allait s'alourdissant. Cinq mille démocrates emplissaient les camps de concentration, notamment celui de Noukra El Salam, en plein désert. Bagdad vivait dans une atmosphère malsaine, l'incertitude extérieure le disputant aux difficultés intérieures. Les Anglo-Saxons s'efforçaient d'obtenir un nouvel accord pétrolier allégeant les mesures draconiennes naguère prises par Kassem, et de détacher l'Irak du groupe des nations arabes dites « révolutionnaires »; Moscou, sur la réserve, ne livrait plus ses armes qu'au compte-goutte et s'efforçait de contre-

## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

balancer les pressions occidentales; Téhéran saisissait l'occasion pour rouvrir le contentieux frontalier; de part et d'autre, semble-t-il, on spéculait sur la guerre kurde, devenue une carte maîtresse dans le jeu subtil des difficultés orientales. Bagdad, n'hésitant pas à risquer une internationalisation d'un conflit jusqu'alors soigneusement circonscrit à un problème intérieur, accusait à grands cris Israël et l'Iran d'aider Mollah Moustafa Barzani. Celui-ci, depuis le front de Pendjwin, réitérait en vain ses appels à l'O.N.U., tandis que le maréchal Aref multipliait ses rodomontades. « Les rebelles kurdes disparaîtront bientôt », s'écriait-il le 4 janvier, à l'occasion de la fête de l'armée. Son panarabisme mis en échec par l'Arabie Saoudite et la Transjordanie, Nasser consentait à offrir le soutien du Caire « pour terminer l'insurrection ». Mais il incitait le maréchal Aref, venu le consulter, à considérer le problème comme politique plutôt que militaire. Sur le terrain, Mollah Moustafa Barzani repoussait l'offensive irakienne vers la frontière d'Iran et réoccupait Pendjwin. Le Premier ministre Bazzaz dut se rendre à Mossoul pour galvaniser les énergies défaillantes. Il tendait publiquement une main aux Kurdes « pour une coopération fraternelle » et agitait de l'autre la menace de l'offensive de printemps. Le général Okeili en poursuivait minutieusement la préparation, et, le 10 mars, le maréchal Aref en personne vint à Kirkouk présider la première réunion du

Conseil Supérieur de la Défense. Celle-ci dura cinq heures en présence de tous les chefs de l'armée. Nul n'y fit mystère de la volonté de « liquider la rébellion ». Pour l'enrayer, on usa même de gaz asphyxiants que le vent poussa en territoire iranien. Cet incident diplomatique incita Mollah Moustafa Barzani à réclamer une enquête de la Croix Rouge Internationale, mais Bagdad s'y opposa. On approchait, de toute évidence, du jour « J » de l'offensive annoncée. Le maréchal Aref décréta des mesures sévères contre tout citoyen se dérochant au service militaire. Les autorités vérifiaient les cartes de mobilisation, appréhendant tout homme de moins de cinquante ans n'ayant pas souscrit à ses obligations. En revenant du front, le chef de l'Etat fit un aveu significatif. Il stigmatisa « le manque d'enthousiasme et de discipline de l'armée, dont les quatre cinquièmes sont engagés, depuis quatre ans, contre les Kurdes ». Il crut posséder en outre un atout politique majeur avec l'arrivée, à Bagdad, de Djebal Talabani et des cadres du P.D.K. qui venaient de rompre définitivement avec Mollah Moustafa Barzani. Ils voulaient, disait-on, négocier la paix, et se faisaient fort de soulever les populations civiles contre les Pesh-Merga. La propagande officielle parla même de redditions massives. Mais, simultanément, « La voix libre du Kurdistan » dressait, sur les ondes, le bilan positif de la campagne d'hiver. En marge de pertes sévères en hommes et en matériel, elle soulignait

l'échec des commandos irakiens, spécialement entraînés en Ecosse pour les combats en montagne. Un événement capital fit alors entrer ce mois d'avril dans l'histoire du Moyen-Orient.

En Irak, les chefs d'Etat meurent rarement dans leur lit. Le maréchal Aref ne faillit pas à cette règle. L'après-midi du mercredi 13, son hélicoptère s'écrasa au sol, près du village de Nachoua, dans la région de Bassorah, là même où se rejoignent le Tigre et l'Euphrate. Il trouva la mort dans l'accident, ainsi que les personnalités qui l'accompagnaient, dont le ministre de l'Intérieur, Abd El Latif Darradji, et Moustafa Abdallah, ministre de l'Industrie. L'accident fut officiellement attribué à une tempête de sable, qui, miraculeusement, épargna les hélicoptères d'escorte. La presse iranienne parla de « coup d'Etat silencieux », et la radio kurde glorifia sur-le-champ un sabotage perpétré par un commando de Pesh-Merga. Des dépêches d'agence attribuèrent même à Mollah Moustafa Barzani une déclaration par laquelle il revendiquait la responsabilité de l'attentat. Lorsque j'eus l'occasion de l'interroger à ce sujet, il démentit la chose : « Je ne suis pour rien dans la mort d'Aref. Je ne le plains certes pas. Il se montra toujours très cruel envers nous, usant même de gaz asphyxiants. En prenant le pouvoir, il avait promis de nous exterminer en une semaine. Et, afin de nier la légitimité de nos revendications, il n'hésita pas à proclamer cette énormité : « Les

**Kurdes sont des Arabes!** » Elle fit rire tout le monde, même ses partisans. Moi, je n'ai jamais fait de déclaration à la presse pour revendiquer la mort d'Aref. Mais, lorsqu'il se produit un événement insolite, en Irak, on dit aussitôt : « Cherchez le Kurde! » Le peuple, dans son ensemble a jugé anormales et mystérieuses les circonstances de l'accident. Il fallait donc trouver des causes exceptionnelles. On m'en attribua ainsi la paternité. Tout est possible ici... Même un règlement de comptes au sein du régime. » La mort du chef de l'Etat irakien suscita de vifs remous au Moyen-Orient. Son frère rentra précipitamment de Moscou, où il négociait des livraisons d'armes, pour contrôler l'armée. Nasser, qui, après la destitution de Ben Bella, venait de perdre son dernier ami — encore qu'il le qualifiât volontiers, avec dérision, de « gamin » — dépêcha à Bagdad son « bras droit », le maréchal Amer. Il avait mission de maintenir le statu quo en Irak. Et il imposa à la tête du pays, malgré la candidature du général Okeili qui briguait la succession, le général Aref. Celui-ci s'empressa de déclarer que le problème kurde devait être résolu « sur la base d'une autonomie garantissant la sauvegarde de la langue et des traditions. Les Kurdes, ajoutait-il, sont nos frères. Ils ont tous foi en notre unité nationale, à l'exception de Barzani, seul séparatiste. » Mollah Moustafa Barzani n'en décréta pas moins une trêve d'un mois afin de faciliter un éventuel dialogue, et cela d'autant mieux



## UN PEUPLE OUBLIÉ DE L'HISTOIRE

que le général Okeili venait d'être remplacé, au ministère de la Défense, par le général Chaker Mahmoud Choukri, ancien ambassadeur à Londres. Bagdad laissa alors entendre que l'offensive de printemps était suspendue, et, libérant des personnalités kurdes en résidence surveillée, les chargeait d'amorcer des pourparlers. Et puis, soudain, le général Aref, démentant ses propos antérieurs, fit volte-face. Le 28 avril, au cours d'une conférence de presse, il déclarait : « Il ne saurait être question d'accorder l'autonomie aux Kurdes. Un certain nombre de personnalités kurdes, d'une loyauté à toute épreuve, sont actuellement en contact avec des éléments rebelles du nord pour les persuader de mettre bas les armes. Le gouvernement n'a absolument rien à voir dans ces démarches, car jamais le gouvernement n'a envisagé de négocier. Aucune autonomie ne sera jamais accordée aux Kurdes, mais le gouvernement est prêt à leur assurer une vie prospère et heureuse, semblable à celle des autres citoyens. » Le lendemain, les journaux de Bagdad annonçaient « des nouvelles importantes concernant la fin de la rébellion ». C'était l'allusion, à peine voilée, à cette offensive de printemps prévue, semble-t-il, à l'origine, pour le 15 avril, et retardée en raison de la mort du maréchal Aref.

L'attaque fut ainsi déclenchée début mai, à partir de la base de Ruwanduz, dans un secteur demeuré calme pendant l'hiver, au point que des Français de

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Bagdad étaient venus skier à Haji Oumrane, objectif final de l'assaut irakien. Elle frappa les Kurdes, sans les surprendre, au milieu de la trêve décrétée par Mollah Moustafa Barzani et tacitement acceptée par le gouvernement de Bagdad qui avait alors annoncé la suspension de ses plans agressifs. En me confirmant les avances qui leur furent faites fin avril, des membres du Comité Exécutif de la Révolution Kurde me dirent un jour : « Peut-être Aref était-il sincère au début, et fut-il contraint de s'incliner sous la pression de l'armée qui tenait à « sa » guerre, et, après tant d'échecs, rêvait d'une revanche. Un militaire n'aime pas, généralement, qu'on lui dispute une victoire possible. Ou bien Aref, comme précédemment Kassem et son frère à leur prise du pouvoir, chercha-t-il à gagner du temps pour affirmer son autorité et à nous « endormir » afin de mieux nous surprendre. Mais nous nous tenions sur nos gardes. On s'étonne parfois de notre méfiance. Comment peut-on accorder le moindre crédit à des gens instables, s'épuisant en rivalités, et dont le seul point commun est de chercher à nous duper... »

Et l'inévitable proverbe se réalisa comme une sanction : « Le mauvais lion veut faire la guerre deux fois. » C'est-à-dire que le vaincu se refuse toujours à reconnaître sa défaite.

## « ILS SENTENT LA MORT!... »

*Heta tu cehenemê ne bini, cenet  
bi te Xives nabi.*

Tant que tu n'auras pas vu l'enfer,  
le paradis ne sera pas assez bon  
pour toi.

(Proverbe kurde.)

La montagne tremblait sous une avalanche d'obus et de bombes. Le paysan voisin et sa femme quêtèrent un refuge au sein de la grotte. Ils se figèrent dans une attitude craintive et déférente. Lui, portait un costume si rapiécé qu'il était impossible d'identifier le tissu d'origine. Elle, se dissimulait sous un accouplement de haillons délavés. Ce couple, desséché, usé, n'avait pas d'âge. Profitant d'une accalmie, le paysan se glissa sous la treille sauvage qui festonnait l'entrée et ouvrit le petit barrage qui retenait

l'eau d'une source. Le flot cascada vers le jardin en contrebas où s'étiolaient des pieds de haricots. Dans l'orchestration de la guerre, il y a toujours place pour une harmonie de vie. Shafeek Agha et Ser réapparurent à l'heure des nourritures terrestres, que le Pesh-Merga cuisinait dans un recoin enfumé : oignons, riz, ragoût de mouton aux piments, fromage, le tout arrosé de dough. Les avions avaient disparu. C'était aussi l'heure de la soupe aux bases aériennes de Mossoul et de Kirkouk. Seul, s'obstinait le canon. Lorsque le Pesh-Merga servit le thé, la paysanne s'enhardit à nous offrir des figues sèches sur un plateau de roseau tressé. Et elle exhala cette supplique que je devais entendre si souvent : « Il faut tout dire à l'étranger. » Ce sentiment de la solitude et de l'abandon accable le peuple kurde traqué chez lui. Et les âmes simples, qui ne soupçonnent pas le machiavélisme politique, attribuent cet état de choses à l'ignorance de leur malheur, tant il leur paraît inconcevable que l'on puisse le tolérer. Le Pesh-Merga ne cessait de remplir nos verres vides d'un tiers de décoction de thé et de deux tiers d'eau chaude. On ne refuse pas en général avant le troisième service. L'oreille se faisait indifférente aux bombardements, l'œil négligeait la ronde des avions. L'accoutumance à la guerre et au danger est sans doute la première forme du courage. Depuis la tonnelle de vigne sauvage toute couverte de pampres encore verts, on voyait des soldats endormis sous

les arbres, à côté d'enfants qui jouaient à saute-mouton. Soudain un tir de rockets claqua du côté de la vallée. Ser dit que les Arabes attaquaient le pont de Choman.

« Ça prouverait qu'ils perdent l'espoir de gagner, nota calmement Shafeek Agha. Jusqu'à présent, ils ont épargné la route afin de s'en servir eux-mêmes. »

Le canon de D.C.A. s'excita rageusement contre un « Hawker-Hunter » qui se levait du fond de la gorge et montait droit dans le ciel comme une caille. Ser enclencha son poste à transistors. Nous fîmes silence, l'oreille aux aguets. Le bruit de friture devenait angoissant... Mais, bientôt, « La Voix libre du Kurdistan » s'excusait d'une interruption momentanée de ses émissions « pour cause de bombardement ».

« Cela n'empêchera pas Bagdad de prétendre que nous émettons en territoire irakien ! » ironisa Shafeek Agha, haussant les épaules.

Il roula une cigarette de tabac kurde grossièrement haché, puis la glissa dans un fume-cigarette taillé dans le nœud d'une branche et qui ressemblait à une arbalète en miniature. Une bague de cuivre, découpée dans une douille de balle, lui donnait un faux air de bijou. Shafeek Agha vint à bout de son briquet récalcitrant, se gargarisa de fumée et en enroba ses paroles. Il s'agissait d'un tour d'horizon sur le peuple kurde. Il compte douze millions

d'âmes, pour moitié en Turquie et pour un quart en Iran. Deux millions et demi constituent plus du tiers de la population de l'Irak. Cinq cent mille, dont beaucoup de réfugiés fuyant les mauvais traitements des gouvernements d'Ankara et de Bagdad, vivent en Syrie, soit sur la terre ancestrale, soit à Damas et à Alep. Sous mandat français et au début de l'indépendance syrienne, ils ne souffrirent d'aucune discrimination. On vit même des Kurdes participer au gouvernement. Mais, peu à peu, la situation se détériora, et, dès 1962, Damas entreprit l'arabisation des régions kurdes en y lâchant les bédouins nomades. Les spoliations succédèrent aux brimades. Puis, en 1963, après la proclamation de la République Arabe Unie, la Syrie pratiqua une politique systématique d'exception et de terreur. Elle dénonça le fait kurde comme un « second Israël » et envoya des troupes combattre aux côtés de l'armée irakienne. Les Kurdes de Syrie sont actuellement emprisonnés (1), torturés, persécutés et massacrés. En U.R.S.S. on en compte seulement cent mille sur une étroite bande de territoire. Toujours traités sur pied d'égalité avec les autres citoyens soviétiques, ils sont pratiquement assimilés, tout en gardant jalousement leur culture, et leurs traditions, selon la politique russe des minorités. En 1963,

---

(1) Parmi les captifs, se trouve le célèbre écrivain Noureddine Zaza, qui vivait réfugié à Beyrouth et que les autorités libanaises livrèrent en 1966 sous la pression conjuguée des gouvernements syrien et irakien.

l'U.R.S.S. soutint devant l'O.N.U. la cause kurde. Puis, son attitude évolua en fonction de ses options politiques au Moyen-Orient. C'est ainsi que des « Ilyouchine » et des « Mig » peuplent le ciel du Kurdistan irakien. L'Iran, pour des raisons tactiques et pour sa sécurité intérieure, entoure sa forte minorité kurde d'une certaine sollicitude. Elle ne jouit certes pas d'une pleine égalité de droits, mais elle se satisfait d'une quiétude longtemps désirée. Quant aux « Turcs montagnards » cernés et surveillés comme dans des réserves, ils s'efforcent, après tant de malheurs et de deuils, de se faire oublier, sachant fort bien que Bagdad et Ankara s'accordent essentiellement contre eux.

« Mais tous nos frères, dit fièrement Ser, ont les yeux tournés vers nous et souhaitent notre victoire. »

Ismet Chérif Vanly, délégué de Mollah Moustafa Barzani en Europe, va prêchant que le partage du Kurdistan découle de « l'impérialisme et de la réaction moyen-orientale ». Et le nationalisme arabe fanatique fait le reste.

Vers dix-huit heures, les Pesh-Merga commencent, prudemment et par petits groupes, à descendre vers Galalé. Le soleil couchant fouillait la grotte et me révéla, dans une vaste niche, un dépôt de munitions. Le paysan libérait son cheval, son buffle, et sa demi-douzaine de moutons. Chacun s'affairait en prévision de la trêve nocturne. Nous primes, en marge du jardin inondé, un délicieux sentier ourlé de

roses sauvages et tracé par des générations d'amoureux. Comme nous touchions aux premières maisons un « Mig » d'arrière-garde s'essaya à piquer, avec des audaces et des craintes de guêpe, sur Galalé. Le canon de D.C.A., soutenant le défi, le contraignait à des évolutions désordonnées. Et l'avion, finalement, renonça, non sans avoir mitraillé au hasard pour justifier sa mission.

Gûlé occupait de nouveau la source. Elle officiait avec son amphore selon un rituel séculaire. Chacun de ses gestes mesurés me signifiait que l'eau avait beau glisser sur les galets, le problème kurde demeurait l'un des problèmes essentiels de l'équilibre du Moyen-Orient, donc de la politique internationale. Et je réalisais, un peu étourdi, que je venais d'entrer dans une guerre hors du temps, où on lâchait des avions à réaction contre des porteuses d'eau antiques. Gûlé remontait, dans une lumière dorée, le chemin abrupt damé, au cours des âges, par les femmes de sa tribu. Son amphore, qui suintait, rehaussait sa démarche noble d'un ruissellement de perles.

« Le monde se fait avec la patience, non avec la violence », murmura Ser.

Voilà cinq heures que mon petit cheval bai escadait la montagne, piquait dans les ravins, coupait les torrents d'émeraude où nous nous arrêtions parfois pour boire. Tête fière, crinière folle, queue orgueilleuse, il appartenait à cette race du Zagros



— de type improprement qualifié arabe — fine et noble, au sabot infailible. Je le laissais aller, la bride libre, ne le reprenant en main que pour la traversée au galop des espaces découverts. Je lui devais mon assurance. Son instinct sûr valait tous les radars. Le temps d'un apprentissage et je pouvais concevoir que le Kurdistan ait été peuplé de centaures. Nous suivions une piste détournée, la plus longue et la plus rude, pour approcher, en plein jour, du front, avec la complicité des rochers et de ces précieux chênes verts omniprésents qui produisent la noix de galle et la manne. Dans ses poèmes, le Kurde, troubadour, chante souvent l'arbre. Plus que jamais, il lui demandait asile et protection. Depuis l'aube, nous allions à contre-courant d'un exode massif. Fuyant les combats et les villages du front, familles et troupeaux s'en venaient chercher refuge dans les hautes vallées, plus fermées aux incursions aériennes. On avait arrimé vieillards et enfants sur les chevaux, les mulets et les bourricots. Les femmes trimbalaient, ficelés à leur dos, de rustiques berceaux où piaillaient des bébés innocents. Elles charriaient aussi, sous les bras, des agneaux d'une nuit, ou portaient, liées par les pattes, des bouquets vivants de poules épouvantées qui battaient des ailes à chaque pas. Les hommes, l'œil en éveil, fusil au poing, réglaient gravement cette escalade du malheur, tandis que garçons et filles, déjà grands, aidés de chiens, rabattaient à grands cris les

bêtes indociles. Mais, guidés par leur instinct, les troupeaux craintifs suivaient l'homme, sentant qu'il les associait à son souci de sauvegarde. L'écho amplifiait la surenchère du canon et des bombes. Lorsque des avions venaient rôder dans les parages, mon cheval s'arrêtait de lui-même, se plaquait contre le rocher ou cherchait l'abri d'un arbre. La compagnie de la mort inspire très vite aux animaux des réflexes conditionnés. Les moutons se tassaient dans l'herbe haute ou s'accrochaient aux flancs des ravins. Les chiens se terraient sous le ventre des chevaux ou se collaient aux talons de leurs maîtres. La paix revenue, le moindre passage d'avion déclenchera longtemps encore la panique dans le monde animal du Kurdistan.

Ma présence en ces lieux surprenait. On interrogeait mon escorte. Des femmes, suppliantes dans leurs voiles et leurs longues robes bariolées, venaient s'agenouiller à mes étriers. Elles m'offraient, de leurs mains torturées, tout le martyre d'un peuple pour que je le porte au-delà des montagnes et des mers. Et, dans leurs yeux couleur de mûre, il y avait, brûlante et sèche faite de larmes, la supplication de toutes les femmes que persécute la guerre. Ce jour-là, au hasard d'une halte, je soignai une jeune maman, regard brûlant, poitrine rauque, qui, elle aussi, ne pouvait plus pleurer. Elle avait accouché l'avant-veille, sous les bombes, d'un enfant mort-né. Elle sentait la mort froisser l'herbe autour d'elle,

mais elle ne voulait pas rester seule, ensevelie au sommet de la montagne. Elle parlait du cimetière de son village, avec des arbres de Judée pour l'ombre de son repos, et deux pierres dressées sur sa tombe sommaire. Et aussi, elle voulait, près d'elle, des trous remplis d'eau afin que les oiseaux et toutes les bêtes de la nature puissent se désaltérer à son souvenir. On avait tracé un rond afin de la préserver des mauvais esprits. Le Kurde croit à la magie du cercle. Je lui fis prendre des calmants et confiai des vitamines à son mari au cas où elle parviendrait à surmonter son calvaire. Elle s'endormit peu à peu à côté du petit feu où mijotait le thé, et n'entendit pas le tonnerre des « Mig » en rase-mottes qui traquaient les troupeaux sur la crête. Au chevet de la moribonde, une fillette et un garçonnet grignotaient une feuille de pain.

« Comment t'appelles-tu ?

— Resgar.

— Et toi ?

— Khebat. »

Resgar signifie « Libération » et Khebat « Lutte ». J'en trouvai d'autres, sur ma route, qui se nommaient Kurdistan, Azahi (Liberté), Sorch ou Jhawrest (Révolution). Ainsi s'incarne, pour des générations, la volonté d'une nation.

La ronde des avions se faisait plus précise. Ils se cabraient au sommet de la montagne et fondaient derrière le décor comme des flèches, dans un fracas

d'explosions. Notre progression devenait hasardeuse. Nous nous étions espacés par mesure de sécurité, et Ser envoya deux Pesh-Merga en éclaireurs. Je laissais divaguer mon cheval selon son sentiment, attentif aux messages de ses oreilles qui me livraient le code du danger. Et lorsque je sautais de selle pour me plaquer au sol, il venait, en reniflant, m'informer de la fin de l'alerte. Il s'arrêta soudain à l'orée d'un plateau herbeux, recula, se cabra, faillit me vider de mes étriers, et j'eus quelque peine à le maintenir. Il se mit à hennir, roulant des yeux exorbités. Mes compagnons s'employaient pareillement à discipliner leur monture.

« Ils sentent la mort! » s'écria un Pesh-Merga.

Le vent des cimes nous souffla au visage l'odeur fade du sang chaud et de la viande crue. Il y avait des flaques rouges sur les cailloux, des entrailles éparses comme des nœuds de serpents, et de longues traînées sur le pâturage froissé. Puis, çà et là, pêle-mêle, des monceaux de cadavres d'animaux — chevaux, chèvres, moutons, et quelque buffles — éventrés, coupés en deux, hachés, décapités, déchiquetés. Des bêtes mutilées agonisaient et nous regardaient, résignées, d'un œil qui s'éteignait. Immobile et morne, une jument semblait veiller son poulain, égorgé dans ses pattes. Hébétés, les survivants du troupeau se tassaient sous la protection illusoire d'un bosquet de bouleaux. Ils faisaient silence comme s'ils guettaient le retour des avions. Mon cheval

piaffait de terreur et d'impatience. Quatre bergers, sorti d'un chaos de granit, nous racontèrent le passage des « Mig ».

« Ils mitraillèrent aussi longtemps qu'ils virent les bêtes fuir ou bouger. L'un d'eux poursuivit même un buffle isolé qui dévalait vers Chomsack. Il a sauté en morceaux. Vous trouverez ses restes plus loin. Ne restez pas ici. Ils vont revenir, et, s'ils vous repèrent, ne vous manqueront pas. Comme le plateau est vaste, ils volent deux par deux, aile contre aile, et balaient tout. »

Le soleil jouait avec les douilles de cuivre. J'en cueillis deux. Elles venaient toujours de Prague. Aucun obstacle ne l'arrêtant, le roulement continu du canon déferlait sur nous, accentué par les coups de boutoir de l'artillerie lourde. « Allez-vous-en ! » supplièrent les bergers, comme s'ils redoutaient notre présence. Nous avons fui au galop dans l'herbe grasse de ce « zozan » traditionnellement paisible, devenu le cadre d'un tragique western. Tout au bout, posé sur un buisson par une fantaisie macabre du sort, il y avait la tête du buffle, avec ses cornes couchées en forme de lyre. Il nous tirait une langue sanguinolante. Les « Mig » nous traquèrent dans la descente dénudée qui mène au délicieux village de Chomsack, lové au coude d'un torrent, dans une peupleraie frissonnante. Ils nous aperçurent trop tard à leur première ronde, et virèrent court pour revenir sur nous. Lançant nos montures sur le flanc abrupt

qui se dérobaît, nous les poussâmes à l'abri d'un éperon rocheux, en dehors de l'axe de la vallée. Les « Mig » s'obstinèrent un long moment à notre recherche puis vidèrent leur hargne sur la peupleraie de Chomsack. Les rafales traçaient des pointillés irisés dans le flot du torrent... Nous devions, coûte que coûte, poursuivre notre route afin d'arriver avant la nuit à l'étape prévue, le Quartier Général du Comité Exécutif de la Révolution. Au-dessus de l'ultime sommet qui restait à franchir virevoltaient, au soleil couchant, des « Hawker-Hunter ». Ils prenaient des airs penchés, se laissaient tomber d'une pièce, et remontaient en déroulant leur traîne de deuil. Ils s'acharnaient sur les villages de Sargalli et de Bonkriské. Obsédés par leurs cibles, ils ne nous virent pas toucher la crête. Nous avons attaché les chevaux inquiets sous les chênes verts et gagné, en rampant, un taillis épineux d'où jaillirent, d'un vol lourd, un couple de perdrix. Dans le fracas des explosions, montait jusqu'à nous le concert mêlé des lamentations des hommes et des bêtes. Les avions passaient si près que je distinguais les silhouettes noires des pilotes dans les carlingues aux reflets métallisés. Un épais nuage de poussière et de fumée escamotait le fond du vallon. Ser m'assura qu'il n'y avait pas de cantonnements militaires à Sargalli et Bonkriské, seulement quelques petits postes de surveillance. Exhalant sa rancœur accrue par l'impuissance, il maudit « les Arabes qui veulent

tout détruire, tout brûler pour accroître notre misère, nous affamer et décourager nos populations ». Bien sûr, disait-il, tout le monde en a assez de cette guerre et les Arabes les premiers qui, eux, se font tuer pour rien. Mais la dictature sévit en Irak et le gouvernement promet chaque fois au peuple qu'il va vers la solution du conflit.

' « Chez nous, le sentiment national a fait de tels progrès, avec le partage égal des souffrances, que l'on se résigne à tout subir. L'espoir demeure le plus fort. Nous possédons un vieux proverbe qui nous ranime dans les moments de découragement. Il a servi à nos aïeux au long de leurs luttes, et nous croyons qu'il va bientôt trouver sa justification : « S'il y a un chemin, qu'importe s'il est long; s'il y a un gué, qu'importe s'il est profond; si elle est vierge, qu'importe si elle est vieille; si elle est enceinte, qu'importe si le terme tarde! »... C'est-à-dire, au diable les épreuves et les difficultés, pourvu que l'on garde l'espoir!

La mort, satisfaite, s'éloignait enfin de Sargalli et Bonkriské. Elle s'en allait rôder plus loin, sur la croupe du mont Mammarrout, où voilà un demi-siècle, campaient les cosaques du Tsar, victorieux des Turcs, lorsque survint Lénine. Ils furent alors contraints de se retirer et la Révolution russe, elle aussi pesa très lourd sur les destinées du Kurdistan. Devant moi s'étendait l'ensemble du front de Ruwanduz, où se jouait, présentement, le sort des Kurdes.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

En face, se dressait la muraille abrupte et nue du mont Karrok, semblable à une pâtisserie avec ses coulées de neige. En retrait de la route et neutralisée par les sommets qui l'entourent, c'était la seule position concédée naguère par les Pesh-Merga, au prix de pertes sanglantes. Pelée, découverte, elle se révélait indéfendable en même temps que d'un intérêt stratégique relatif. Plus à droite, la hargne des assaillants se concentrait sur le mont Handrin, semblable à un dos de chameau avec son double sommet, culminant à plus de 2 800 mètres. Contraints à un premier repli sous la violence de l'attaque initiale, les Pesh-Merga s'y incrustaient au sein des rocailles et des forêts carbonisées par le napalm. Au-delà, se découpait le mont Zozek, dépouillé, ses flancs tondues offerts à toutes les investigations, et sa calotte chauve évoquant celle du mont Ventoux. Difficile à tenir, il était pilonné sans répit par l'artillerie et l'aviation. Des « Ilyouchine » tournoyaient comme des « charognards » sur ces sommets jonchés de cadavres, où l'on voyait nettement les écorchures poussiéreuses des obus et les larges éclaboussures des bombes. Le soleil glissait du côté de la France. C'était, là-bas, l'heure de la digestion après le repas de midi. Peu importait que je n'eusse encore rien mangé de la journée. J'avais faim seulement de scandale. Et, de ce point de vue à la fois dantesque et merveilleux, où la beauté du site rendait encore plus aiguës l'atrocité du drame



et la nostalgie de la paix, je rêvais de troubler les êtres repus par la présentation brutale de ce panorama de guerre et de malheur.

Un défilé étroit, taillé par un torrent vigoureux qu'enflait la fonte des neiges, abritait le quartier général politico-militaire de la Révolution kurde. C'était sur le territoire de la tribu Aqo, commandée par le monumental Abbas Agha, l'un des fidèles conseillers de Mollah Moustafa Barzani. Une pièce de D.C.A. et une mitrailleuse lourde braquées sur les deux issues de la gorge protégeaient le camp de toile, aux tentes très dispersées et soigneusement camouflées. On y prenait toutes les pulsations du front, par audition directe, et aussi grâce à un centre de transmissions et d'écoutes à qui rien n'échappait, même pas les messages de l'ennemi. Assis dans l'herbe sous un arbre, bavardaient Habib, secrétaire général du Comité Exécutif, diplômé de droit de l'Université de Bagdad, le colonel Qazi, chef d'état-major, et son adjoint, le docteur Nafez, tous deux anciens officiers de l'armée irakienne, Ali Sinjari, ingénieur et son collègue Mohamed Amin Ali, réputé la plus belle plume de l'Irak, Argan Talabani, avocat et juriste, le docteur Hakmat, ancien médecin commandant du service de santé irakien et Samy, ingénieur lui aussi, plus spécialement chargé des services de presse. Leur moyenne d'âge n'excédait pas la quarantaine. Brun, robuste, le regard vif, Habib poursuivait en anglais son exposé de la situa-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

tion. Les Arabes, disait-il, subissent des pertes élevées, les Pesh-Merga tiennent la plupart de leurs positions, mais on ne saurait encore se prononcer. Ma tente, dissimulée sous les branchages, était plantée sur une sorte de fosse afin de mieux me protéger en cas de bombardement. Un Pesh-Merga, Ahmed, assurait ma garde, et un prisonnier, Abou Sambra, le service. Je possédais un lit de camp grinçant, une table bancale et deux chaises disjointes. Abou Sambra décorait mon gîte de fleurs sauvages, et, le soir, la lampe-tempête lui donnait un aspect de reposoir. J'avais, comme plus proche voisin, un prêtre, le père Paul Beidar...

Petit, trottant à pas menus, il flottait dans son pantalon kurde trop large et une longue vareuse trop ample. Il était de noir vêtu, ce qui rehaussait la blancheur immaculée de sa barbe, et une grosse toque de feutre velu amenuisait encore son visage ratatiné. Il avait un regard fureteur de souris. Tout le monde l'appelait « Abouna », en arabe, « mon père ». Membre du Comité Exécutif et du Grand Conseil du Commandement de la Révolution, il y représentait les chrétiens. Mollah Moustafa Barzani lui portait grande estime. Natif du pays, de la région de Zakho — de son vrai nom Paulus Beidari — il se flattait, avec ses soixante-dix-sept ans, d'être le doyen du Quartier Général. Elevé à Mossoul, chez les dominicains, il séjourna longtemps en Europe — Rome, Londres, Bruxelles et Paris — avant de

regagner voilà une trentaine d'années le Moyen-Orient (1). Il parlait un parfait français, dévidant, sans se faire prier, le chapelet de ses souvenirs. On eût dit qu'il voulait tout raconter à la fois de crainte d'oublier quelque chose.

« Je fis un jour pleurer, disait-il, le Haut Commissaire de France en Syrie, M. Puaux, en évoquant, dans un discours, l'amour des chrétiens d'ici pour la France... Vous nous avez bien lâchés en nous laissant à la merci des Arabes. Et voilà que maintenant le général de Gaulle les ménage encore et demeure sourd à nos appels. Or, chez nous, qui est avec les Arabes, n'a rien à faire avec Kurdes et chrétiens. »

Et il lançait l'anathème contre le monde entier, notamment les Syriens et les Irakiens tortionnaires, ainsi que contre les Turcs inhumains « qui refoulent sans vergogne nos femmes et nos enfants fuyant les bombardements ». Seuls, les Iraniens trouvaient grâce auprès de lui...

« Le pape aussi, mon père, vous abandonne !

— Hélas ! Notre message à Sa Sainteté du 25 novembre 1963 est resté sans écho. Même pas un simple accusé de réception. Poutant nous avons remis, à la Nonciature Apostolique de Beyrouth, le bilan détaillé de notre martyre. On compte plus de deux

---

(1) Il y eut notamment comme élève le père Thomas Bois, le seul européen, selon lui, qui connaisse vraiment le Kurdistan. Actuellement à Paris, le père Thomas Bois a publié naguère une excellente étude « Connaissance des Kurdes » aux Éditions Khayats à Beyrouth.

cent mille chrétiens en Irak. Ils vivent, pour la plupart, en zone de guerre, à l'orée des montagnes du Kurdistan et dans les plaines d'Erbil, Kirkouk et Mossoul. Sur leurs 180 villages, 150 au moins ont été détruits. 30 000 d'entre eux, réfugiés sans ressources, errent, misérables, dans les faubourgs des grandes villes, jusqu'à Bagdad. Et saura-t-on jamais le nombre des victimes innocentes, femmes, enfants, vieillards, massacrés ou disparus sous les bombardements! Sans compter les représailles, profanations, viols, déportations, persécutions, comme celle de Monseigneur Raphaël Chauriz, supérieur général du monastère de Raban Hormuz, près d'Al Qosh, dont la condamnation à mort fut finalement commuée en une peine de détention. Il ne nous reste que l'espérance en la victoire par la lutte à outrance. Et les chrétiens rivalisent d'ardeur à la pointe du combat. Au demeurant, dans cette lutte, il n'y a plus de différence de religion. L'unique foi, pour nous comme pour les Kurdes musulmans, c'est notre Kurdistan. »

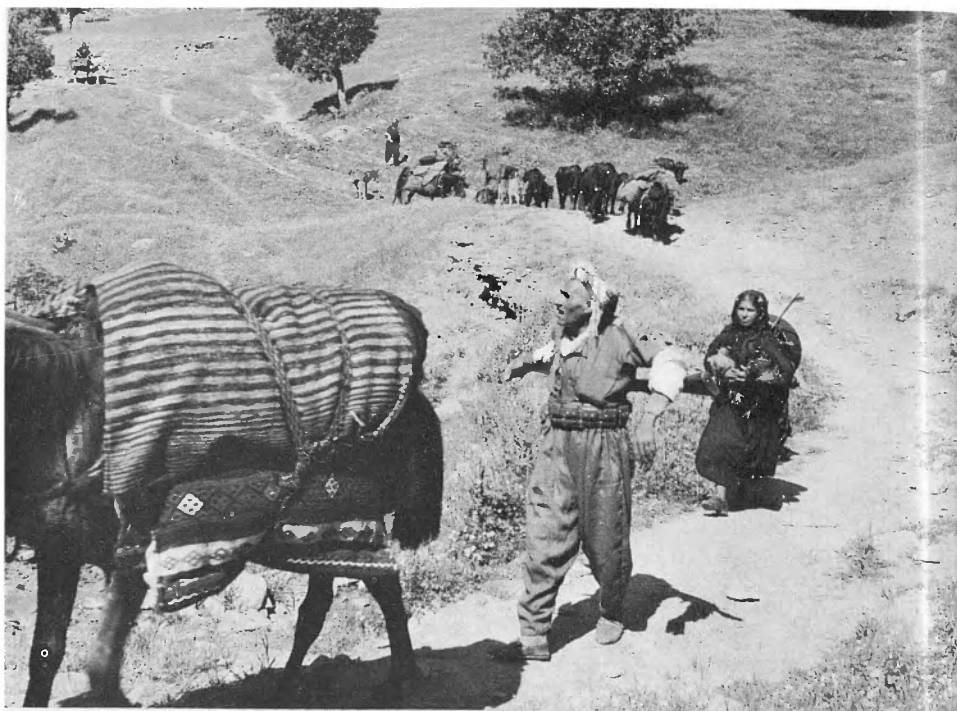
Le père Beidar grignotait toujours quelque bonbon extrait d'une vieille boîte de pastilles « Valda » aux teintes délavées. Il s'était enfui de Bagdad après le déclenchement de cette guerre, pour rejoindre son peuple et partager, malgré son grand âge, la rude et dangereuse vie des Pesh-Merga. Un éclat de bombe, lors d'un bombardement, lui avait emporté le talon d'un soulier, et cet incident le persuadait que la bénédiction divine protégeait sa mission.



Ci-dessus : cette race de chevaux du Zagros, de type dit arabe, fins et racés, le sabot infail-  
lible... Et ces vieux fusils  
à long canon qui ne  
manquent jamais leur  
cible.



Ci-contre : Pesh-Merga,  
ces gladiateurs entur-  
bannés d'un combat de  
libération qui leur tient  
lieu de foi. Mohamed  
(à droite) avait triché  
sur son âge pour pou-  
voir se battre.



Ci-dessus : fuyant la zone des combats et les villages bombardés, familles et troupeaux s'en allaient chercher refuge dans les hautes vallées. Les femmes charriaient, sous les bras, des faisceaux de poules épouvantées...

Ci-dessous : on avait arrimé vieillards et enfants sur les chevaux, les mulets ou les bourricots...





Ci-dessus : çà et là, pêle-mêle, des monceaux de cadavres d'animaux éventrés, coupés en deux, hachés, décapités, déchiquetés.

Ci-dessous : il y avait la mésaventure de cet « llyouchine » qui, touché de plein fouet, ne put franchir la montagne, percuta la crête, et se désintégra (un réacteur de l'appareil).









Ci-contre, en haut : le docteur Hakmat nettoya de son mieux l'orbite vide, l'emplit de pommade à la pénicilline et colla dessus un épais tampon de gaze et de coton.

Ci-dessus : après désinfection, on recousut à vif le flanc déchiré.

Ci-contre, en bas : le napalm ! Il me semblait qu'elle attendait de moi un miracle. J'avais honte. Car ce feu qui la dévorait venait aussi d'Occident.





Ci-dessus : le Père Paul Beidar, « Abouna »... Je le vis une seule fois en soutane... C'était pour accueillir un lot de prisonniers...

Ci-dessous : Hormuz, le héros chrétien disparu, dont le portrait en costume traditionnel (à gauche) voisine souvent, dans les maisons, avec celui de Mollah Moustafa Barzani (à droite).





Ci-dessus : le col de Shinok, tout au bout de l' « Hamilton Road », objectif suprême de l'offensive gouvernementale. Mais le Pesh-Merga le contrôle toujours.

Ci-dessous : une maison paysanne que rien ne distinguait des autres, avec son toit en terrasse et sa véranda à colonnes ouverte au couchant.





**Brune, l'œil noir, la lèvre pulpeuse, Gule était belle et le savait. La femme kurde joue le rôle essentiel au foyer.**

« ILS SENTENT LA MORT !... »

Vénéré de tous, légendaire pour son énergie et aussi pour sa harbe, il conservait, à pied ou à cheval, une verdeur étonnante, et chacun, en Kurdistan, connaissait sa silhouette à défaut de sa personne. Je le vis une seule fois en soutane : il accueillait un lot de prisonniers. Pour ceux qu'on lui amenait, il veillait en effet au respect des normes de justice, d'humanité, voire de charité. Et, lorsque je donnai à Abou Sambra une chemise avec une paire de chaussettes et quelque monnaie, je crus faire au père Paul Beidar un cadeau personnel. Comme ce moine-soldat n'avait plus d'église et nomadisait au gré des fluctuations du front, sa tente individuelle tenait à la fois de la chapelle et du confessionnal. La mienne, par contre, était le dernier salon où l'on causait à longueur de nuit, tant la présence d'un journaliste occidental sur le front, en ces journées décisives, concrétisait la chance inespérée d'un témoignage vécu. Abou Sambra, s'affairait, ce soir-là, autour d'un dîner exceptionnel : potage, poule bouillie, « dolmê », c'est-à-dire des feuilles de vigne roulées et farcies de riz. En fait, on baptise ainsi tous les légumes accommodés de la sorte, chacun d'eux possédant ensuite son appellation spécifique. Mon prisonnier, dont le culte du blanc se trouvait décuplé par les circonstances, n'achevait jamais de me distraire par deux détails particuliers : un invraisemblable nez en pied de marmite qui lui donnait un visage de clown, et une curieuse pratique de l'an-

glais qui lui dictait un automatique *very much* quand je lui disais *thank you*. Le père Beidar partageait ma table. Il me parla d'Habib : très intelligent, trente-quatre ans, célibataire, et favori de Mollah Moustafa Barzani à la tête du parti. Je notai qu'à l'étranger les gens avertis voyaient en Djelal Talabani, réputé fort habile, le futur chef des Kurdes. Je touchais ainsi volontairement au grand drame interne des mois écoulés. Le père Beidar tritura sa barbe, mâchonna ses pensées dans sa bouche édentée, et consentit à faire ces aveux :

« Moi aussi je croyais en lui. Mais à présent c'est fini. Il a trahi. Arriviste, envieux et ambitieux plutôt qu'intelligent. Ces individus qui ont l'intelligence du vice, l'aisance de la parole et l'opportunisme du geste, font souvent illusion. Il s'était déjà fâché plusieurs fois avec Mollah Moustafa Barzani qui le considérait un peu comme son fils spirituel. Je m'employai, avec d'autres, à les réconcilier. Et puis, il voulut évincer notre grand chef. Il complota pour le renverser. On peut penser ce que l'on voudra de Mollah Moustafa Barzani, mais il incarne la question kurde. Sans lui, elle tournerait à un divertissement pour intellectuels et à un jeu de massacre. Son coup manqué, Djelal Talabani s'enfuit en février dernier à Téhéran. Nul ne pensait cependant qu'il trahirait. Or, il a rejoint les Arabes à Bagdad et essaie de soulever les tribus du Soran contre nous. On dit même qu'il a pris en main les « djach ».

« ILS SENTENT LA MORT !... »

J'imagine mal qu'il puisse être tombé si bas. Mais il subit l'influence néfaste de son âme damnée, Ibrahim Ahmed, ancien secrétaire général du parti. Nous éprouvons tous une grande peine, et Mollah Moustafa Barzani, sans trop le laisser paraître, en est très affecté.

— On dit que bien des jeunes inclinent vers Djelal Talabani.

— Les jeunes? Il y a ceux qui veulent se battre, et aucun ne manque à l'appel, puis les autres, ceux qui s'interrogent, philosophent, se posent de prétendus cas de conscience. « Sur quoi débouche la Révolution? » disent-ils. Et ils tirent, surtout à l'étranger, des plans politiques, marxistes ou non, bousculant les traditions — qui, bien que parfois rétrogrades, demeurent, dans l'épreuve, le ciment de la discipline — multiplient les projets de réforme, accusent Mollah Moustafa Barzani de paternalisme, et le traitent de « féodal réactionnaire »... Sur quoi donc débouchera la Révolution, si nous ne l'imposons pas d'abord ici, par l'unité et par les armes? Sur la captivité et l'humiliation, quelles que soient les théories les mieux conçues. Et puis, il faut préparer progressivement un peuple encore mal éduqué aux notions élémentaires du civisme démocratique, posséder des cadres actifs, consolider une économie. La démocratie est un luxe de peuple riche et organisé. Le socialisme aussi, si l'on veut qu'il se justifie. Dites-moi donc ce qu'il en est de bien des États

## LE KURDISTAN OU LA MORT

africains, bousculés par l'indépendance sans le moindre combat, et qui ont brutalement immolé leurs structures traditionnelles à la flamme des élucubrations politico-philosophiques d'une élite déphasée? La politique demeure le fruit d'une longue digestion pour laquelle on doit assaisonner de pratique et d'expérience la théorie et les principes. Il en va ainsi de tout, mais plus encore lorsque l'on revendique la conduite d'une société. Les jeunes, emportés par la vitesse du monde, rêvent de voitures de course. Or, notre peuple en est encore au règne du cheval. La politique, c'est comme la religion. L'une et l'autre valent davantage par les fautes et la volonté de rachat, que par l'absolu des dogmes. »

Habib se glissa sous la tente, son fusil au poing, à la minute du thé. Il avait été élu secrétaire général du P.D.K., puis du Comité Exécutif, lors de la grande crise de 1964. Il me raconta comment, auparavant, alors que Mollah Moustafa Barzani se voulait le chef du peuple au-delà de toutes conceptions politiques, le Parti se jugeait l'instrument majeur d'une révolution nationaliste antiféodale et anti-impérialiste à tendance progressiste. Il s'imposait peu à peu par la création de cellules jusque chez les nomades, et se dressa contre une tradition qu'incarrait Mollah Moustafa Barzani. Les oppositions de clans et de personnes se multiplièrent, doublées de concepts différents sur la poursuite et la forme de la lutte. L'étoile de Djelal Talabani montait au ciel



« ILS SENTENT LA MORT !... »

kurde. « Mollah Moustafa Barzani, disait-il, est notre grand leader. Nous ne pouvons rien sans lui, mais il ne peut rien sans nous. C'est exactement comme Gandhi et le parti indien du Congrès. » La comparaison posait le problème, à la différence près que le mysticisme kurde, à l'encontre de l'hindou, n'engendre pas la passivité et que Mollab Moustafa Barzani n'était pas Gandhi. Chacun se supportait avec une impatience croissante. Le déclenchement des hostilités en 1961, soutenu par l'enthousiasme populaire, renforça la position du « vieux » face au Parti, fortement hiérarchisé certes, mais qui, sur la réserve, laissait à la tribu des Barzani l'initiative de l'engagement. Peut-être même certains chefs politiques espéraient-ils une issue défavorable afin de se débarrasser du chef traditionnel. En 1962, ils furent cependant contraints de voler au secours de la victoire qui se dessinait. Ils s'efforcèrent alors de politiser l'armée. Mollah Moustafa Barzani s'irrita devant cette intrusion partisane au sein de ses troupes. La crise de 1964 éclata alors, avec la réorganisation du P.D.K. Aujourd'hui, le « vieux » préside tout : le Parti, le Comité Exécutif et le Grand Conseil du Commandement de la Révolution. L'armée dépend de lui seul. Il possède donc tous les pouvoirs, qu'il délègue, sous son contrôle, au Comité Exécutif. Celui-ci comprend dix-sept membres : cinq politiciens du Comité central du Parti, cinq militaires, cinq chefs de grandes tribus, deux personnalités indé-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

pendantes, dont le père Beidar, porte-parole des chrétiens, et un représentant culturel. Le Grand Conseil du Commandement de la Révolution rassemble un total de soixante-trois personnes comprenant le Comité Central, le Comité Exécutif, les chefs militaires et ceux des tribus, et quelques notables. Il se réunit, en principe, tous les quatre mois, et dans des circonstances extraordinaires, soit à la requête de Mollah Moustafa Barzani, soit à celle des deux tiers de ses membres. En fait, le Comité Exécutif, nanti des pleins pouvoirs, assume toutes les responsabilités. »

Bien que partout hors la loi, le Parti agit activement à l'étranger. Il collecte les fonds auprès du peuple kurde tout entier et de ses amis, car il ne peut sans cesse, en Irak, prélever des impôts sur une population harcelée, ruinée, et qui paie suffisamment le lourd tribut du sang. En Europe, Ismet Chérif Vanly, délégué personnel de Mollah Moustafa Barzani, dirige trois organisations efficaces : l'Association des étudiants kurdes à l'étranger, le Comité pour la défense des droits kurdes en Irak, et le Comité International kurde. Il parvient ainsi à obtenir quelques appuis précieux. Naguère expulsé de France à la requête de l'ambassadeur d'Irak, il a obtenu à nouveau l'autorisation de séjour. A la demande de Bagdad, Nasser avait dû se résigner à expulser le représentant kurde au Caire, Akraoui, qui se trouve actuellement au côté de Mollah Moustafa Barzani. Et

l'on parlait de l'envoi d'un délégué aux U.S.A., un ingénieur nommé Saadi Dizzaïd, qui avait fait ses études en Allemagne. Quant à la trahison de Djelal Talabani, Habib la considérait comme un incident purement interne, commun à toutes les révolutions, et plus pénible que redoutable. Des trois armées originelles, une seule est structurée et est établie à Bahdinan. Les autres ont éclaté en unités autonomes, doublées de commissaires politiques qui veillent à l'éducation civique et morale des combattants. A la base, il y a le « pel » (trente-cinq hommes), puis le « leq » (quatre « pels ») et le « fawk » (deux « leqs »). Au-dessus, des bataillons et des corps d'armée. Il s'agit d'exploiter au mieux les circonstances d'un combat toujours plus sévère, exigeant, compte tenu de l'infériorité en nombre et en armement, le maximum de mobilité. Mollah Moustafa Barzani dispose en outre, sous son commandement direct, d'une unité de six cents hommes, choisis au sein de sa tribu. Cela fait au total quinze mille Pesh-Merga. On ne pourrait en équiper davantage. En effet, plus que les hommes, c'est le matériel qui manque. On utilise essentiellement celui qui est pris à l'ennemi. Où trouver, en effet, l'argent pour s'en procurer ? Et, le cas échéant, comment l'amener dans un réduit montagnard, au cœur des terres, entouré soit de pays hostiles, soit de nations contraintes à la plus grande prudence diplomatique ? On estimait que chaque jour, en moyenne, les Pesh-Merga saisissaient, chez

## LE KURDISTAN OU LA MORT

l'adversaire, une cinquantaine d'armes de tous genres et de tous calibres. Et Mollah Moustafa Barzani me lança un soir cette boutade : « Au fond toute aide militaire à Bagdad ne peut que nous être profitable. » Ce qui ne l'empêchait pas, en même temps, de dépêcher un émissaire à Londres, le docteur Ousman, membre du Comité Exécutif, pour mettre en balance l'arrêt des envois d'armes à l'Irak et la sécurité des puits de pétrole de Kirkouk. Mais l'atout majeur demeurait la confiance dans les destinées du Kurdistan.

« Si la religion est la forme la plus haute de la libération de l'homme, disait Habib, alors, notre lutte est un acte de foi. »

La plupart des officiers, techniciens et experts sont des Kurdes transfuges de l'armée irakienne. Jusqu'au début de 1964, il existait une Académie d'instruction militaire à Mahwat, là même où un accrochage opposa Mollah Moustafa Barzani à Djelal Talabani et ses partisans. On la transforma, depuis, en camp de prisonniers, et les jeunes cadres se forment, désormais, sur le terrain, au contact des anciens. Le Kurde possède une technique de combat spécifique ne devant rien aux manuels de guérilla de Clausewitz ou Mao Tsé-toung. De 1961 jusqu'à la bataille de Ruwanduz, quinze cents Pesh-Merga périrent dans la lutte, soit le dixième de l'effectif total permanent. Les pertes civiles dépassaient vingt-cinq mille morts officiellement recensés, avec deux mille

villages rasés, dont deux cent soixante pour les seuls mois de mars et d'avril. Quant aux minorités — Arabes, Turcomans, Chrétiens, Yézidis — les Kurdes les respectent d'autant mieux qu'ils souffrent eux-mêmes de discriminations politiques et raciales. Au Kurdistan, les droits et les devoirs sont identiques pour tous.

« Les chrétiens, témoignait Habib, nous les aimons comme des frères. Ils prennent une part active à la Révolution, et un pacte de sang nous lie à jamais à eux. Pour tenter de nous diviser, certains rappellent que l'un des nôtres, Ismail Agha Simko, chef des Chichak, assassina, en 1918, Mar Schimoun Benjamin, patriarche des Assyriens. Par l'effet d'une sainte justice, il paya plus tard son crime, poignardé par les Assyriens. Certes notre lutte ne fut pas toujours exempte d'erreurs. Nous cherchions notre voie. Et il existe le mauvais côté des choses dans l'Histoire de tous les peuples. Souvenez-vous seulement de ce proverbe de chez nous, vérifié plus que jamais de nos jours : « Entre les Kurdes et les Chrétiens, il y a l'épaisseur d'un cheveu. Entre les Kurdes et les Arméniens, l'épaisseur d'une montagne. »

Habib me rappela encore que l'oppression arabe et les humiliations se trouvaient à l'origine de la Révolution. Les objectifs de la lutte, par la suite, évoluèrent jusqu'au désir d'indépendance.

« Mais nous ne sommes pas assez fous aujourd'hui, précisait-il, pour la revendiquer, ni pour nous-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

mêmes ni pour l'ensemble du Kurdistan. Le monde n'acceptera jamais de modifier en notre faveur les frontières de cinq États. Nous voulons seulement une autonomie dans le cadre irakien, une sorte de fédéralisme à la mode suisse ou américaine, avec un vice-président de la République de race kurde, une répartition équitable des « royalties » pétrolières, une administration spécifique — civile et militaire — pour notre territoire, et le libre enseignement de notre langue... »

Selon un membre du Comité Exécutif, des délégués des Kurdes d'Iran et de Turquie proposèrent à Mollah Moustafa Barzani d'entrer à ses côtés dans la lutte. Il leur enjoignit fermement de s'abstenir, afin de ne pas ôter à sa propre entreprise toute chance de succès. Une internationalisation du conflit poserait, en effet, le problème du Kurdistan dans son ensemble, et le vouerait à un échec inéluctable. Est-ce à dire que les Kurdes turcs et iraniens bougeraient, si leurs frères d'Iran obtenaient définitivement gain de cause, pour conquérir à leur tour une pleine égalité de droits? Je ne le pense pas, d'une part en raison des conditions particulières d'existence de chaque communauté, et parce que, d'autre part, il n'existe qu'un seul Mollah Moustafa Barzani. Il a doté son peuple, dans l'épreuve, d'une solide organisation politico-militaire, valable pour la lutte qu'il soutient. Traqué sans répit, promis au feu dévorant du napalm, contraint de se terrer dans ses

montagnes, le Kurde d'Irak, à l'image de son chef, accepte ainsi une existence précaire, avec ses récoltes sans cesse ravagées, ses troupeaux décimés, ses maisons détruites, et des pierres toujours nouvelles plantées aux cimetières. La conscience d'une discipline affirmée par la communion des classes devant le danger et la souffrance, lui permet de croire à son proverbe : « Tant que tu n'auras pas vu l'enfer, le paradis ne sera pas assez bon pour toi. » Il ne peut donc hypothéquer ses chances de survie, alors qu'il entrevoit la fin de son long martyre, par la tentation d'une aventure généralisée sans issue. Modéré dans ses revendications, Mollah Moustafa Barzani sait fort bien que le pankurdisme est désormais une utopie. Il se défend farouchement de l'accusation de séparatisme dont l'accable Bagdad. La malignité occidentale ayant créé des « Kurdistans », il appartient à chacun d'eux de régler ses propres problèmes dans le cadre national où il se trouve imbriqué. D'autant que le Turc et le Persan, indo-européens comme le Kurde, apparaissent, l'évolution des temps aidant, des interlocuteurs plus valables que l'Arabe. Mollah Moustafa Barzani espère donc que sa propre victoire sera une conquête pacifique à l'actif de ses frères. Bagdad le sent bien qui, par l'intermédiaire du général Aref en personne, vient de négocier avec Ankara et Téhéran. Est-ce à dire qu'il reçoit, dans chacune de ces capitales, le conseil de se montrer compréhensif et conciliant?

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Au demeurant, toute rupture des Kurdes avec l'Iran mènerait au suicide. Elle conduirait Mollah Moustafa Barzani à l'asphyxie, car, il faut bien le dire — et Bagdad ne l'ignore pas — la frontière iranienne n'est pas imperméable. Est-ce pure sympathie? Téhéran possède, sur son territoire, trois fortes minorités : les Turcs au nord, qui ne cessent de loucher sur l'Azerbaïdjan iranien; les Arabes au sud qui, à l'instigation de Nasser, ont inclus Abadan, avec la province du Khouzistan dans leur projet de plus grande nation arabe, l'Arabistan. On y redoute donc la plus musclée, la Kurde, celle qui suscita de tous temps des soucis. Après l'avoir longtemps brimée, l'Iran la flatte aujourd'hui, voire même la favorise, et fait ainsi, de sa sollicitude envers les Kurdes d'Irak, un atout politique doublement positif, sur les plans intérieur et extérieur. Tout cela s'insère dans l'imbroglio du Moyen-Orient. En affaiblissant Bagdad, la guerre kurde l'empêche d'agir au Khouzistan où, cependant, un « Front de libération arabe » s'efforce de fomenter des troubles. Nasser le sait fort bien qui ne cessa d'inciter Kassem et les frères Aref — le maréchal défunt comme le général régnant — à négocier avec Mollah Moustafa Barzani et à faire des concessions honorables. « Je pense que des mesures d'autonomie seraient nécessaires », disait-il encore au mois de février 1966. Car le Raïs égyptien, leader du panarabisme, cherche à créer le maximum d'ennuis à l'Iran, qui, avec



l'Arabie Séoudite, affermit la résistance au « front révolutionnaire ». A ses yeux, donc, un « geste noble » de Bagdad envers les Kurdes deviendrait contagieux, en même temps qu'il permettrait de renforcer l'action subversive en faveur de l'Arabistan. Aussi n'est-ce pas le fait du hasard si un observateur égyptien assistait, l'automne dernier, à l'entrevue Aref-Mollah Moustafa Barzani à Ruwanduz. De plus, Téhéran entretient de bonnes relations avec Tel-Aviv. Et Israël, assure-t-on au Moyen-Orient, ravitaillerait en armes les Kurdes, via l'Iran. Certes, les journaux irakiens n'apportèrent jamais, à l'appui de leurs accusations, des preuves décisives. Et je dois à la vérité que, durant mon séjour, je ne vis ni un agent, ni un fusil israéliens chez les Pesh-Merga. Mais, au Kurdistan, on écoute attentivement la radio de Tel-Aviv, qui répercute, en les glorifiant, les informations de « La Voix libre du Kurdistan ». Et j'ai maintes fois entendu soupirer dans les montagnes : « Ah ! Si Israël était plus près de nous ! Avec eux, nous tiendrions en respect le monde arabe tout entier. » Tout, vraiment, concourt à faire de la question kurde, le problème majeur du Moyen-Orient. Encore faut-il qu'il soit ouvertement posé sous peine de devenir insoluble.

Cette nuit-là, j'appris à me déguiser en Kurde avant de rejoindre les combattants du front. Le docteur Hakmat m'offrit un « klaw » — bonnet de feutre — finement brodé par les femmes de Souleyma-

nye, et Habib noua autour de ma tête un « djama-dani » — turban blanc et noir, semblable à celui de Samy. Le père Beidar me bénit. Des souris peu farouches venaient, à portée de main, débarrasser la table des miettes du repas. Ahmed allait et venait à l'entrée de la tente, fusil à l'épaule et cigarette aux lèvres. Abou Sambra entretenait quelques braises au feu de bois agonisant. Mes compagnons partis, je rôdai un instant autour de mon gîte. La sentinelle poursuivait sa navette mécanique. Le prisonnier, à demi nu, tremblait, au garde-à-vous, saisi par la fraîcheur du soir et l'émoi de ma présence. Je lui donnai à fumer. Il recueillit précieusement la cigarette dans ses mains jointes et se cassa en deux.

« Prépare-moi du thé.

— Yes, sir! »

La nuit, comme toutes les nuits champêtres à la belle saison, était pleine du bourdonnement monotone et lancinant des insectes. Des lanternes chaloupaient dans le camp à ras du sol, et des ombres chinoises traçaient des dessins animés au halo des tentes. Je marchais en buvant mon thé. Abou Sambra me suivait, le sucre dans une main, la théière dans l'autre, tel un officiant dans le sillage d'un prêtre. Il y avait encore de la lumière chez le père Beidar. Je n'osai troubler ses prières. Lorsque je regagnai mon lit, Ahmed se roula au sol dans sa couverture, la bretelle de son fusil passée à son bras.

« ILS SENTENT LA MORT !... »

Je dis à Abou Sambra qu'il pouvait se coucher. Il alla se recroqueviller près des cendres chaudes du feu. Comme je cherchais mon sommeil, le canon me rappela soudain que j'étais à une courte étape du front.



## LE MASSACRE DES POPULATIONS

*Dinê li dinê, ça vê gur li bizinê*  
 Aussi longtemps que le monde res-  
 tera monde, le loup guettera la  
 chèvre.

(Proverbe kurde.)

Je savais où j'allais. Face aux indomptables Pesh-Merga l'armée irakienne disposait de cinq divisions de combat, équipées d'un matériel nombreux et moderne, avec appui d'une aviation forte d'une centaine d'appareils russes et anglais — « Ilyouchine », « Mig », « Hawker Hunter ». Mais aussi, je n'ignorais pas que ces troupes, mal entraînées à la guerre en montagne, devenaient souvent une proie relativement facile pour les Kurdes, qui leur inspiraient une franche terreur. Les prisonniers ne laissaient pas

de doute à ce sujet, répétant qu'on les avait leurrés sur les buts de leur combat. On leur racontait qu'ils allaient purger la montagne de bandits sauvages, pillards, égorgeurs, tortionnaires et même anthropophages. Ils pensaient donc, l'artifice n'est pas nouveau, se livrer à une simple opération de police.

Ces captifs partageaient la frugale existence des Pesh-Merga et ne subissaient aucun sévices. Deux étudiants de Bagdad me confirmèrent qu'ils croyaient depuis longtemps le problème kurde réglé, sur la foi des informations officielles, et me dirent leur surprise dès qu'ils eurent atteint la région de Mossoul. Les populations leur étaient délibérément hostiles et ils se trouvaient en butte à une guérilla quasi permanente : harcèlements de convois, embuscades, mines, attaques de postes isolés. La nuit, les villes devenaient le théâtre de sabotages, d'enlèvements et d'exécutions. Accumulant les exemples à l'appui de leurs dires, ils justifiaient une fois encore le principe de Mao Tsé-toung selon lequel un révolutionnaire doit évoluer au sein du peuple comme un poisson dans l'eau.

« Les Kurdes, racontaient-ils avec une pointe d'admiration, sont insaisissables. Pendant notre séjour à Mossoul ils exécutèrent en pleine ville l'un de leurs chefs dissidents. A Kirkouk, ils enlevèrent et tuèrent les deux responsables de la sûreté. On nous interdisait de sortir isolés le soir et on nous retirait nos armes de crainte qu'on nous les dérobât.

C'était, en effet, un jeu pour les Kurdes... A Bagdad même ils abattirent naguère le directeur des émissions radiodiffusées en leur langue, mais leur plus spectaculaire exploit fut l'affaire Badreddin. »

Elle datait de la mi-janvier. Le colonel Ali Moustafa Badreddin, ancien préfet de la région d'Erbil, à l'orée des montagnes du Kurdistan, y avait exercé une répression sévère, faisant en particulier raser trois villages, et fusiller, sans jugement, dix notables. Les Kurdes le condamnèrent à mort au début de l'année, et « La Voix libre du Kurdistan » diffusa ce verdict. Craignant pour sa sécurité, le colonel Badreddin obtint son rappel à Bagdad. Quelques jours après, quatre Pesh-Merga pénétraient chez lui, au sein même de la zone résidentielle réservée aux officiers et exécutaient la sentence dictée par leur justice. Il en résulta une vague d'arrestations parmi les milieux kurdes, de la capitale, de Kirkouk et de Mossoul. On incarcéra notamment le général Fouad Aref, ancien ministre d'État du gouvernement de « réconciliation nationale » qui suivit la chute de Kassem. Il venait d'être libéré, au mois d'avril, pour faciliter les pseudo-tentatives de négociations.

Au nombre des prisonniers il y avait un chauffeur de Kirkouk, bel Arabe blond aux yeux verts, qui revendiquait, en plaisantant, quelque ancêtre britannique. Sa capture datait du récent combat de Baana Nergza, près de Zakho. Son bataillon occupait un plateau fleuri de narcisses qui surplombe

## LE KURDISTAN OU LA MORT

les trois frontières, la turque, la syrienne et l'irakienne. Un matin, aux premières lueurs de l'aube, un tir de mortiers sema la panique dans le camp, et, de tous côtés, les Pesh-Merga, qui avaient encerclé la position pendant la nuit, se ruèrent à l'assaut. Il y eut seulement une quinzaine de prisonniers dont un lieutenant, grièvement blessé. Le chef kurde, redoutable guerrier nommé Issassouar, le confia aux chrétiens du village voisin de Deraboun. Quelques jours après Mollah Moustafa Barzani autorisa son évacuation par un hélicoptère irakien. Le chauffeur, lui, avait eu très peur. Couché près de sa jeep, il fit le mort. Les Pesh-Merga décidèrent qu'il leur serait utile pour ramener les véhicules saisis. Ce qu'il fit. Il parla même au micro de « La Voix libre du Kurdistan » pour donner des nouvelles à sa famille. Outre ce moyen de communication par les ondes, il existait, à l'intention des prisonniers, un curieux service postal. Le P.D.K. faisait clandestinement poster leurs lettres à Kirkouk, Erbil, Souleymanye, Mossoul, parfois même Bagdad. Et certains privilégiés, dont les parents se trouvaient en relations étroites avec des milieux kurdes, recevaient des messages de chez eux par le même canal.

Un docker de Bassorah, père de sept enfants, m'assura avoir été enrôlé de force parce qu'il ne possédait pas de livret militaire. On l'amena sur le front du nord après une instruction sommaire en caserne. Il prétendait que beaucoup de soldats,



## LE MASSACRE DES POPULATIONS

comme lui, ne voulaient pas se battre, et que les officiers étaient souvent obligés de maintenir leurs hommes en ligne revolver au poing. Un sous-officier du service de renseignements, qui opérait en liaison avec les « djach », reconnaissait volontiers, pour sa part, que la grande majorité des populations du Kurdistan suivait Mollah Moustafa Barzani. Et il estimait que les dissidents coûtaient fort cher en regard de leur « rendement ». « Mon » prisonnier, Abou Sambra, avait été capturé alors qu'il pillait un village. Il reçut pour cela une mémorable correction qui l'envoya à l'hôpital, où le docteur Hakmat le soigna à l'égal des Pesh-Merga. Il évoluait désormais librement dans le camp, comme les autres captifs, dont l'occupation essentielle consistait à couper des branchages pour le camouflage des tentes et à assumer les corvées de bois, d'eau, de cuisine et de nettoyage. Aucun d'eux ne songeait à s'évader malgré la proximité du front. Satisfaits d'être sortis vivants de leur aventure, et convenablement traités, ils ne tenaient pas à revenir au combat. Le chauffeur aux yeux verts du « plateau des narcisses » répétait même, en riant, qu'il prenait les premières vacances de sa vie. Et il y avait, dans le lot, des prisonniers rescapés d'un corps à corps dans la région de Zewa, qui, sur le point d'être libérés par une vive contre-attaque des leurs, s'enfuirent vers l'arrière pour demeurer aux mains de leurs vainqueurs. Il faut certes toujours se méfier des histoires de guerre, car

elles sont à sens unique, mais, dans le contexte du Moyen-Orient en général, et du conflit kurde en particulier, tout est possible. On en vit bien d'autres lors de l'affaire de Suez quand les troupes d'Israël pourfendirent l'armée égyptienne.

« Nous aimerions, pour ceux des nôtres tombés aux mains des Arabes, le même traitement, disait le juge Arfan Talabani. Nous avons proposé que la Croix-Rouge Internationale enquête de part et d'autre. Bagdad a fait la sourde oreille. »

Il y a peu de Pesh-Merga prisonniers. Par définition, en effet, ils ne se rendent pas. Mais les prisons et les camps de concentration regorgent de civils kurdes. Et, le respect de la vie étant ici très relatif, le droit des gens aussi, on ne se fait guère d'illusions sur le sort des captifs. Il dépend du bon vouloir de leurs maîtres. A ce titre, le père Paul Beidar accomplissait une noble mission d'humanité. Et le Kurde se flatte de cultiver la justice. Elle est calquée sur la française, avec tribunaux d'instances, cour d'appel et aussi cour de cassation. Mollah Moustafa Barzani possède, en dernier ressort, le droit de grâce. La guerre, évidemment, bouscule toutes ces structures sociales, dont l'enseignement, passionnément mises sur pied par un peuple depuis toujours condamné à l'arbitraire et à l'ignorance. On ne fait plus l'école sous les bombardements, et la justice souffre des mesures d'exception. Arfan Talabani instruisait cependant le cas d'un espion, garçon bou-

langer de son état, qui renseignait les « djach ». Le père Beidar, impitoyable pour les traîtres, n'inclinait pas à l'indulgence. Il prêchait même à leur rencontre la mort sans jugement, estimant qu'elle servirait d'exemple à tous les espions qui truffaient la montagne, et contraignaient Mollah Moustafa Barzani à changer quotidiennement de cachette sous la protection de sa garde personnelle. Car une véritable guerre secrète se livrait aussi en marge du conflit armé. Les Kurdes, bénéficiant de la complicité des populations, s'y trouvaient avantagés. Ils se flattaient, en outre, de posséder des agents de renseignements partout et jusqu'à Bagdad « dans l'entourage du gouvernement ». Ils connaissaient, en effet, tous les mouvements des unités irakiennes, leur composition et leur encadrement. Leur presse en faisait ouvertement état.

Leurs journaux s'imprimaient dans un petit village proche des lignes, et cependant si bien niché au sein des frondaisons qu'il n'avait jamais attiré l'attention des avions. On comprendra donc que je taise son nom. A pied, on le découvrait en suivant un dédale de petits jardinets. Samy y régnait en maître. Il disposait d'une installation de fortune : une ronéotype et une tireuse à plat. La composition était faite à la main. De là partaient, chaque mois, les trois journaux du Kurdistan : *La Lutte* organe de base, tiré à 2 500 exemplaires, traitait des grands problèmes généraux du moment ; *Les Nouvelles*

abordaient plutôt les questions de politique intérieure et les informations générales; *La Voix des Pesh-Merga* condensait les communiqués militaires et les faits d'armes. Cette presse de combat, à la fois simple et émouvante, mêlait l'éducation civique à l'exaltation de l'héroïsme. Elle prêchait même, pour soutenir ses concepts de fédéralisme, et non d'indépendance, une réconciliation nationale, en distinguant le peuple irakien du gouvernement de Bagdad.

« Nous ne nourrissons pas de haine systématique contre les Arabes, expliquait Samy. Condamnés à cohabiter, nous souhaitons vivre en paix avec eux. Mais nous n'admettons pas d'être traités comme des êtres inférieurs, des sujets, voire des esclaves. Nous vivions ici avant eux et notre civilisation n'a rien à envier à la leur. Or, la grande masse arabe, misérable, ignare, est soumise à des despotes qui l'exploitent et excitent, pour arriver à leurs fins, un fanatisme racial et religieux. L'Irak compte cependant de nombreux démocrates convaincus de la légitimité de nos droits. Malheureusement on les brime, on les empêche d'agir. Il y a le parti communiste irakien, le parti national démocratique, le parti national progressiste, une tendance même du Baas, qui prônent la constitution d'un État fédéral arabo-kurde. »

Dans ce bureau de presse à l'écoute du front et du monde, se débattaient les grands problèmes. La politique prend d'autres significations, lorsqu'elle se

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

discute, non pas au terme d'un bon repas ou dans la sécurité des cénacles, mais avec le fracas des bombes et le roulement du canon. Le communisme y tenait une bonne place. Il servit longtemps à motiver, à l'encontre des Kurdes, l'exclusive et la répression. Il faut toujours un prétexte pour justifier une mauvaise action. Or nul n'ignore plus que Mollah Moustafa Barzani, conservateur de nature et de sentiment, « purgea » son parti de tous les éléments trop marxistes. Et, pendant longtemps, les communistes irakiens observèrent à son égard une attitude équivoque, commandée par les fluctuations des relations Moscou-Bagdad. De plus, un état insurrectionnel quasi permanent pouvait servir leurs intérêts, en aggravant, à la fois, le mécontentement et la misère. L'U.R.S.S., cependant, présenta, le 9 juillet 1963, à la trente-sixième session du Conseil Economique et Social de l'O.N.U., un mémorandum « relatif à la politique de génocide pratiquée par le gouvernement de la République d'Irak contre le peuple kurde ». Et son délégué, M. Arkadiev, soumit un projet de résolution condamnant sans ambages le gouvernement de Bagdad, et lui enjoignant de mettre fin aux opérations militaires. M. Nehru objecta qu'il s'agissait d'une question « purement interne », et s'entendit aussitôt répliquer qu'il dénonçait lui-même devant l'O.N.U. les sévices infligés aux Indiens d'Afrique du Sud. Seules l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie votèrent la condamnation de l'Irak. Treize

## LE KURDISTAN OU LA MORT

pays dont la France, l'Angleterre et les U.S.A. la rejetèrent. En vain la Mongolie demanda-t-elle que l'affaire kurde, « menace pour la paix du monde » fût inscrite à l'ordre du jour de l'Assemblée Générale. Par la suite, Moscou flirta avec Bagdad, lui fournit des armes en connaissance de cause, et, au passage des avions, on ramassait des douilles venant de Tchécoslovaquie. De Nasser, on n'en parlait qu'avec prudence, moins par sympathie qu'en raison de sa relative compréhension du problème kurde. Il y avait bien des troupes égyptiennes en Irak, douze mille environ. Mais elles visaient davantage à éviter une révolution qu'à contribuer à la pacification du Kurdistan. La presse iranienne prétendit qu'au début de l'année 1966, elles étaient entrées en action. Les prisonniers m'affirmèrent n'avoir jamais rencontré, sur le front, des soldats égyptiens. Ils paraissaient même les considérer avec un certain mépris.

Cette imprimerie, donc, occupait une maison montagnarde que rien ne distinguait des autres. Elle était construite en briques ocres, mélange de terre et de paille hachée pétri à la main et séché au soleil. Elle comprenait deux pièces parcimonieusement éclairées par de petites fenêtres percées en haut du mur. Il n'y avait aucun meuble. Au centre de la salle de séjour, un foyer primitif, sorte de jarre ventrue, était fiché à même le sol de terre battue. On s'installait sur des nattes et des couvertures de couleurs voyantes, compositions florales tissées par les femmes

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

du village. Le plafond, très bas, se composait d'un assemblage de branchages et de broussailles étalé sur des poutres sommairement taillées dans des troncs de peupliers. Il s'y réfugie en général toute une faune, impertinente et désagréable, de rats, de souris, de scorpions et de serpents. Chaque fois qu'il m'advint de coucher dans une maison kurde, mes hôtes prirent la précaution de tendre, au-dessus de moi, un dais protecteur — couverture ou rouleau de papier — afin de m'épargner de mauvaises surprises pendant mon sommeil. Mais, en raison de l'agitation permanente qui, la nuit venue, animait le plafond et mon ciel de lit, je préférerais dormir à la belle étoile. Une épaisse couche de boue séchée, régulièrement étalée et percée çà et là de trous pour l'évacuation de la fumée, formait le toit. C'est dans l'un de ces orifices ignorés du père Noël que je vis, un jour, évoluer un couple de scorpions. Habités des lieux, ils prenaient le soleil au seuil de leur gîte. Mon approche les rejeta, menaçants, dans le fouillis de branchages. Car, en Kurdistan, on se promène, on se repose, on bavarde, on joue sur les toits en terrasse. Souvent même, les maisons agglomérées s'adossant à la montagne, ils sont le seul moyen de circulation possible. Sur chacun d'eux il y a le rouleau de pierre primitif destiné à tasser la terre lorsque la pluie la dilue. Comme la plupart des demeures du pays, le bureau de presse s'ouvrait, au couchant, sur la classique véranda à colonnes où les femmes

## LE KURDISTAN OU LA MORT

vaquent aux travaux du foyer. Il y avait, sous des cloches d'osier, des perdrix que l'on apprivoisait.

Serpents et scorpions pullulent au Kurdistan, surtout à l'époque des grandes chaleurs. Les Kurdes assurent même posséder à Oramar, au cœur de leur pays, la patrie originelle de tous les reptiles. Et la légende veut que l'un d'eux ait bouché la voie d'eau de l'Arche de Noé. De là, dit-on, la multiplication de la vermine. Le serpent a toujours joué un grand rôle chez les peuples du Moyen-Orient, ce qui explique sa présence au caducée augural de Mercure, et qu'il fut aussi l'emblème d'Asclépios, dieu des guérisseurs. Redouté et mystérieux, il peuple les contes du Kurdistan. Il est en général le gardien des trésors. Et l'on retrouve le dragon — *drakon*, en grec, signifie serpent — un peu partout à travers le monde, dans les légendes d'Extrême-Orient comme dans celles des pays germaniques. Il existe, là-bas, quatorze espèces de serpents, dont quatre vraiment dangereuses. A l'occasion d'un bombardement, je fis la connaissance d'un spécimen étonnant. Comme je rampais dans la rocaille, un sifflement impératif me figea sur place. Un énorme reptile rose-saumon déroulait ses anneaux à portée de ma main, et me fixait de son œil jaune, le « mauvais œil » des Kurdes. Il semblait vouloir me chatouiller de sa langue fourchue. J'en vins à m'interroger sur le choix du danger : les rockets ou le serpent? Sans doute plus effrayé que moi-même, il changea de cachette,



## LE MASSACRE DES POPULATIONS

et disparut lentement, comme aspiré, entre deux pierres. Il mesurait au moins deux mètres et n'en finissait plus de me quitter. Quant aux scorpions, ils sont, comme partout, de deux sortes : les jaunes, qui vivent à l'extérieur, et les noirs, familiers des habitations. Les premiers infligent des piqûres douloureuses, mais, en général sans suites redoutables. Les autres, par contre, injectent un venin souvent mortel. Il n'y a pas, évidemment, de vaccins anti-venimeux au Kurdistan. Mais chaque village où campement nomade possède ses guérisseuses détentrices de « secrets » à base de plantes. Le docteur Hakmat assurait, par expérience personnelle, que le pouvoir bénéfique de ces traitements était stupéfiant. Les cas mortels seraient ainsi, selon lui, assez rares. Il notait en outre que le climat infernal de la guerre enlevait à ces redoutables créatures une part de leur agressivité, tout au moins sur les lieux des combats. Il avait vu, en particulier, sous un bombardement au napalm, serpents et scorpions en fuite, passer sur les corps des Pesh-Merga plaqués au sol sans que personne souffrît de la moindre agression.

Je savourai, dans ce petit village exceptionnellement ignoré du canon et de l'avion, l'une des rares soirées calmes de mon séjour en Kurdistan. Cette oasis de paix était une heureuse dissonance dans le concert infernal. Elle abritait, outre le service officiel de presse, deux personnages importants, Abbas Agha, chef de la tribu Aqo et Chir Lotif, fils du

fameux Cheikh Mahmoud, l'un des pionniers du combat kurde. La vie y conservait tous ses droits et je bénéficiai des gâteries d'un mariage célébré en cours de matinée. Je dégustai notamment le « akyrchick », paupiettes aux herbes aromatiques et aux noix fortement épicées. Un proverbe assure que le « akyrchick » ressemble à la femme, qui, sans être belle, peut plaire par l'artifice de ses coquetteries. Ainsi d'un plat tout simple, mais délicieusement agrémenté. Devant la maison des jeunes mariés veillait, fusil à l'épaule, le « brazava » (garçon d'honneur). « La Voix libre du Kurdistan » diffusa l'hymne national « Al Raqueeb », qui exalte les droits historiques du peuple kurde dans sa lutte pour la liberté. Le communiqué signalait ensuite une activité soutenue sur l'ensemble du front, avec la stabilisation momentanée des combats. Et mes hôtes reprirent en chœur le chant de guerre des Pesh-Merga : « C'est le soulèvement. » Certains avaient l'écusson national — lambeau du drapeau — cousu sur leur manche gauche. Le poste émetteur de « La Voix libre du Kurdistan » se trouvait effectivement en territoire irakien et non en Iran comme le prétendait Bagdad. Il se situait du côté de Galalé et les Arabes, malgré leurs allégations, le savaient bien, qui dépêchaient périodiquement sur lui leurs « Hawker Hunter »... Comme je m'apprêtais à partir avec la complicité de la nuit, un coup de feu tout proche brisa net le chœur des grenouilles installées sur une

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

dérivation du torrent. Je sursautai. Mes compagnons éclatèrent de rire. Selon la tradition, le « brazava » annonçait ainsi au village que le mariage venait d'être consommé, et que tout allait pour le mieux dans le plus inconfortable des mondes.

Mon approche du front me conduisit à Bawlé. Il y avait là deux hôpitaux de fortune, l'un militaire, l'autre civil, moins riches en matériel sanitaire et en médicaments que la plus modeste de nos infirmeries de campagne. Ils occupaient deux maisons voisines du village. De minces couettes, à même le sol de terre battue, servaient de lit pour les malades et les blessés. La salle de soins, désespérément nue, était dépourvue du moindre appareillage chirurgical. Comme éclairage, des lampes à pétrole. Le docteur Hakmat s'efforçait d'y imposer un minimum d'hygiène, autant qu'il pouvait s'en concevoir en ces lieux. L'hôpital civil était vide, le militaire comptait huit Pesh-Merga blessés par éclats d'obus et balles, mais sans trop de gravité. L'un d'eux, cependant, avait eu la main droite à demi emportée. C'était un centre de première urgence, les cas graves étant traités à l'arrière dans des hôpitaux moins misérables disposés en marge de la route, notamment à Nawperdan. Mais il fallait y transporter les grands blessés à dos d'homme, de cheval ou de mulet, au long d'interminables sentiers de montagne. Beaucoup ne supportaient pas le calvaire du voyage. Gagner la route, voilà pourtant leur seule chance de salut. Les

## LE KURDISTAN OU LA MORT

médecins étaient, hélas! contraints, le plus souvent, d'abandonner à la nature le soin de cicatriser les plaies ou de ressouder les os sommairement consolidés. Encore l'Iran acceptait-il de prendre en charge les patients que l'on parvenait à amener à la frontière. Il accueillait aussi les populations civiles traquées par les bombardements. Mais le problème sanitaire demeurait l'un des plus douloureux de cette guerre.

J'atteste solennellement que le village de Bawlé n'abritait aucun cantonnement militaire. Ce vendredi-là, à quatorze heures trente, nous venions de finir notre frugal repas chez le docteur Hakmat, et bavardions autour du thé sous la véranda de la maison, lorsque deux « Mig » fondirent sur nous. Le tonnerre discontinu du front nous avait empêché d'entendre leur approche. Nous les vîmes soudain occuper notre horizon, au cœur du vallon. Ils fondaient l'un au-dessus de l'autre, énormes, comme s'ils voulaient s'écraser contre la façade. A peine eûmes-nous le temps de nous étendre. Les balles de mitrailleuse lourde tracèrent, sur le mur, un pointillé fracassant. L'une d'elles sectionna à demi un pilier de la véranda, avant de retomber, sonore comme un coup de gong, dans un « kazan », ces chaudrons où l'on fait bouillir le lait. Pendant que les avions viraient derrière nous au flanc de la montagne, le docteur Hakmat m'entraîna derrière un talus escarpé qui nous mettait à l'abri du tir. Car,

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

ici comme ailleurs, les « Mig » ne pouvaient s'acharner sur nous que selon un sens unique. Les infirmiers avaient traîné les blessés, clopin-cloplant, dans la saignée du petit torrent qui justifiait l'implantation du village. Et la population se massait sous les peupliers, avec cette conviction animale que le danger disparaît dès qu'on ne le voit pas. Le claquement sec des balles, dans le sifflement tonitruant des réacteurs, faisait une orchestration wagnérienne pour crépuscule d'humanité. Une sorte de caméléon, dérangé par le vacarme et notre présence, s'était juché au sommet du talus. Il avait un air stupide. Les yeux écarquillés, il gonflait sa gorge et se balançait mécaniquement sur ses pattes de devant. L'apparition de cet animal préhistorique préoccupe toujours les Kurdes. Ils l'appellent « serpent du ciel » — *maraez-man* — et affirment qu'il ne mange, ni ne boit, ni ne dort. Comme il change de couleur, ils l'imaginent incarner un lambeau d'arc-en-ciel tombé sur terre. Et l'on retrouve toujours ainsi le merveilleux qui imprègne l'âme populaire, car l'arc-en-ciel — « ceinture de Fatima » — a le pouvoir de changer les femmes en hommes et les hommes en femmes. Une rafale rasante éventra, sur nos têtes, le caméléon inconscient. Mais elle souleva aussi, au sein de la peupleraie, un crescendo de cris et de gémissements. Le docteur Hakmat se laissa rouler le long de la pente comme les « Mig » effectuaient, au ras du feuillage, leur dernier passage. Neuf blessés gisaient

## LE KURDISTAN OU LA MORT

sous les arbres, cinq femmes, trois enfants et un homme. Celui-ci, la face ensanglantée, avait eu son œil droit encléé par une de ces fantaisies du sort que rien n'explique. On achemina les victimes vers l'hôpital dans un concert de lamentations. Je soutenais l'homme éborgné qui semblait près de rendre l'âme. Le médecin le soigna en priorité. Il nettoya de son mieux l'orbite vide, la badigeonna de mercurochrome, l'emplit de pommade à la pénicilline et l'obtura avec un épais tampon de gaze et de coton. Puis il administra au malheureux un calmant et le fit coucher. « Je ne puis rien faire d'autre ! » soupira-t-il. La plus atteinte des femmes offrait son flanc droit béant. Le docteur Hakmat examina l'affreuse plaie, précisant son diagnostic au toucher dans les chairs déchiquetées. La blessée s'évanouit... On voyait palpiter le poumon. Ici tous les principes de médecine ne servent plus à grand-chose. Il faut improviser. Après désinfection, le docteur recousut à vif le flanc déchiré. Mercurochrome, pénicilline, calmant... Un garçonnet, hagard, à demi scalpé, trouvait encore le courage de sourire. Mais la moindre pression des doigts le faisait hurler. J'aidai à ajuster un bandage. Les autres blessés souffraient de traumatismes bénins, soit par ricochets de balles, éclats de roches ou chutes de branches. Mercurochrome et pénicilline servaient de panacée.

Les soins terminés, nous fîmes le tour du village. Je témoigne, sans crainte de démenti, que les tirs

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

étaient concentrés sur les deux hôpitaux et la maison du docteur Hakmat.

« Il ne me pardonnent pas d'avoir déserté leur armée pour rejoindre mon peuple. »

Je dis que je venais d'être témoin d'une agression bafouant les principes élémentaires de l'humanité et que je la dénoncerais.

« Peu leur importe. Il faut qu'ils tuent, qu'ils terrorisent... Ce n'est plus de la guerre, mais de la sauvagerie. »

Le docteur Hakmat avait trois frères, deux à Londres, dont l'un marié à une Française, l'autre en Allemagne. Sa femme et ses trois enfants se trouvaient toujours à Bagdad et il était sans nouvelles d'eux. Il me montra leurs photographies.

« Ma femme était institutrice à Erbil lorsque je rejoignis les Pesh-Merga. On la déplaça aussitôt dans le sud de l'Irak. Puis on l'emprisonna. Elle fut relâchée en 1965, à ce que l'on m'a dit. Nous sacrifions tout, avec la seule espérance de la victoire. Et, les mains vides, impuissant à secourir utilement mes frères, je n'ai même pas la consolation de pouvoir exercer mon métier. »...

L'« Ilyouchine » nous surprit au-delà de Bawlé. Il étirait son cou, tel une énorme cigogne. Couché sur le dos entre deux rochers, je braquai sur lui ma caméra. Il tournait, bien à plat, et le soleil donnait à son ventre métallique des reflets d'argent. Désa-

gréable sensation qu'il venait spécialement pour moi et que la mort calculait impunément son sale coup. Je le dis à Samy, tapi à mon côté. Il avait la même impression. Mais, viser un homme de si haut, avec une bombe, apparaît aussi ridicule que vouloir tuer une mouche sur un mur avec un revolver. L'« Ilyou-chine » cherchait, fouillait le bois de chênes, scrutait les maisons mortes d'un hameau où des chiens, muets, se plaquaient sur les toits en terrasses. Il sembla s'attarder au-dessus du chaos de rochers où nul ne bougeait. Samy appela notre chef d'escorte, « Kaka » Osman — ce vieux frère Osman — qui, à découvert, s'était laissé choir sur place. « Kaka » Osman répondit placidement qu'il allait y avoir du bruit. Soudain, l'« Ilyouchine » vira court et offrit son ventre blanc. Ce n'était plus une cigogne mais un squalé. Il plongeait, se redressa et gronda. Une, deux, trois, quatre hombes se détachèrent sous lui en captant les rayons du soleil. Je les vis nettement hasculer, puis se fondre dans l'infini du ciel bleu. Je fermai un instant les yeux. Un sifflement aigu, et ce fut l'explosion, énorme, assourdissante, avec le sol qui tressaillait sous mon dos, un geyser de terre, une flamme fulgurante, un arhuste qui se coucha à mes pieds, et un nuage vivant de fumée qui se boursofflait, se tordait, enflait pour accaparer le ciel. Mes oreilles me faisaient mal. Tous les bruits paraissaient lointains. Deux merles, qui avaient perdu le nord, vinrent buter sur mon rocher. Ils semblaient



## LE MASSACRE DES POPULATIONS

chercher, en ce moment de terreur, la présence de l'homme. L' « Ilyouchine » fit encore un tour pour établir un bilan. Puis il reprit de la hauteur et s'éloigna. Il ressemblait à nouveau à une cigogne, pattes rentrées, long cou plongeant, qui glissait, en vol plané, sur les glaciers. Samy me regardait avec un sourire triste. « Kaka » Osma accourait en proférant des malédictions. Je pinçai mon nez et gonflai ma bouche pour décongestionner mes oreilles. La rumeur du vallon les emplit d'un seul coup. Appels de femmes, cris d'enfants, chœur larmoyant des moutons et des chèvres. Je trouvai la sacoche de ma caméra à demi enfouie sous une giclée de terre. L'eau suintait au fond d'un cratère de bombe, rond et béant comme un bassin de square. Deux chênes déracinés gisaient sur les bords. Ils ne voulaient pas brûler, mais les flammèches couraient dans l'herbe carbonisée.

... Elle mobilisait autour d'elle la population du hameau qui parlait au passé de sa beauté. Elle n'avait pas vingt ans et plus de visage. Seuls, ses yeux roussis flamboyaient dans sa face boursoufflée et ratatinée à la fois, qui bavait son jus comme une pomme cuite. Elle gémissait parce qu'elle ne pouvait décoller ses lèvres énormes pour hurler sa douleur. Elle ne savait que faire de ses mains, dont la peau s'effeuillait en lambeaux, et les tendait, informes, comme pour implorer un baume de miséricorde. Ses pieds aussi étaient brûlés et une partie de ses jambes.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Ses oripeaux avaient partiellement flambé. Ils laissaient voir un flanc cramoisi et un sein à vif. Impuisants, muets, nous regardions, comme fascinés, ce corps trop souple soumis à une intolérable torture. Nul n'osait toucher la jeune fille martyrisée, même pas sa mère, accroupie à son chevet, et qui pleurait sur elle comme si ses larmes pouvaient apaiser la cuisson des chairs. Visage crispé, le père, la main sur son poignard, ruminait une impossible vengeance. Des enfants, hébétés, emplissaient à jamais leur regard d'horreur. Le napalm ! La science dit qu'il s'agit d'une sorte de savon métallique (acide oléique, acide gras, acide naphthalénique), qui, ajouté à l'essence de pétrole, lui donne la consistance d'une gelée. Celle-ci, lors de l'explosion de la bombe, se pulvérise en gouttelettes ardentes qui adhèrent aux vêtements, aux corps, aux choses, et les brûlent. C'est le four crématoire porté à domicile. Mais il y a pis encore. Et les combattants du mont Zozek rapportaient la mort hallucinante de maints des leurs, subitement liquéfiés par des jets d'acide sulfurique. On badigeonna la jeune fille avec l'inévitable mercurochrome. Tête renversée, elle me regardait de ses grands yeux blancs. J'étais un homme d'Occident, le monde de la civilisation, du progrès et de la science. Il me semblait qu'elle attendait de moi un miracle. J'avais honte, car ce feu, qui la dévorait, venait aussi d'Occident. Je suggérai que l'on répandît, sur ses brûlures, de l'huile avec du lait.

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

Le docteur Hakmat doutait qu'elle pût survivre. Il dévidait le fil de son amertume :

« L'avion russe, la bombe américaine, la mitrailleuse tchèque, le pétrole anglais. Le monde est ainsi fait. Du commerce avant tout, les principes ensuite. On mobilise les peuples pour la défense du droit des gens à disposer d'eux-mêmes, puis on leur fait fabriquer la mort contre ceux pour qui ils manifestent. Tout n'est qu'escroquerie. La vérité, la voilà, toute crue devant cette fille brûlée vive qui agonise. On ne peut qu'imposer les mains de la pitié. Je suis chrétien et je ne crois plus aux miracles quand je me sens stupide, ridicule, avec des années d'études derrière moi, et ma foi en la fraternité. On danse à Bagdad, à Téhéran, à Ankara, à Paris, Londres, Washington, Moscou... On illumine à gogo les boîtes de nuit des villes, pour le plaisir, sans songer un seul instant à amener ailleurs le minimum d'électricité nécessaire pour soulager la souffrance. J'opère à vif, avec l'anesthésie de la douleur. Je crois qu'il existe une ivresse du malheur qui paralyse ceux que l'on persécute. Elle devient un état second. Mais n'allez pas parler ensuite à ces gens-là de politique, de démocratie, des droits de l'homme et du citoyen, que sais-je encore ! Tout cela se mijote désormais en sécurité, le ventre plein, les pieds au chaud. Il faudrait faire défiler le monde devant cette fille, et lui dire « Est ? Ouest ? Que choisir ? C'est un avion russe qui vient de transporter une bombe américaine,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

un aviateur arabe qui l'a lâchée sur des Blancs, un même Dieu, Allah, qui a permis tout cela, avec la complicité de tous les autres. Et ceux qui voient, savent, ne font rien. Maintenant voilà la victime : une gamine qui ne possédait d'autre bien que ses vingt ans. Expliquez-nous donc votre politique... » Pour moi, je n'en veux connaître qu'une seule jusqu'à la fin de mes jours : celle qui bannit la souffrance, ou, tout au moins, permet de la soulager. J'appartiens à un peuple simple, essentiellement composé de bergers. Pour cela, il aime la liberté plus qu'aucun autre. Et il en meurt. Un jour, on parquera les survivants dans nos belles montagnes et l'on y conduira des colonnes de touristes en voyages organisés. On leur dira : « Voici les Kurdes, les derniers... Ils s'opposaient à la marche vers l'Ouest, ou vers l'Est, ou vers le Nord ou vers le Sud, selon les circonstances, de toute façon à la marche du progrès. Ils voulaient notamment garder leur pétrole sans avoir d'automobiles. Il a fallu les convaincre, les discipliner, et maintenant, ils vivent en paix. » Et nous aurons alors l'électricité pour le confort et le divertissement des touristes... »

A bout de nerfs, le docteur Hakmat s'écarta pour pleurer... Je pourrais multiplier les séquences atroces de ce génocide quasi permanent qui, depuis 1961, accumule les victimes innocentes par dizaines de milliers. Et les besoins de ce peuple kurde, martyrisé, saigné, brûlé vif, sont, chaque jour plus

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

considérables. Or, par tactique politique, ignorance, égoïsme ou désinvolture, la conscience universelle reste sourde à ses appels. L'O.N.U. elle-même se refuse officiellement à en connaître. Seule, parmi les organisations internationales — Croix-Rouge exceptée qui, épisodiquement, fait parvenir des médicaments et fournitures diverses — réagit, ô sinistre ironie, la Société protectrice des animaux, indignée par les massacres systématiques des troupeaux. Jusqu'à quand, à huit heures d'avion de Paris, à sept du Vatican, assassinera-t-on chaque jour impunément des femmes, des enfants et des vieillards à la bombe, à la mitrailleuse et au napalm? Faudra-t-il donc tirer un nouveau pipe-line, des monts du Kurdistan aux rivages de Syrie ou du Liban, et faire couler à la face du monde, pour sa plus grande honte, des flots de larmes et de sang, à côté de ceux du pétrole?

On évoquait souvent, pour soutenir l'espérance dans l'impitoyable bataille en cours, les principales victoires qui jalonnaient déjà l'héroïque résistance du peuple kurde. En 1961-62, le front se concentra essentiellement autour de Zakho. Dans les gorges des environs de la ville et à Batoufa, les Arabes laissèrent, paraît-il, deux mille morts. L'année suivante vit le glorieux combat du mont Mattina près de Amadya, et le farouche siège de Barzan, fief de Mollah Moustafa Barzani. Après la pause de 1964, marquée par la crise interne du P.D.K., l'hiver 1965-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

66 se solda par la victoire de Pendjwin, où l'armée gouvernementale perdit encore deux mille hommes. Untel disait : « Je viens du mont Sefine, qui domine Shaqlawah et commande la route d'Erbil. On s'y bat toujours et chaque crête change plusieurs fois de mains. La montagne y est pleine de cadavres. Et nous tenons. Rachid Sendé, un chrétien de Zakho, ancien lieutenant chez les Arabes, leur inflige les plus lourdes pertes. » Un autre relatait des coups de mains quotidiens jusque sur les arrières de l'ennemi, notamment celui qui permit, pendant une nuit, l'occupation de la ville de Shaqlawah et la destruction de toutes les installations techniques et militaires. Tous ces faits d'armes, le monde les ignorait, et tournait seulement ses yeux vers le Kurdistan lorsque la menace pesait sur le pétrole.

« Il se trouve sur notre territoire, protestait Ali Sinjari, et c'est avec les royalties que verse l'Irak Petroleum Company — au moins 100 millions de livres sterlings par an — que Bagdad finance sa lutte contre nous. Nous pouvons, quand bon nous semblera, détruire les installations pétrolières de Kirkouk. Mais Mollah Moustafa Barzani ne tient pas à irriter Londres, Washington et Paris. A quoi bon, cependant, ménager l'Occident, puisqu'il demeure sourd à nos appels, et soutient au contraire les Arabes. Indifférent aux souffrances de notre peuple il n'est sensible qu'à l'odeur du pétrole... »

Lorsque, début mai 1966, un oléoduc sauta près

## LE MASSACRE DES POPULATIONS

de Kirkouk, allumant un fantastique incendie visible du haut des montagnes du Kurdistan, Mollah Moustafa Barzani me dit :

« Je pense toujours qu'il vaut mieux éviter ces mesures extrêmes. Mais, lorsque j'ai envoyé à Londres le docteur Mahmoud Osman pour demander l'arrêt des envois d'armes, seuls deux députés travaillistes l'écoutèrent. Or tout le monde s'accorde à penser que, si l'Angleterre voulait, il n'y aurait plus de guerre. Archibald Mine Hamilton, qui construisit autrefois la route que nous défendons, l'a écrit publiquement ces temps derniers dans le *Daily Telegraph*. Mais le gouvernement de Sa Majesté fait d'autres calculs. Il tolère le génocide du peuple kurde en même temps qu'il condamne le racisme des Sud-Africains. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes est le même pour tous. Pourquoi donc ne disposerions-nous pas de notre pétrole quand il permet à d'autres de disposer de nous-mêmes? »

Londres convoqua alors tous ses ambassadeurs au Moyen-Orient pour l'examen des problèmes généraux de cette région du monde et le kurde en particulier. Parallèlement se réunissaient à Beyrouth les diplomates américains dans les pays concernés. Et la bataille de Ruwanduz donna leur plein sens à ces conférences intéressées. Car, désabusés, les Kurdes étaient décidés à jouer le tout pour le tout, prêts, le cas échéant, à mobiliser leur nation tout entière, convaincus que le monde n'oserait tout de même pas

s'unir pour les exterminer. Et, malgré le mutisme du général de Gaulle devant leurs appels, ils conservaient une foi secrète en la France. Si elle était informée, répétaient-ils, elle nous comprendrait et nous aiderait. Elle ne pourrait tolérer, aussi, la persécution des chrétiens, héritiers directs des pionniers du christianisme. Première cliente de l'Irak pour notre pétrole, elle dispose de moyens d'action efficaces. Mollah Moustafa Barzani envisageait d'adresser un nouveau message au général de Gaulle.

« Il soutient les peuples d'Afrique, disait-il, même quand leurs droits sont moins historiques que les nôtres. Je ne puis me résoudre à croire qu'il se désintéresse de notre sort. Ce serait contraire aux traditions françaises et à sa politique libérale. »

Il songea même un instant à me confier son appel pour que je le fasse parvenir à notre président de la République... Sans doute la victoire de Ruwanduz, avec ses spectaculaires conséquences, le fit-elle revenir sur son projet. Mais, deux mois plus tard, M. Adnan Pachachi, ministre irakien des Affaires étrangères, était reçu à l'Elysée par le général de Gaulle. Y recueillit-il le désir de la France de voir mener à bien les négociations de paix alors en cours?

Le soir où flambait l'oléoduc de Kirkouk, un Pesh-Merga, dans la montagne, pinçait une sorte de mandoline nommée « azat » et en tirait des sons d'une étrange sonorité. C'était l'heure nocturne tranquille où le Kurdistan pouvait respirer. Le soldat chantait



## LE MASSACRE DES POPULATIONS

des romances de son pays reprises en sourdine par un chœur grave. Une « dilan » (danse) s'amorça, épaule contre épaule. La guerre, un instant, faisait place à un rêve fugitif sur une harmonie de cascabelles. Le joueur de mandoline se nommait Akram. Il avait un visage rond et souriant avec une fine moustache en accent circonflexe qui le faisait ressembler à Clark Gable. Soudain il se leva, tapa du pied, et égrena un chapelet de notes bien scandées. Un lourd et lent murmure enfla qui évoquait celui des bateliers de la Volga :

*Mourir pour toi, Kurdistan, rien n'est plus beau  
Etre maître chez soi et fièrement chanter en kurde,  
Dans la flamme de nos armes célébrons la gloire  
De notre race millénaire, de notre terre chérie  
Etre libre, aimer, croire et mourir  
Interroge cette fontaine, elle te dira  
Que, dans son murmure, il y a mille soupirs  
Mille larmes, mille révoltes et mille espérances.*

Le Kurde aime le chant et la danse. Il est né troubadour. Il célèbre l'amour, la nature, les saisons, la guerre, car il pense que le monde n'appartient qu'aux braves. Ceux qui le méconnaissent le présentent comme un rustre, voire un sauvage. En fait, plein de finesse et d'humour, il berce son âme de rêve. Une chauve-souris éblouie ourla de son vol festonné la scène qu'éclairait discrètement un feu de

## LE KURDISTAN OU LA MORT

bois. Le ciel constellé d'étoiles s'imbibait vers l'ouest du halo de l'incendie. On aurait dit la naissance d'une aube nouvelle, tant il était vrai que, sur la nuit du Kurdistan, le jour ne pouvait vraiment venir que d'Occident. Samy me dit que les étoiles étaient les yeux passés au kohl de toutes les filles du monde... J'en venais à me demander comment ces troubadours emportés par leur romantisme se muaient au combat en d'impitoyables guerriers. Traqués au long des siècles ils savent que la raison du plus fort se révèle toujours la meilleure. « Tant que le monde restera monde, assure l'un de leurs proverbes, le loup guettera la chèvre. » Et ils ne veulent plus être des chèvres.

## 6

### LES FILS DE NINIVE

*Didu bi hev re rast bin  
ê si siy an Xwedê yê*

Lorsque deux amis sont loyaux l'un  
envers l'autre, Dieu est le troisième

(Proverbe kurde.)

Je me garderai d'épiloguer ici sur les nuances religieuses qui distinguent les « Chaldéens », catholiques rattachés à Rome (cent cinquante mille), des « Assyriens », chrétiens dits « Nestoriens » (cinquante mille), obéissant, dans leur majorité, à un chef à la fois politique et religieux, le patriarche Mar Sche-moun. Il s'agit, en effet, selon, déjà, l'avis d'Hérodote, d'un seul et même peuple qui, riche d'une histoire prestigieuse et mouvementée, a su, par-delà ses vicissitudes et ses persécutions, sauvegarder, au cours des siècles, sa langue, son sentiment national,

## LE KURDISTAN OU LA MORT

son particularisme communautaire et aussi sa foi chrétienne. Le Révérend Père J. M. Fiey, professeur au grand séminaire de Mossoul, écrivait au début de 1965, dans la revue *L'Orient syrien* (fascicule 2, p. 141) : «  
Pouvons-nous déclarer que ces gens que l'on est convenu d'appeler « Assyriens » sont vraiment les véritables et seuls descendants des anciens Assyriens, retirés dans les montagnes du Hakkiari après la chute de leur empire, en 602 avant Jésus-Christ? Eux-mêmes le croient aujourd'hui et leurs maisons s'ornent de lithographies de Sémiramis sur son char; leurs cartes de Noël représentent Assurbanipal enfonçant une lance dans la gueule d'un lion; leurs enfants sont appelés Sargon et Sennacherib. » Et, au terme d'une étude très poussée, il conclut : « Les pauvres Assyriens ont déjà perdu trop de choses pour qu'on leur conteste encore leur nom. » (p. 160.) Dans *L'Orient syrien* de la fin 1964 (fascicule 4, p. 470), le R. P. Fiey notait déjà à leur sujet : « En tous cas, de race pure ou mélange de Juifs de la Diaspora, d'Araméens persécutés, de Kurdes convertis, voire même mâtinés d'Arméniens, les « Nâshé d'Tûra », les « gens de la montagne », se présentent, dès notre premier contact avec eux, avec les qualités que nous leur connaissons encore et qui faisaient dire d'eux par le pacha de Mossoul en 1839 : « Ces infidèles des montagnes ne reconnaissent ni pacha ni roi; de temps immémorial, chaque homme a été son propre roi. » L'Assy-

## LES FILS DE NINIVE

rien fait corps, aujourd'hui, intimement, avec le Kurde musulman, jadis dressé parfois contre lui par rivalités féodales ou « djihad » (guerre sainte), mais qui lui voue désormais une admiration absolue. Le Kurde irréductible ne reconnaît en effet qu'un seul maître possible au combat, l'Assyrien. Et, en Kurdistan d'Irak, la religion de la patrie commune passe maintenant avant celle du Croissant ou de la Croix.

Essentiellement concentrés au nord-ouest du pays, d'Agra à Zakho, en passant par Dehoq, Amadya et Al Qosh, les chrétiens se glorifiaient d'un chef de guerre quasi fabuleux, mais, hélas! disparu, Hormuz, dont le portrait, en costume traditionnel brodé et calot à plumes, voisinait souvent, dans les maisons, avec celui de Mollah Moustafa Barzani. Il ne cessa, depuis le début de cette guerre, d'accumuler exploits et victoires. Il occupait, l'hiver, le fameux monastère de Rabban Hormuz, sur le rocher qui domine Al Qosquosh. Il y a là quatre cents cellules taillées dans la pierre. Maîtres de la ville, en bas, les Arabes n'osaient s'approcher de ce bastion enneigé. L'été, Hormuz, omniprésent, parcourait la montagne. Il motiva, par son action, les triomphes des gorges de Zakho et du mont Mattina. Mais son courage tournait à la témérité. Il trouva la mort en 1964, dans l'attaque à la grenade, au sud de Dehoq, d'une colonne de chars syriens. Mollah Moustafa Barzani le pleura. Son cousin, Talya Shimoun, assura la relève et le remplaça au Grand Conseil du Comman-

dement, où siège aussi l'évêque nestorien Mar Yaou-alla. Il avait, comme adjoint, un jeune chrétien, catholique pareillement, Thomas Thomas, qui entrait chaque jour davantage dans la légende. A l'image d'Hormuz, rien ne l'arrêtait. Il poussait ses raids jusqu'à Mossoul. Un patriotisme confondu avec la religion abolissait donc désormais toutes les révoltes du passé. « Chrétiens et musulmans, disait Mollah Moustafa Barzani, sont à jamais unis, par le tribut volontaire du sang, dans l'obéissance aux mêmes devoirs et la conquête des mêmes droits. »

Jusqu'à ces derniers temps, une jeune femme de vingt-cinq ans, Marguerite Georges, baptisée, à l'étranger, « la Jeanne d'Arc du Kurdistan », et célébrée comme telle, incarnait cependant la plus étrange figure de cette croisade. L'imagerie populaire la représentait enturbannée, fusil au poing et sanglée de cartouchières. Elle avait l'œil noir, le cheveu long et ondulé inondant ses épaules, la bouche gourmande. Les Assyriens de l'extérieur, toujours figés dans le rêve de leur grandeur passée, associaient son portrait à leur hymne national, « Ninive » :

*Laisse-moi reposer sur ton sein  
O Ninive, reine de toute la terre.  
O terre brûlée, raconte-moi l'histoire,  
Le conte de ton chemin de gloire.  
Appelle tous tes enfants, mon fils,  
A ranimer l'antique Ninive!*

Que n'a-t-on pas écrit, en Occident chrétien, sur Marguerite Georges! Chaque Pesh-Merga, disait-on, s'en allait au combat sa photographie sur le cœur, et dans la douleur des chaumières, elle symbolisait l'espoir. La guerre, pour certains, ne tournait qu'autour d'elle, à croire qu'elle forçait Mollah Moustafa Barzani à la résistance, comme jadis notre Jehanne, le roi de France. Naguère encore, un journal allemand publiait une interview de Marguerite Georges qui, lorsque l'on revient de là-bas, laisse rêveur. Elle y contait — du moins on lui prêtait ce récit — qu'elle avait rejoint les rangs des Pesh-Merga après l'assassinat de son père et la destruction de son logis par les « djach » Zibari. Mollah Moustafa Barzani lui avait confié alors l'organisation du service sanitaire, puis, devant sa réussite, l'avait laissée partir au front à la tête d'un bataillon. Le journal rapportait encore que Bagdad avait mis sa tête à prix plus cher que celle de Mollah Moustafa Barzani et la considérait comme « l'ennemi d'Etat n° 1 ». Et il concluait : « Elle est devenue une arme de propagande telle que peu d'armées au monde en possèdent de semblable. » Arme de propagande religieuse? Peut-être... Mais, s'il convient, parfois, d'enjoliver l'Histoire de quelques broderies de légende, il importe aussi de ne pas laisser s'établir de confusion, fût-ce sous le couvert de la foi, entre la réalité et l'affabulation, sous peine d'entraîner, tôt ou tard, un certain discrédit sur la meilleure des causes.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Marguerite Georges, rappelée du front, vivait, en 1966, dans sa maison familiale, près de Duré, aux côtés de son père, Stéphane Georges, de sa mère, de sa sœur, et de son mari. La « Jeanne d'Arc du Kurdistan » était, en effet, mariée. Je ne pus lui rendre visite, car, alors que se déroulait le « Verdun kurde » qui retenait toute mon attention, il m'eût fallu dix jours de randonnée à cheval pour la rejoindre. De plus, on m'assura qu'une délicate maladie exigeait, momentanément, sa mise en quarantaine. Ces coïncidences, qui m'empêchaient de voir « l'héroïne nationale », m'incitèrent ainsi à éclaircir l'énigme posée laconiquement par ce leitmotiv des responsables de la Révolution kurde, très discrets sur la question : « Nous préférons laisser courir la légende. » Le père Beidar était son directeur de conscience. Et le docteur Hakmat, chrétien lui aussi, l'avait soignée : « Elle souffre d'une sorte de lèpre contagieuse. » Tous deux assuraient qu'il y avait « du vrai et du faux » dans son histoire.

Issue de la tribu des Djilou, repliée des monts du Hakkiari, refuge séculaire des Assyriens, Marguerite Georges, grande fille robuste, entreprenante, courageuse — « un garçon manqué » disaient ses anciens camarades de combat — rejoignit les rangs des Pesh-Merga dès 1961, poussée par cet élan généreux qui rassembla les chrétiens autour de Mollah Moustafa Barzani. Il ne s'agissait nullement de venger son père, toujours en vie, et certains prétendaient qu'elle



saisit l'occasion de fuir son mari, avec qui elle ne s'entendait pas. Quoi qu'il en soit, et sans jamais occuper le moindre commandement, elle ne tarda pas à se révéler excellente combattante, pleine de fougue et d'audace. Son intrépidité et son adresse faisaient merveille. Toujours volontaire pour les plus périlleuses missions, elle ne manqua jamais son « djach » ni son Arabe. Aussi nul ne lui marchandait-il son admiration, et connut-elle une prompte et solide renommée.

Mais, en pays kurde, la fidélité garde sa pleine valeur de vertu. Et, dans une société assez fermée où se confrontent les religions, on en vient volontiers à faire assaut de puritanisme. Or, il semble que Marguerite Georges, emportée par ses élans guerriers et sa fougue naturelle, ait témoigné parfois, dans sa conduite, d'une certaine légèreté. Les témoignages concordent à ce sujet, et le père Beidar lui-même soupirait avec pudeur : « Elle se trouvait seule, nuit et jour, dans la montagne, avec les hommes. Et ce n'était bien pour personne, ni pour les musulmans, ni pour nous, chrétiens. » On greffait donc des aventures amoureuses sur ses exploits militaires, et on lui reprochait, en particulier, la séduction d'un riche chrétien de Souleymanyé, père de famille, nommé Moussa. Cette aventure avait fait grand bruit. Je crois cependant que, là encore, il y a une part de légende. Je me suis rendu compte que les juges de la « Jeanne d'Arc du Kurdistan »

perdaient souvent, en bien ou en mal, le sens de la mesure. Il semble toutefois qu'à ses écarts de conduite — et, assurait-on, poussée par son père — elle ait ajouté une certaine outrecuidance dans son comportement. En 1965, elle s'était présentée, harnachée de toute sa panoplie militaire, à une réunion du Comité Exécutif qui se tenait à Ranya. Auréolée de sa gloire, elle s'était montrée un tantinet agressive. Exaltant son rôle et son renom à l'étranger, elle avait sollicité, pour elle, un siège au sein de l'organisme directeur de la Révolution, et pour son père, l'entrée au Grand Conseil du Commandement. Le père Beidar évoquait ainsi la scène :

« Je fus aussitôt consulté en ma qualité de représentant des chrétiens, et aussi parce que j'étais son directeur de conscience. Je répondis qu'il ne s'agissait pas, en la circonstance, de religion, mais de révolution, et que je me rangerais à l'avis de la majorité. Le Comité Exécutif, unanime, repoussa l'ultimatum de Marguerite. Alors, elle jeta à terre son fusil, son revolver et ses cartouchières. Puis, sans mot dire, elle s'en alla escortée de son père. Mollah Moustafa Barzani, informé, la consigna chez elle, et lui interdit de revenir sur le front... Elle a tout faussé, tout gâché, par sa conduite légère et sa folie des grandeurs. Mais son père porte une lourde part de responsabilités. On ne peut, cependant, lui enlever sa bravoure, et sa légende nous servait vraiment à l'étranger. »

## LES FILS DE NINIVE

Peut-être me fera-t-on grief de n'avoir pas « laissé courir » la légende de cette fille d'exception. Mais, comme elle tient de Jeanne Hachette plutôt que de Jeanne d'Arc, mieux vaut éviter toute spéculation capable de transformer son histoire en affaire de religion. La ramener à ses justes proportions ne porte nulle atteinte à son renom. Plus que la sainte, la pécheresse approche l'humaine condition, donc, sensibilise l'affection. Et Marguerite Georges, soldat sans peur, sinon sans reproche, a gardé celle de sa nation. « Jeanne consignée », quel beau titre de tragédie, les chrétiens du Kurdistan n'ont pas fléchi d'un pouce dans leur lutte armée. Seuls, ceux d'au-delà des frontières en éprouvèrent quelque amertume. Mais on peut se créer des problèmes quand on ne participe pas à un combat.

Originaires de la plaine mésopotamienne, très tôt touchés par le christianisme, qui passa là où avaient échoué les Grecs, les Romains et les Parthes, les Assyriens détenaient chez eux, au village de Koewsi, le seul manuscrit complet de la Bible, et prêtaient serment sur elle. Ils fondèrent bientôt une communauté religieuse autonome, « l'Eglise orientale », qui, éloignée de la chrétienté, persécutée, adopta, au v<sup>e</sup> siècle, la doctrine de Nestorius, archevêque de Constantinople. Il professait l'existence de deux personnalités en Jésus, l'une divine, l'autre humaine, et déniait ainsi, à la Vierge Marie, le titre de Mère de Dieu, pour lui concéder seulement celui de mère

## LE KURDISTAN OU LA MORT

du Christ. Il naquit ainsi, de cette scission avec Rome, selon la définition de Pierre Rondot (*Les Chrétiens d'Orient*), « un particularisme communautaire, national autant que religieux, qui aidera au maintien de la foi chrétienne à travers les vicissitudes politiques ». Les moines nestoriens se répandirent à travers l'Asie entière, jusqu'en Chine et aux îles de la Sonde. Se souvient-on seulement que maints Khans mongols se firent chrétiens, et que l'un d'eux, Houlagou, maître de Bagdad en 1258, se lança aussitôt dans une sainte entreprise? Prenant à revers l'Islam, il faillit assurer le triomphe de nos Croisés. Malheureusement, ceux-ci ne comprirent rien à cette « Croisade mongole », et laissèrent les Mamelouks écraser Houlagou en Galilée. Cet échec eut les conséquences que l'on sait. L'influence musulmane, alors, s'épanouit. La communauté assyrienne, traquée, persécutée, décimée, éclata, s'émietta, cherchant à se faire oublier au hasard des villes et des villages. Mais un important noyau, particulièrement vivace et fort d'une centaine de milliers de « résistants », alla s'incruster dans le réduit quasi imprenable des montagnes du Hakkiari, au sud du Lac de Van. Ils y retrouvèrent leurs frères réfugiés depuis l'ère chrétienne. Là, à l'abri des altiers monts Djilou, et au sein des gorges dantesques du Grand Zab, ils se répartirent en sept tribus, le chiffre fatidique, commandées par des « Malik ». Et ils vécurent en étroite symbiose avec les tribus kurdes voisines. Fait unique

## LES FILS DE NINIVE

et longtemps ignoré, une communauté de chrétiens et de musulmans se développe ainsi, en Orient, dans une union quasi parfaite, ce qui explique, sans aucun doute, le phénomène qui se produit au Kurdistan d'Irak. L'émir kurde du Hakkari et le patriarche nestorien assuraient conjointement la justice, et il arrivait même que le chrétien, condamné par sa foi au célibat, gardât le harem du musulman quand celui-ci partait en voyage. Tous deux assuraient un pouvoir stable, transmis par filiation directe pour l'Emir, par népotisme pour le Patriarche. C'est en dehors des montagnes du Hakkari, au monastère d'Al Qosh, qu'un membre de la lignée patriarcale renoua, au xvi<sup>e</sup> siècle, avec Rome. Il se constitua ainsi une communauté nouvelle catholique, baptisée artificiellement « chaldéenne » pour la distinguer, sur le plan religieux, des Assyriens nestoriens.

Aussi longtemps que le Hakkari demeura hermétique à toute pénétration étrangère, ce petit peuple assyro-kurde, ignoré du reste du monde, vécut pauvre et heureux. Mais, au milieu du siècle dernier, les Turcs, d'une part, supprimèrent l'émirat et prirent en main les affaires locales, d'autre part les voyageurs et les missionnaires d'Occident apportèrent des idées et des tentations nouvelles. L'autorité traditionnelle s'effrita ainsi dans des remous sanglants. Et, en 1915, les tribus assyriennes, faisant cause commune avec les Alliés, quittèrent leur refuge traditionnel pour rejoindre, en Perse, les troupes anglo-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

russes. Elles ne devaient plus revoir leur pays, malgré la promesse formelle de l'Angleterre, qui les appelait « notre plus petit allié », et leur avait promis, en 1917, l'indépendance. Cet exode, marqué de combats incessants, prit une allure d'épopée. Le patriarche Mar Schemoun Benjamin y trouva la mort, assassiné par un chef kurde révolté, Simko. Cette mort ouvrit une crise d'autorité, car le titre échut à un enfant de treize ans, l'actuel Mar Schemoun Eschaï XXIII. Il allait connaître une existence errante et tourmentée, avant de se fixer aux U.S.A., à Chicago, et d'opter pour la nationalité américaine. Les Anglais accueillirent d'abord, en Irak, la majeure partie de ces Assyriens déracinés, et les utilisèrent même à leur service, notamment contre les Kurdes. Mais Londres oublia ses promesses : le Hakiari revint à la Turquie, et la Mésopotamie fut rattachée à l'Irak. D'inévitables troubles suivirent la levée du protectorat britannique. Bagdad fit du massacre des Assyriens une véritable guerre sainte, célébrée comme telle. L'Occident s'émut, mais sans effet pratique, et perdit la face dans cette pitoyable affaire. Les chrétiens d'Orient acquirent alors la double conviction qu'ils ne pouvaient, à jamais, accorder le moindre crédit à un gouvernement arabe, ni compter sur la solidarité de la Chrétienté. Cette réaction explique en grande partie l'échec du traité franco-syrien de 1936, ce qui précipita la politique française au Levant dans l'impasse.

## LES FILS DE NINIVE

Le peuple assyrien ne se releva pas de ces épreuves et se dispersa. Des groupes importants émigrèrent en Iran, au Liban, en Angleterre et aux U.S.A. Il en vint aussi en France, où se trouvait déjà une communauté organisée par la noble figure d'Agha Petros. Ce héros, d'une intelligence et d'un courage hors série, enfant d'une pauvre famille des environs de Mossoul et qui devait être reçu par le tsar et le pape, avait été l'un des auxiliaires les plus précieux des Alliés pendant le premier conflit mondial. La France le fit chevalier de la Légion d'honneur, mais l'Angleterre, toujours aussi constante dans ses ingrattitudes, l'expulsa pour excès de francophilie. Agha Petros arriva en France en 1921, suivi de quatre cents familles fidèles qui se fixèrent à Marseille, Bordeaux et Toulouse. Puis elles se dispersèrent pour la plupart, surtout à la mort de leur chef en 1932. La France possède donc une petite colonie assyrienne en général méconnue, que vinrent accroître, en 1950, d'anciens militaires avec leurs familles, volontaires dans notre armée quand nous avons quitté les Etats du Levant. Il semble que, parmi toutes ces vicissitudes, le patriarche nestorien Mar Schemoun Eschaï XXIII ait perdu, pour des raisons diverses, une partie de son crédit auprès de son peuple disséminé. Nombre de ses disciples et sujets lui reprochent, en particulier, une existence facile à Chicago, grâce aux subsides prélevés sur ses compatriotes, et une certaine indifférence à l'égard

des siens toujours en lutte sur la terre originelle. A mon retour du Kurdistan, je le vis à Téhéran, où il était arrivé quelques jours auparavant après plusieurs années d'absence. Le Chah l'avait reçu officiellement. On compte en effet quatre-vingt mille Assyriens en Iran, pour moitié dans la capitale. Industriels et actifs, ils témoignent de leur intelligence et de leur vitalité dans le commerce, les transports et les professions libérales. Mar Schemoun est un petit homme trapu, souriant, avec une barbe poivre et sel. Pour ses fidèles, il incarne la foi et la nation. Il est à la fois, le pape et le roi. Pour les Assyriens d'Iran, chatouilleux en matière de religion, fanatiques en matière de nationalisme, qui réclament le triangle de Mossoul — l'ancienne Ninive — il éclipse Mollah Moustafa Barzani. Et ils en viennent à oublier que leur destin est intimement lié à celui des Kurdes. Dans toutes les résistances nationales l'optique change selon que l'on combat à l'intérieur ou que l'on cultive l'héroïsme du dehors. Rares, parmi les fils de Sémiramis, éparpillés dans le monde, sont ceux qui accordent plus de foi aux armes de Mollah Moustafa Barzani qu'aux bénédictions de leur patriarche. L'un de leurs plus dévoués représentants en Europe, Dimitri Petros Eloff, fils du célèbre Agha Petros, est de ceux-là. Il prêche une aide totale et sans discrimination aux Kurdes rejoignant en cela le père Beidar qui, au son du canon dans la montagne, et non dans un bar climatisé de Téhéran me disait :



## LES FILS DE NINIVE

« Tout le monde, ici, se bat et souffre également. Voilà le postulat essentiel. Nous, catholiques, nous possédons le nombre, mais pas les moyens, car le pape lui-même nous néglige. Les nestoriens disposent, à l'étranger, de ressources considérables, mais nous n'en voyons pas les effets. Ils cultivent le passé, noble souci qui est celui de tous les Assyriens, mais ils ne voient pas le présent. Divisés entre eux, car tous ne reconnaissent pas le patriarche Mar Schemoun, ils demeurent encore au stade des susceptibilités religieuses. Or, la seule vérité réside dans la lutte. Elle seule, en réalisant l'unité, peut et doit satisfaire tout le monde, au-dehors comme au-dedans. Les chrétiens d'ici, qu'on les baptise chaldéens ou assyriens, le savent et ne se posent pas d'autre problème. Ne rêvons plus aujourd'hui à la constitution d'un État chrétien indépendant puisque l'Occident s'abstint de l'imposer quand il le pouvait. La réalité, la voici : trente-quatre villages chrétiens encore rasés ces jours derniers, notre communauté religieuse sinistrée, persécutée, décimée. Le Vatican n'a pas cru devoir lancer à l'ensemble de la Chrétienté l'appel au secours que nous sollicitons. Pourtant l'Évangile selon saint Matthieu dit : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venu me voir... » Alors, Dieu nous abandonnerait-il ? Non... Parce que

## LE KURDISTAN OU LA MORT

nous sommes étroitement unis, Kurdes et Assyriens, musulmans et chrétiens. Et le proverbe de chez nous vaut la parole de l'Évangile : « Lorsque deux amis sont loyaux l'un envers l'autre, Dieu est le troisième », c'est-à-dire que Dieu est avec eux. »

Et la seule préoccupation de la victoire habitait en ligne les Assyriens. Une nuit de veille en montagne, l'un d'eux, amoureux de son fusil qu'il lustrait sans cesse avec sa manche, évoquait à sa façon son passé : lettré, il rappelait que, depuis trois mille ans — fait unique au monde — ils avaient conservé intacte leur langue, et que cette langue était la source des alphabets dits phénicien, samaritain, araméen et autres. Il soulignait que son peuple, bien que disloqué, le colportait encore aux quatre coins du monde. Il citait, avec fierté, les noms, toujours présents, de leur foi : Darius, Nemrod, Oraham (Abraham), Ichô (Jésus), Youssef (Joseph), Schemoun (Simon)... « Et c'est en notre langue, disait-il, que Dieu transmet son message aux hommes. Adam, chez nous, signifie « la pâte », Eva, « la mère de vie ». En dépit des persécutions et des massacres, nous avons su sauvegarder notre religion chrétienne, en même temps qu'une certaine notion de liberté. Car, les tablettes le prouvent, Ninive connaissait la démocratie. Je ne crois pas qu'il existe d'autre exemple d'un peuple, nanti d'une civilisation aussi ancienne que la nôtre, toujours exterminé et sans cesse renaissant. Tout cela est une chose. Le présent en est

## LES FILS DE NINIVE

une autre. Il n'enlève rien à l'originalité de notre race, mais il exige que l'on repense les formes de notre combat. »

Cet Assyrien se nommait França, c'est-à-dire François. Il engagea un chargeur dans la culasse de son fusil, et fit glisser une balle dans le canon. Lorsqu'il se leva, la flamme jeta son ombre sur les rochers. Il paraissait immense.

« Dieu, dit-il, avait promis au peuple juif de le rassembler, et il l'a fait. Il nous donna la même promesse et il la tiendra. Mais, ce que Dieu a dit, il appartient d'abord à l'homme de le mériter, puis de le conquérir, fût-ce avec un fusil. Et je crois le moment venu. »

França escalada le talus, prompt et froufroutant comme une perdrix. Sa silhouette glissa sur fond d'étoiles, et il partit monter tranquillement la garde à portée de voix de l'ennemi. Je puis apporter le témoignage formel qu'il n'existe pas de question chrétienne au Kurdistan. En soulever une dessert la cause même de nos coreligionnaires engagés sans réserve dans la lutte sous les ordres de Mollah Moustafa Barzani. La preuve en est que Bagdad tenta maintes fois de spéculer sur la religion pour dissocier Assyriens et Kurdes. Et l'exaltation innocente, à l'étranger, du rôle vraiment enflé de Marguerite Georges, ne pourrait que créer un climat désagréable. J'en eus confirmation lorsque les Assyriens de Téhéran, à qui je révélais le comportement de leur

## LE KURDISTAN OU LA MORT

héroïne, s'indignèrent aussitôt en parlant de « persécution religieuse ». Une simple question, en définitive, résume le sujet. Je l'ai maintes fois posée dans tous les milieux concernés.

« Et si Mollah Moustafa Barzani disparaissait, malade, tué au combat ou assassiné, qu'advierait-il? »

Ses opposants doctrinaux et certains « résistants » de l'extérieur répondaient aussitôt que la Révolution continuerait sans lui... Ils citaient des noms de jeunes. Mais, lorsque l'on supputait les chances de succès, quand on s'interrogeait sur l'adhésion populaire, alors les plus réticents admettaient, de quelque religion ou tendance politique qu'ils fussent, que Mollah Moustafa Barzani symbolisait la lutte kurde, partant, le combat assyrien. Il l'incarnait, non seulement au Kurdistan, mais encore sur la scène internationale, au Moyen-Orient comme au-delà. Dans son pays, il était le seul capable, malgré ses conceptions sociales un peu rétrogrades — et peut-être grâce à elles — de réaliser le maximum d'unité, de discipliner son peuple, réputé si individualiste. Habib, secrétaire général du Comité Exécutif et second personnage officiel de la nation kurde lui devait tout. Sans lui, il ne serait plus rien. Il ne possédait pas encore l'envergure ni la notoriété pour s'imposer seul. Si Mollah Moustafa Barzani disparaissait, le P.D.K. éclaterait, et se partagerait entre Habib et Djelal Talabani ou Ibrahim Ahmed. La guerre civile, évitée

## LES FILS DE NINIVE

de justesse en 1964, mettrait le pays à la merci des Arabes. Ce serait la débâcle et la fin, à jamais, de l'épopée kurde. Pour la majorité du peuple, Idriss Barzani était, au fond, la seule sauvegarde. Plus fin, plus subtil, plus ouvert que son père aux conceptions modernes, on s'en remettrait à lui pour redresser la situation en cas de catastrophe. Parfaitement conscient du vide que causerait sa disparition, le « vieux » s'efforçait de mettre en place son fils préféré, d'assurer en lui la succession. En lui confiant le maximum de responsabilités, notamment la direction des opérations sur le front de Ruwanduz, il espérait susciter, à l'égard d'Idriss, ce même respect, cette égale crainte, dont le peuple et les notables l'entouraient lui-même. Devant l'incertitude de l'avenir, Kurdes et Assyriens s'accordaient une fois de plus pour demander à Dieu de leur garder longtemps Mollah Moustafa Barzani.

Il y avait, certes, Si Ahmed, le frère aîné de Mollah Moustafa, Cheikh de Barzan et chef religieux tout-puissant en pays Balhdinan. S'il ordonnait, assurait-on, à dix Pesh-Merga de se jeter au feu, ils le feraient immédiatement. Il entra dans la lutte voilà trente-cinq ans, mais son grand âge — il est plus qu'octogénaire — et sa notoriété le rendaient aujourd'hui intouchable. Il fit longtemps la navette entre Barzan et Bagdad et, naguère encore, pendant les hostilités, le gouvernement mettait à sa disposition un hélicoptère pour faciliter ses déplacements. Il

espérait ainsi que Si Ahmed amènerait peu à peu Mollah Moustafa à se rallier. Mais, tout en louvoyant parce qu'il estimait nécessaire, pour les Barzani, d'avoir un pied dans chaque camp, le vénérable Cheikh ne cachait pas aux siens sa pensée intime. « Je ferais confiance à un chien, jamais à un Arabe », aimait-il à répéter. Désormais, il ne quittait plus Barzan. Et c'était l'unique localité du Kurdistan épargnée par les bombardements. Bagdad n'osait courir le risque de tuer Si Ahmed et d'envenimer ainsi un conflit politique, voire racial, en le doublant d'un farouche fanatisme religieux.

« Mollah — pour Mollah Moustafa Barzani — n'a pas la signification classique de prêtre, me précisa un membre du Comité Exécutif. Chez les Barzani, il y a une centaine de Mollah. On qualifiait ainsi, naguère, dans une communauté très peu instruite, tous ceux qui savaient lire et écrire, les lettrés. Si Ahmed incarne l'unique rôle religieux et le plus grand. Encore faut-il préciser que les Barzani rassemblent plusieurs tribus, toutes celles qui croient en Si Ahmed. Mollah Moustafa, lui, c'est le chef de guerre, l'aventurier extraordinaire, au sens plein du terme. Chez nous, selon la tradition, seuls les nobles, les hommes libres, jouissent du privilège de porter les armes et de se battre. La plèbe, appelée « rayet », est reléguée à leur service et aux travaux de la communauté. Seuls quelques gardes domestiques, promus gardes du corps des chefs, peuvent avoir un fusil.

## LES FILS DE NINIVE

Certes, la guerre a démocratisé la tradition, mais il en demeure des séquelles très sensibles chez les Pesh-Merga.

— Mollah Moustafa succédera-t-il à Si Ahmed comme Cheikh?

— Chez nous, l'hérédité joue par filiation directe, sauf si l'on juge le fils aîné incompétent ou sans envergure. De toute façon, chez les Barzani, aucun problème ne se posera à la mort de Si Ahmed. Mollah Moustafa a dépassé le cadre de sa communauté de tribus. Il est le chef incontesté du peuple kurde tout entier, dont il incarne le courage et la volonté de liberté. »

Agé de soixante-cinq ans, Mollah Moustafa Barzani a, de ses trois femmes — qui le suivaient jusqu'aux approches du front — treize enfants, cinq filles et huit garçons. Ceux-ci, par ordre d'ancienneté, se nomment Oubeidallah, Lockman, Idriss, Masrouth, Sabir, Nihad, Delchad et Djihad, ces derniers encore tout jeunes. Les deux aînés ne participaient pas à la lutte armée. Ils faisaient du commerce à Barzan et le gouvernement de Bagdad les disait en désaccord avec leur père. Lockman joua néanmoins un rôle important dans la Révolution en 1961. Lorsque Kassem libéra le Cheikh Si Ahmed en raison de son grand âge, Lockman prit, en prison, la place de son oncle comme otage volontaire. Il rejoignit le Kurdistan en février 1963, à la chute de Kassem. Masrouth faisait ses classes de Pesh-

Merga à l'arrière du front et, seul, Idriss, âgé de vingt-deux ans, se trouvait au côté de son père lors de la bataille de Ruwanduz. D'apparence fluette, petit, jovial, le visage juvénile et menu barré d'une fine moustache noire, il dirigeait en personne les opérations. Il avait pris les armes dès le début de la guerre, à l'âge de dix-sept ans, et ne quitta plus l'uniforme des Pesh-Merga. Chacun s'accordait à louer son intelligence, son habileté et sa bravoure. Et, pour l'avoir approché dans les circonstances les plus délicates, je partage ce sentiment.

Vers la mi-mai, Radio-Bagdad — qui diffusait avec indécence des communiqués de victoire alors que l'armée irakienne venait d'essuyer la plus lourde défaite de son histoire — annonçait triomphalement la mort, sur le front, au cours d'un bombardement aérien, de Lockman Barzani. La nouvelle amusa fort les Kurdes, et en premier lieu Mollah Moustafa Barzani. Quelques jours plus tard, je me trouvais au poste de commandement d'Idriss, dans une grotte profonde en bordure de la route et de la rivière du côté de Warakawa, entre les monts Zozek et Handrin, théâtres des combats. Nous étions repérés, et l'aviation, ainsi que l'artillerie, ne cessaient de nous pilonner. Contraints à l'immobilité, nous bavardions dans le fracas des obus et des bombes. Idriss me parlait de sa femme, riche héritière kurde de Souleymanyé, et de sa fille Nanda, âgée de neuf mois. Il me disait aussi son attachement et son admiration pour son



## LES FILS DE NINIVE

père, magnanime et généreux envers ses ennemis, mais aussi impitoyable, voire cruel, à l'égard de ceux qui le trahissaient. Peut-être faisait-il allusion à son grand-père maternel, Mahmoud Agha Zibari, chef des « djach ». Si Mollah Moustafa Barzani épousa, voilà vingt-sept ans, en troisième noces, Hamyeil, l'une des filles du maître de Zibar, c'était pour sceller l'amitié entre les deux communautés. Hamyeil allait, à l'époque, sur ses seize printemps. Mais la brouille entre les Barzani et les Zibari se ralluma avec le conflit en cours. Et ce n'était pas le moindre drame de cette guerre atroce que de voir, d'un côté, le gendre et le petit-fils, de l'autre, le beau-père et grand-père. Hamyeil avait fait aussi son choix. Elle considérait son père comme un traître, et soutenait farouchement, aux côtés de son mari, la cause du peuple kurde.

Idriss Barzani, décida donc, dans la nuit, de changer de refuge. Vers 2 heures du matin nous gagnâmes le sommet d'une gorge escarpée, non loin de l'abri de Khider, ancien lieutenant de l'armée irakienne, et chef de l'artillerie. Il venait d'être blessé au pied gauche par un éclat de bombe alors que, juché sur un rocher, il réglait le tir. Il poursuivait cependant la lutte à cloche-pied, en s'aidant d'une canne. Dès l'aube, les avions ne cessèrent de nous survoler sans toutefois nous apercevoir. Une certaine accalmie régnait ce jour-là sur le front. On comptait les échanges d'obus, et quelques rafales de mitrailleuses

## LE KURDISTAN OU LA MORT

rivetaient de temps à autre la montagne. Idriss dormit jusqu'à 10 heures, roulé dans une couverture sur une étroite corniche. Un petit chêne vert, jailli d'une faille, lui servait de camouflage et de parasol. Assis à son côté, je classais mes notes de voyage. Les sentinelles traquaient prudemment des perdrix sur la crête. Le colonel Qazi se délassait en rôdant dans la gorge, et inspectait, dans les taillis, le matériel de guerre pris aux Arabes les jours précédents. Au cours du déjeuner sommaire, Idriss, Qazi et Faher, le prestigieux vainqueur de la bataille décisive d'Handrin, dressèrent des plans de contre-attaque pour refouler les Arabes des flancs du mont Zozek. Dans le courant de l'après-midi, tandis que nous devisions sous une hutte de branchages, des « Ilyouchine » et des « Hawker Hunter » entreprirent un bombardement continu de l'arrière-front. Dans leur ronde macabre, ils passaient et repassaient sur nos têtes comme pour nous narguer. Bientôt, Idriss Barzani n'y tint plus. Me prenant à témoin du martyr de son peuple, il saisit son fusil et, bondissant hors de notre cachette, mit en joue les avions. Qazi et Faher se précipitèrent pour l'empêcher de commettre une imprudence gratuite. Idriss calma alors ses nerfs en manipulant son poste à transistors. Il capta le bulletin d'informations de Radio-Bagdad. Un porte-parole officiel du gouvernement lisait une proclamation solennelle, présentée comme une grande victoire, et annonçait la mort d'Idriss Barzani,

## LES FILS DE NINIVE

« commandant en chef des rebelles et fils de Mollah Moustafa Barzani ». Le premier moment de stupeur passé, nous le félicitâmes pour sa résurrection.

De retour en France, je vis que la presse mondiale avait fait largement écho à cette nouvelle à sensation. Je pris aussi connaissance, avec aburissement, d'une dépêche de l'Agence France-Presse, datée de Bagdad à la même époque, et reproduite, comme il se devait, par les journaux les plus sérieux. Elle diffusait un ultimatum de l'état-major irakien « aux derniers restes de la rébellion kurde ». En voici la teneur, d'après *Le Monde* du 24 mai 1966 (page 5) : « Nous vous demandons de déposer les armes et de vous rendre immédiatement aux unités de notre vaillante armée. Votre fin est proche. Il n'y a aucun espoir pour vous. Vous ne pouvez plus, désormais, échapper à l'étreinte des forces de nos colonnes en marche. Notre brave armée est décidée à écraser les restes des traîtres. Aucune puissance n'est capable de résister à la volonté de notre formidable armée et à sa sainte progression. Toute résistance est désormais inutile. Pour vous, pauvres nains révoltés, il est préférable que vous vous repentiez avant que nos forces n'écrasent tous ceux qui oseraient se mettre en travers de leur avance héroïque. » Et *Le Monde* ajoutait : « D'autre part, la Radio de Bagdad a diffusé des félicitations chaleureuses adressées aux première, troisième, quatrième et cinquième brigades, ainsi qu'aux « Chevaliers de Saladin » (unités

## LE KURDISTAN OU LA MORT

kurdes combattant aux côtés des forces régulières), à l'occasion des « grandes victoires remportées dans les secteurs de Zozek, Biré et de Ruwanduz ». Les autorités ont décidé une promotion générale des officiers et sous-officiers des unités qui prirent part à ces opérations. La radio a ajouté que la population avait décidé d'offrir, aux officiers et soldats en action dans le secteur de Ruwanduz, des dons en nature comprenant des copies du Coran, cinq cents postes de radio à transistors, et deux cents montres-bracelets. »

Je croyais rêver. Car je venais de vivre ces fameux combats, échelonnés sur une dizaine de jours, et qui s'étaient terminés par l'une des plus cuisantes défaites jamais infligées à une armée. A un contre dix, opposant essentiellement leurs fusils et leurs poignards au matériel de guerre le plus moderne, et bien que bombardés sans répit par une artillerie puissante et une aviation omniprésente, ces « pauvres nains » kurdes, livrant une bataille de géants, avaient, en réalité, décimé les deux meilleures divisions adverses, les refoulant impitoyablement sur leurs bases de départ. Cette prétendue « avance héroïque » s'était même transformée, par endroits, en une reculade confuse, avec l'abandon, sur le terrain, de centaines de morts et d'un armement considérable. On ne saurait, certes, incriminer ni l'Agence France-Presse ni les journaux qui la suivirent, leur bonne foi ayant été abusée par une information mensongère et à sens

## LES FILS DE NINIVE

unique. Mais je touchais du doigt comment, en notre époque de quadrillage du monde par les moyens techniques les plus sûrs, on parvenait ainsi à duper l'opinion internationale. Bagdad ne pouvait évidemment soupçonner qu'il y avait, sur place, un modeste reporter étranger témoin de sa déroute, dans cette confrontation armée décisive qui méritait l'appellation de « Verdun kurde ».



## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

*Xencer braye, tifing pisman e*  
 Le poignard est un frère, le  
 fusil un cousin.

(Proverbe kurde.)

Mollah Moustafa Barzani déplorait que le général Okeili n'ait pu, en personne, appliquer son fameux plan de bataille dont il attendait une victoire décisive. « Il pourra encore parler haut, disait-il, et alléguer que la responsabilité de l'échec ne lui incombe pas. » Mais le général Chaker Mahmoud Choukri, nouveau ministre de la Défense, exécuta, à la lettre, les données et directives minutieusement élaborées par son prédécesseur. Il s'agissait, effectivement, de la plus grande offensive jamais montée par le gouvernement, et elle se voulait sans appel. Bagdad doutait

si peu de son triomphe, que l'ambassadeur irakien à Téhéran reçut mission, au jour « J », d'intervenir auprès du gouvernement iranien afin qu'il interdise le repli, sur son territoire, des forces « rebelles » en déroute. Il exigeait, en particulier, que le droit d'asile fût refusé à Mollah Moustafa Barzani. Le plan Okeili était en apparence si simple, qu'un élève caporal l'eût conçu avec les rudiments de la stratégie. « Etant donné que l'ennemi dispose d'une voie de communication unique assurant à la fois sa sauvegarde et sa subsistance, comment le réduire à merci? » Il fallait donc, pour cela, faire sauter le « verrou » de Ruwanduz qui, basé sur les monts Zozek et Handrin, commandait la fameuse route. Celle-ci, venant d'Erbil, traverse de part en part le Kurdistan irakien, et rejoint la frontière d'Iran au col de Shinok. De là, elle descend se greffer, à Haïderabad, sur l'axe Rezaieh (Ourmah) — Mahabad. L'objectif du gouvernement était ainsi double : sectionner le cordon ombilical reliant les Kurdes au seul pays ami et, en l'isolant, couper en deux le Kurdistan, en même temps que les forces de Mollah Moustafa Barzani. Semblable opération permettrait alors de les réduire séparément, voire même de provoquer une sécession en pays Soran. « S'ils réussissent, admettait le père Beidar en pleine bataille, nous sommes perdus. Tout nous vient par là, le ravitaillement, les médicaments, quelquefois autre chose, et, surtout, l'espérance. »

Cette route historique se nomme « Hamilton



## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

Road », du nom de l'ingénieur anglais qui, en 1926, commença son tracé dans les fantastiques gorges de Ruwanduz. Lorsqu'on la prolongea jusqu'en Iran, il jeta les cinq ponts qui enjambent la rivière. Et l'on étendit ainsi tout au long l'appellation originelle. C'est, à travers les monts du Zagros, la voie royale, dessinée sur les traces de Darius et Alexandre le Grand. Archibald Mine Hamilton acquit, au cours de cette réalisation titanique, une profonde estime pour les Kurdes, « race martiale » entre toutes, écrivait-il naguère, loyale et honnête, et qui possède, en Mollah Moustafa Barzani, « le plus remarquable soldat du siècle ». Et, dans une lettre ouverte à l'*Evening Standard*, il dénonçait ce conflit injuste et cruel, dû, disait-il, « au nationalisme agressif des Arabes ». Solidaire d'un gros torrent tumultueux que l'on nomme « Rubar Ruwanduz » — rivière de Ruwanduz — et qui évoque notre Durance, la route, l'unique — chantée, louée, cajolée, protégée, bénie — serpente, tantôt en corniche, tantôt au ras de l'eau, dans une gorge sauvage, ouverte par la nature pour y enfouir des trésors de beauté. Elle déroule ses lacets sur vingt lieues, du front à la frontière iranienne. Les bombardements l'avaient, par endroits, détériorée, encore que les aviateurs irakiens, convaincus de leur victoire, ne se fussent acharnés sur elle que tardivement. Mais les rigueurs de l'hiver, avec les ruissellements de la fonte des neiges, lui causèrent de plus sérieux dommages. Elle

## LE KURDISTAN OU LA MORT

demeurait toutefois, dans son ensemble, parfaitement carrossable, et même exceptionnelle pour des régions au réseau routier déconcertant. Surplombée tout du long par des sommets aux flancs couverts de chênes et de pâturages, elle se faufile en outre entre d'impressionnants chaos de rochers qui sont autant de fortins naturels. Toutes les cascades et tous les torrents de la montagne concourent vers elle pour gagner la rivière, et lui font une orchestration variée, allant de la romance au tonnerre wagnérien. Elle affleure au passage de pittoresques localités, accrochées à la montagne, nichées dans des peupleraies, ou baignant dans une mosaïque de rizières : Haji Oumrane, Rayet, Nawperdan, Choman, Rashdur, Razan, Naprelekan, Pasagoz, Razanok, Barsarin, Warakawan, Khalqan... Toutes ces agglomérations, identiques d'aspect, ressemblent, parmi la verdure, la rocaille, et les champs étagés, à des taupinières de terre ocre. Des chemins adjacents s'insinuent dans la montagne pour conduire à des bourgades qui, elles aussi, sont entrées dans l'histoire du Kurdistan, telles Galalé, Kashry, Chamrakan, Dar es Salam, Dergalé, Pirusu, Salan, Zewa. A vrai dire, le moindre village du Kurdistan appartient à la guerre.

C'est donc une route des Hautes-Alpes, toute de fraîcheur et bruissante de la chanson des eaux, avec, en dentelle, des crêtes de glace et de neige. Au bout de quatre-vingts kilomètres de lacets, elle se détend

soudain dans la cuvette du Ruwanduz. La plupart des cités du Kurdistan sont bâties au sein de sites magnifiques, et Ruwanduz, avec ses gorges fabuleuses, ne faillit pas à cette règle de beauté farouche, dans un pays où la nature garde encore sa virginité. La ville occupe le fond d'une vaste dépression qui, vue du haut, rappelle celle de Dien-Bien-Phu, mais avec une ceinture montagnaise bien plus altière. La plupart des sommets environnants dépassent, en effet, 2 000 mètres. Le Kurde les occupait tous, hormis, en arrière-plan, l'indéfendable et quasi inutile mont Karrok. En sentinelle de part et d'autre de la route, se dressent les monts Zozek (2 220 mètres) et Handrin (2 875 mètres). Diverses localités d'importance variable parsèment la vallée, chacune transformée peu ou prou, par l'armée irakienne, en camp militaire : Bafishtan, Balikan, Hawdiyan, Badaliyan, Dilzan, et l'importante cité chrétienne de Diyanah. Au sud-est s'ouvre une profonde faille, la vallée d'Akoyan, d'importance stratégique majeure, car elle contourne le mont Handrin.

Voilà donc le cadre du « Verdun kurde », avec, comme enjeu, cette « Hamilton Road » que les uns brûlaient de conquérir et dont la sauvegarde constituait, pour les autres, une question de vie ou de mort. Déserte le jour, grouillante de vie dès le crépuscule, elle était « la voie sacrée » du Kurdistan. L'état-major irakien n'ignorait rien de ce remue-ménage nocturne, mais il ne pouvait, alors, lâcher

sur elle, dans les pièges de la haute montagne, ses « Mig » et ses « Hawker Hunter ». Une seule fois, au cours de mon séjour, un « Ilyouchine » esquissa un bombardement à haute altitude. Il était 11 heures du soir et je circulais en jeep sur la route encombrée. Lorsque les fusées éclairantes se décrochèrent des étoiles, tous les phares s'éteignirent et les véhicules se collèrent aux rochers ou se nichèrent dans les replis du chemin. Les troupeaux, bousculés par les bergers et les chiens, dévalèrent vers la rivière, et les hommes disparurent aussi comme par enchantement avec les bêtes, à la faveur de l'ombre. La nuit était pleine de voix qui se cherchaient, se situaient, juraient, ou parfois plaisantaient. De plus en plus épanouies, les fusées descendaient mollement inondant la route déserte d'une lumière rougeâtre. Puis, emportées par une légère brise, elles dévièrent sur les flancs de la montagne. L'« Ilyouchine », qui s'énervait sur nos têtes, s'éloigna. Et, çà et là, se rallumèrent bientôt les œillades narquoises des phares.

L'état-major irakien avait massé, dans la cuvette de Ruwanduz, les deux meilleures de ses cinq divisions, la première et la deuxième. Celle-ci, basée à Kirkouk, était considérée comme l'unité d'élite. Le général Ansari la commandait, et elle comprenait les troisième, quatrième et cinquième brigades, spécialisées dans les combats en haute montagne. La direction des opérations incombait au général Zaki Hus-

sein Hilmi, chef de la première division, composée des première, quatorzième et quinzième brigades. Soit, au total, avec les unités de « djach », trente-cinq mille hommes environ, dotés d'un armement puissant et moderne, avec une artillerie massive et une aviation zélée. Les Kurdes, de leur côté, contraints de parer à toute éventualité sur l'ensemble du front — de Zakho à Khanakin — avaient concentré, pour la défense des sommets dominant Ruwanduz, le quart de leurs effectifs, soit, environ, trois mille cinq cents hommes. Idriss Barzani en assurait le commandement, sous la haute autorité de son père, avec le chef d'état-major Qazi. Les monts Zozek et Handrin étaient respectivement tenus par deux jeunes chefs réputés, Mohamed Faher, du village de Shivasore, près de Barzan, et Koramarki Faress, natif de la région de Zakho. Les Pesh-Merga disposaient essentiellement d'armes légères, de grenades, pour la plupart de fabrication artisanale, de quelques mortiers et d'une dizaine de canons, dont cinq lourds, pris à l'ennemi au cours d'assauts précédents. Ils se terraient dans la montagne, utilisant à merveille les abris naturels, voire, sur le mont Zozek particulièrement dénudé, un réseau de tranchées. Ils connaissaient parfaitement les préparatifs des Arabes et aussi les dispositions de combat prises dans la cuvette de Ruwanduz. Aussi, s'ils ignoraient exactement le jour « J » et l'heure « H », l'offensive générale ne les surprit-elle pas.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Elle se déclencha dans la nuit du 2 au 3 mai vers minuit, précédée d'un bombardement d'artillerie intense qui dura jusqu'à l'aube. La montagne était en feu. Puis, avec le jour l'aviation, en formations serrées, alterna le pilonnage au napalm, avec les attaques en piqué, à la mitrailleuse et aux rockets. Et l'infanterie suivit, soutenue par les chars. Les troisième et quatrième brigades avaient pour objectifs, au centre, les monts Zozek et Handrin, les quatorzième et quinzième, sur les ailes, les contreforts de Gar Oman et la faille d'Akoyan. La cinquième et la première brigade demeuraient en soutien et assuraient les services des camps de base. Sous le déluge d'obus et de bombes qui s'abattit sur eux, et devant l'assaut massif des Arabes, les Pesh-Merga abandonnèrent leurs avant-postes de la plaine et leurs positions exposées à la base des montagnes. Ils refluèrent en combattant vers les sommets. Mais, tandis qu'ils contenaient l'adversaire à Gar Omar et dans le vallon d'Akoyan ils se voyaient contraints d'accentuer leur repli sur les monts Zozek et Handrin. L'annonce que Faress se trouvait hors de combat causa aussi un certain flottement parmi les défenseurs de Zozek. Et, au nombre des premiers blessés, il y avait Abdullah Ahmed Pesher, l'un des principaux chefs, que je rencontrai plus tard à l'hôpital de Nawperdan, où officiait le docteur Hassan. Il profitait de sa convalescence pour se perfectionner dans la langue anglaise, et lisait le *Roi*

*Arthur* ou *Les Chevaliers de la Table Ronde*. Les combattants de Zozek adoptèrent bientôt une tactique élastique. Ils attaquaient, de nuit, pour consolider leur progression, les petits postes hâtivement construits par leurs adversaires, exterminaient les garnisons à peine installées, et récupéraient les armes. L'une de ces contre-offensives, le 4 mai au soir, leur permit notamment de tuer soixante-douze Arabes et de ramener quarante-six fusils, pistolets-mitrailleurs et mitraillettes. L'un des héros de ce coup de main bénéfique, Saïd, racontait : « Nous avons fait irruption chez eux en criant : « Allez-vous-en ! Ce n'est pas bon ici pour vous ! » Mais on ne leur a pas laissé le temps de partir. » Au cours de la nuit du 6 au 7 mai, les Pesh-Merga, dans un seul secteur, réoccupèrent ainsi huit fortins sur dix, avec tout ce que cela suppose de butin. Le mont Zozek, pelé et brûlé par le napalm, se confirmait cependant très difficile à tenir. Et les Kurdes concédèrent peu à peu la moitié du versant ouest, au-dessus de Diyanah. A Handrin, malgré une configuration de terrain moins ingrate, la situation se révéla, les premiers jours, des plus confuse. La quatrième brigade irakienne du général Mohamed Saïd Mohamed, effectuant un mouvement tournant, profita de l'assaut sur Akoyan pour esquiser une manœuvre de diversion efficace. Elle prit à revers les points d'appui des Pesh-Merga et escalada profondément les pentes. Elle poussa même au-delà du village de Gori Saati, atteignant le premier piton

## LE KURDISTAN OU LA MORT

du sommet en dos de chameau où traînaient encore quelques coulées de neige. Le Pesh-Merga Azziz assurait cependant que cette progression avait coûté aux Arabes cinq cents tués, deux auto-mitrailleuses et quatre chars d'assaut.

Ces succès initiaux non négligeables — le tiers du mont Handrin jusqu'à la crête, et la moitié du mont Zozek — étaient en effet coûteux pour les assaillants. Leurs messages en témoignaient, et les Kurdes triplaient volontiers les pertes. Les chars ne pouvaient plus suivre l'infanterie dans son ascension, et, bien souvent, l'interpénétration des belligérants annihilait les interventions de l'artillerie et de l'aviation. Les Pesh-Merga parvenaient ainsi, par leur adresse et leur habileté, à compenser le désavantage des moyens et du nombre. Les 8 et 9 mai, ce fut l'enfer. Epargnant relativement Handrin où s'implantait la quatrième brigade — dont le général Mohamed Saïd Mohamed venait de recevoir un télégramme de félicitations de Bagdad pour son avance spectaculaire — l'effort gouvernemental pesa sur Zozek. Tandis qu'un feu roulant d'artillerie faisait rage, aggravé par les interventions continues de l'aviation, Ali Sinjari me disait : « On a tout accordé, sans discussion, à des Arabes incultes du désert et à des Africains de la brousse parfois anthropophages. Nous, on préfère nous exterminer plutôt que de nous donner satisfaction. » Pendant ce week-end terrifiant, les combats allèrent jusqu'au corps à corps et



l'arme blanche fit des ravages. « Le poignard est un frère, le fusil un cousin », assure un proverbe kurde, ce qui signifie que la lame ne manque jamais son coup, tandis que l'arme à feu peut gâcher le sien. Les Pesh-Merga tinrent bon, ne concédant que de légers replis localisés. Cruellement saignée — mille tués et blessés estimait-on — la troisième brigade du colonel Mozhar Obeed s'essouffait. Quelques prisonniers confirmèrent que les officiers devaient souvent pousser leurs hommes revolver au poing. A Handrin, Faher, incrusté sur le second sommet, ne cédait plus un pouce de terrain. Ainsi, au bout d'une semaine de chocs sans merci, le front connaissait, le 10 mai, une relative accalmie. Le commandement irakien la mit à profit pour relever, à Zozek, la troisième brigade, épuisée et décimée. Il la remplaça par la cinquième. Sur le mont Handrin, il paracheva l'occupation du terrain conquis et y amena un matériel considérable en prévision d'un nouvel assaut. Celui-ci était confié aux premier et deuxième bataillons, puissamment dotés d'artillerie de montagne. Ces mouvements n'échappèrent nullement aux yeux perspicaces des Pesh-Merga.

Le 11 mai, tandis que le général Mohamed Saïd Mohamed se voyait décoré pour sa « victoire », la cinquième brigade, jalouse des lauriers momentanés de la quatrième, tentait d'investir entièrement Zozek. En début d'après-midi, devant la marée humaine qui déferlait sur eux, et soumis à l'épreuve

## LE KURDISTAN OU LA MORT

permanente du napalm, voire de l'acide sulfurique, les Pesh-Merga concédèrent à nouveau du terrain. Mais, à dix-sept heures, ils rejetaient les Arabes sur leurs positions de départ à l'issue d'une fulgurante contre-offensive. Les combats, au corps à corps, se poursuivirent dans la nuit. Un officier irakien devait, plus tard, les évoquer publiquement en ces termes : « Avez-vous jamais assisté à une tempête, par quarante-cinq degrés de pente, dans le noir et à 1 000 mètres de haut, avec un ennemi déchaîné que vous ne pouvez voir ? » La résistance farouche du mont Zozek favorisa ainsi l'étonnant exploit des défenseurs du mont Handrin. Faher y avait passé sa journée à préparer une contre-attaque surprise afin de prévenir le nouvel assaut des gouvernementaux. J'ai conservé le plan original de cette opération, tel qu'il fut dessiné par son auteur sur une feuille de carnet. Beau, grand et robuste, Faher arborait à l'époque une barbe calquée sur celle de Fidel Castro. Il avait fait vœu de ne la raser qu'après la victoire. Il disposait d'une demi-douzaine de mortiers légers pour appuyer ses maigres effectifs. Il importait à tout prix d'éviter l'échec, sous peine de voir le mont Handrin tomber en entier aux mains des Arabes. C'eût été une catastrophe et même le commencement de la fin, car ce sommet, le plus élevé, dominait Zozek et constituait la position-clé du dispositif de défense.

« Une seule tactique : miser sur l'audace et la

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

crainte que nous inspirons à nos ennemis, supputait Faher, ses yeux noirs allumés dans son superbe visage basané. En outre, leur succès initial les a mis en confiance et ils ne s'attendent pas à notre contre-offensive. La préparation de leur éventuelle progression en témoigne. L'effet de surprise doit jouer à plein. »

La poche creusée par le général Mohamed Saïd Mohamed s'avancait en pointe jusqu'à une douzaine de kilomètres de Ruwanduz. Elle formait grossièrement un triangle piqué sur le premier sommet du mont Handrin. Elle offrait, avec une base très large, des flancs étirés et vulnérables malgré les fortins qui les jalonnaient. Faher morcela donc sa troupe en petits groupes qui, au cours de la nuit du 11 au 12 mai, ainsi que pendant la matinée, prirent position sur les côtés du dispositif arabe. Il garda avec lui les mortiers et un noyau solide de Pesh-Merga avec consigne de ne pas bouger avant que les commandos n'aient semé la panique par leurs raids. « Nous pousserons alors au centre, expliquait-il, et ferons la jonction avec nos éléments de choc. Il faut réaliser l'encercllement afin de nous emparer de l'artillerie et du matériel. » Il concrétisait sa pensée par le schéma qu'il me remit en souvenir. La poche irakienne y est délimitée à l'encre noire, avec des petits ronds verts situant les postes périphériques. Des flèches rouges précisent les points d'attaque des commandos. Il y a même les emplacements des canons

## LE KURDISTAN OU LA MORT

et des mortiers, avec, à la base, les forts de la garnison de Ruwanduz. Car l'audacieux chef kurde entendait porter le combat aux abords mêmes de la ville.

L'heure « H » fut fixée au lendemain 12 mai, à seize heures. A l'heure dite, des tirs nourris éclatèrent sur les flancs du mont Handrin. Leur fréquence et leur dispersion donnaient l'illusion d'une multitude d'assaillants. Les Arabes, surpris par ce harcèlement généralisé qui les fixait jusque sur leurs arrières, ne purent solliciter ni l'artillerie lourde de la cuvette ni l'aviation, sous peine de se trouver eux-mêmes sous leurs obus et leurs bombes. Et ils voyaient, de tous côtés, surgir des Pesh-Merga vociférants qui, le turban garni de branchages et d'herbes, jaillissaient des rochers ou surgissaient des chênes verts. Après une tentative de résistance, ils cédèrent à la panique attendue, d'autant que les assaillants ne faisaient pas de quartier. Leur commandement, sollicité d'envoyer partout des renforts, dégarnit partiellement le sommet et retourna même une partie de l'artillerie pour tirer sur les flancs de la poche. Faher n'en espérait pas davantage et lança son groupe à l'assaut. Appuyé par les tirs de ses mortiers de deux pouces, il fit irruption au centre, bouscula les défenseurs et s'enfonça au cœur de la position. Une débandade se déclencha alors, à la fois indescrivable et incroyable pour qui n'en fut pas le témoin. Tous les coups faisaient mouche. Affolés, terrorisés, traqués de toutes parts, les Irakiens se

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

rendaient en masse, ou, jetant leurs armes, dévalaient en désordre vers Ruwanduz. On ne savait plus qui résistait, fuyait ou se constituait prisonnier. Grâce à leur agilité de chamois, les Pesh-Merga, mêlant les injures, les menaces et les cris de triomphe, parvinrent au bas de la montagne avant la plupart de leurs adversaires, et les encerclèrent à 600 mètres à peine des retranchements de Ruwanduz. La garnison de la ville, stupéfaite ou, peut-être, rendue prudente par la crainte d'un assaut, demeura passive, se bornant à couvrir la retraite des fuyards qui parvenaient jusqu'à elle. L'appel désespéré lancé sur les ondes par un officier arabe et intercepté par les Pesh-Merga, situait éloquemment l'ampleur de cette déroute : « De grâce, suppliait la voix, pour l'amour du grand Mohamed, sauvez-nous ! Il n'y a plus personne qui se batte ! Tout le monde est en fuite ! Nos unités sont dispersées ! Les « djach » ont disparu ! C'est le sauve-qui-peut général ! Tout notre matériel est pris ! Envoyez d'urgence des avions avec du napalm sinon nous sommes perdus ! Personne ne répond plus à l'appel ! Les rebelles réoccupent tous nos postes ! » Et, comme on l'incitait à tenir bon coûte que coûte, l'officier perdu d'Handrin, jeta cette ultime réplique : « Vous ne vous rendez pas compte que c'est le jour du Jugement dernier ! » (Youm al Quiama.)

Dans cette mêlée terrible, ni l'aviation ni l'artillerie ne purent effectivement intervenir. Bien des

duels se livraient à l'arme blanche et le poignard suppléait souvent le fusil. Jamais l'expression « tirer un homme comme un lapin » ne fut plus vraie que sur les flancs herbeux et boisés du mont Handrin. C'était à se demander comment les Pesh-Merga, déchaînés, surexcités, bondissant de tous côtés, ne se tuaient pas entre eux. On assista, au cours de cette bataille éclair, terminée à dix-neuf heures — et qui dura donc cent quatre-vingts minutes — à des scènes inimaginables. Azziz, le fameux Azziz de Barsarin, rugissait, son turban à demi dénoué, comme un lion. Je l'avais connu une nuit, dans une grotte-arsenal où l'on fabriquait des grenades et des mines avec des tuyaux et des boîtes métalliques bourrés d'explosifs. Il savait ma présence sur le front, et était entré en criant : « Bonsoir le Français! Vive la France! » Stupéfait, je m'avançai vers ce grand diable dégingandé qui coltinait une véritable panoplie d'armes récupérées sur le champ de bataille. Je ne devais pas rencontrer d'autre Pesh-Merga qui pratiquât notre langue. Ce cri de « Vive la France! » dans une grotte du Kurdistan qui vibrait aux coups de boulot des canons, peut paraître invraisemblable, de même que l'émoi d'Azziz prenant mes mains dans les siennes en répétant : « Un Français! Merci... Un Français! Merci!... », mais ils sont l'élan même de la vérité. A des titres différents, ni lui ni moi ne réalisons la surprise de semblable rencontre. De ma longue existence nomade, je crois que je ne vécus

« LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

jamais minutes de sympathie aussi émouvantes, ni d'affection aussi touchante à l'adresse de mon peuple et de mon pays. Azziz m'expliqua qu'il avait travaillé en 1956, 1957 et 1958 aux barrages du Dokan sous les ordres de trois ingénieurs français qu'il nommait Lestrade, Michon et Tillot. Il avait appris auprès d'eux des rudiments de notre langue et servait d'interprète. Mais, depuis huit ans, il n'avait pas eu l'occasion de reparler français. Alors, des mots lui échappaient, et ces défaillances l'emplissaient de confusion. Il était entré dans les rangs des Pesh-Merga depuis les premiers jours de la guerre, en 1961, et dévidait avec fierté le chapelet de ses combats. Il me tutoyait et je fis de même. Dans cette caverne d'Ali-Baba infernale où l'on accumulait, grâce à une alchimie sommaire, des trésors de mort, il avait trouvé le moyen de me préparer du thé. Nous étions, après deux gorgées, devenus les meilleurs amis du monde. Il rêvait d'un bazooka.

« Avant, j'en possédais un, et j'en démolissais des Arabes! Hélas! il a été détruit sous un bombardement. Je me sers maintenant de ce pistolet-mitrailleur et aussi de mon fusil... C'est un vieux, un tchèque à long canon, mais il ne manque jamais son but. Je le préfère à ceux-là que j'ai ramassés sur des Arabes tués dans la journée. Des fusils russes... La baïonnette se plie comme la lame d'un couteau... Ça vaut ce que ça vaut... Ah! Si je pouvais trouver un autre bazooka! Je les casserais tous, ces salauds!... »

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Azziz était l'un des hommes de confiance de Faher. En cet après-midi du 12 mai, il bondissait de rocher en rocher, son pistolet-mitrailleur sous le bras, et hurlait en français : « Tous les casser!... Tous les casser! » Il était magnifique de férocité. Soudain, un capitaine irakien se détacha d'un chêne, les bras levés. Azziz, impitoyable, lâcha une rafale. L'officier se plia en deux, chancela, tenta de se redresser et bascula sur le dos. Une balle l'avait touché au cou et le sang jaillissait par saccades. Il était étendu dans l'herbe, agité de soubresauts. Il fixait son vainqueur d'un œil hagard qui se voilait. Azziz retourna le corps du bout du pied pour ne plus voir cet adieu muet au monde, et nota simplement : « Comme il a l'air triste! » Puis il reprit sa chasse à l'homme. Le capitaine arabe se nommait Hamid. Plus loin, les deux frères Abdallah et Hakmat Hussein, originaires de Zakho — des jumeaux je suppose, tant leurs carcasses filiformes et leurs visages anguleux étaient d'exactes répliques — avançaient au coude à coude, debout, indifférents à la mitraille qui hachait menu les feuillages et ricochait sur la rocaille. Leur inséparable copain Amin Naman, un « pays », les escortait. Leurs poignards à demi dégainés captaient les reflets du soleil couchant. Ils faisaient des ravages, tirant sans relâche coup sur coup, car ils ne pouvaient tolérer un seul Irakien s'il n'était à terre. Les cadavres jalonnaient leur passage. « Ils sont trop nombreux! Nous ne pourrions les



garder! » répétait Abdallah pour justifier le massacre. Il y avait sans doute une vérité cruelle dans cet alibi, mais aussi l'excitation accumulée pendant dix jours sans sommeil, passés au combat et sous les bombardements continuels. Un désir de vengeance aussi au nom de toutes les femmes et de tous les enfants, dont les leurs, traqués depuis cinq ans, comme des lapins.

Surpris dans leur poste de commandement, les officiers irakiens s'étaient enfuis, abandonnant sur place bouteilles et verres de bière à demi pleins, briquets, cigarettes, sticks, archives, courrier, et même le télégramme officiel félicitant les troupes et décorant le général Mohamed Saïd Mohamed. Il y avait aussi un soulier, le gauche, et une casquette de commandant. On retrouva plus loin le cadavre, nu-tête, avec une seule chaussure au pied droit. On dénombra encore, sur le terrain, les corps de quatorze officiers de tous grades, dont celui de Faadi Hadj Mohamed, commandant l'artillerie de montagne. Et le hutin conquis était à la mesure du désastre infligé : 6 canons de soixante-quinze en batterie, et 4 autres sans recul, 4 mortiers lourds américains de quatre pouces, 8 mortiers anglais de trois pouces, 4 mortiers de quatre-vingt-un millimètres, 5 mitrailleuses Vickers, 44 mitrailleuses Bren, plus de 1 000 fusils Mauser, 300 mitraillettes Sterling, une quantité d'armes légères diverses, 46 appareils émetteurs-récepteurs sans fil, une liaison radio sol-air,

100 tentes de campagne, 6 000 couvertures, des tonnes de munitions dans des caisses frappées au drapeau américain et portant, ô ironie, une étiquette avec une poignée de mains fraternelle, un équipement multiple et un ravitaillement considérable. Jamais les Pesh-Merga ne s'étaient trouvés à semblable noce. Nous goûtâmes ainsi, à loisir, aux rations irakiennes d'origine anglo-saxonne, et le yaourt montagnard des Kurdes me parut supérieur au fromage en boîte qui venait d'Australie. On s'offrait à gogo des cigarettes turques et l'on se gonflait de biscuits raffinés. Azziz, pour une fois, ne maudissait plus les Américains, les Anglais et les Russes, « qui jouent à celui qui criera le plus fort pour défendre la paix puis aident les Arabes à faire la guerre ». Il avait des idées bien arrêtées sur la paix : « Elle consiste, disait-il, à porter la guerre chez le voisin ! » Mais, ce soir-là il se sentait pétri de gratitude devant la masse du butin. Il fallait, à son avis, deux cents mulets pour l'évacuer. Il s'était attribué, sur le champ, un bazooka, et, radieux, en caressait amoureusement le tube en répétant le leitmotiv de son combat : « Tous les casser ! Tous les casser ! »

Si quelques Irakiens avaient pu s'échapper, les prisonniers, eux, étaient rares. Dans l'effervescence de la bataille, où les rumeurs contradictoires passaient aussi vite que les balles, on parla un moment de treize cents captifs. Nul jamais ne les vit, et, quand je les réclamai, on me dit que j'avais rêvé.

L'un des rescapés, marchand ambulant à Bagdad, encore mal revenu de son effroi et de sa chance, m'assura qu'il venait de vivre « la plus grande bataille de tous les temps ». Elle coïncidait, il est vrai, avec son baptême du feu. Il réalisait mal ce qui s'était passé. « Les Kurdes, me raconta-t-il, sortaient de terre et tombaient des arbres. Ils nous criaient en arabe : « Nous allons vous tuer tous!... Etes-vous prêts pour le paradis? » J'ai vu des morts partout. Je ne sais pas comment je suis en vie... » Azziz lui tendit une tranche de pain et dit : « Tu as bien fait de te rendre tout de suite. Dans ces cas-là, il vaut mieux ne pas attendre. » Nul ne compta exactement les cadavres... Deux mille selon Faher. Il y en avait partout, dans l'herbe, au pied des arbres, et derrière chaque rocher. Les blessés rendirent l'âme sur place. Les flancs du mont Handrin, transformés en immense nécropole, ne tardèrent pas à empuantir l'atmosphère. Et, sans doute, tous ces morts furent-ils, pour la plupart, la proie des bêtes de la montagne. Dans un télégramme au gouvernement, le commandement irakien fixait lui-même, plus tard, à douze cents tués, les pertes de la seule seconde division. Il avait dû procéder à la réquisition des hôpitaux civils des grandes villes de la plaine — Erbil, Kirkouk, Souleymanyé, Mossoul — pour y entasser les blessés du front de Ruwanduz. Il se vit même contraint de faire évacuer maints établissements scolaires pour les transformer en infirmeries.

On racontait qu'à l'annonce de la défaite d'Handrin, le général Ansari pleura. De son côté, Mollah Moustafa Barzani, fait unique dans sa longue existence de baroudeur, adressa un message de félicitations à ses troupes : « Je suis fier de vous leur disait-il notamment. Votre victoire pour le triomphe de nos droits légitimes, est celle de la Révolution et de tous les démocrates d'Irak. » Ses yeux s'illuminaient à l'évocation de la bataille d'Handrin, et il la revivait de temps en temps, seul, pour lui-même, en manœuvrant, dans son refuge, avec des petits cailloux. Il proposa une trêve de vingt-quatre heures, sous le couvert de la Croix-Rouge Internationale pour l'inhumation des cadavres épars sur le front de Ruwanduz, dénonçant les dangers d'épidémie. Son appel recueillit un écho favorable à Genève, mais le Croissant Rouge irakien, une fois encore, s'abstint de toute réaction. Au mois d'août suivant, le choléra sévissait dans les régions de Kirkouk et de Diyanah. Bagdad dut décréter l'isolement des provinces du nord et lancer un appel à l'Organisation mondiale de la Santé, qui envoya sur place une équipe de spécialistes avec 200 000 doses de vaccin, dirigée par le docteur Oscar Felsenfeld.

Par une étrange coïncidence, le général Choukri, ministre irakien de la défense, se trouvait en inspection sur le front au moment de la bataille d'Handrin. Venu chercher une victoire, il ramenait une défaite à un tournant décisif de la guerre. Le lendemain, au



Mollah Moustafa Barzani, au front, prend connaissance d'un message apporté par une estafette. A gauche, Akraoui, ancien représentant des Kurdes au Caire, expulsé par Nasser.



Ci-dessus : sous une hutte de branchages, au front, (de droite à gauche) Idriss Barzani, le jour même où Radio-Bagdad annonçait sa mort, le colonel Qazi, chef d'état-major, et Samy.

Ci-dessous : un groupe assis dans l'herbe, sous les arbres, et qui discutait autour de documents et de cartes... C'était le quartier général de la Révolution.

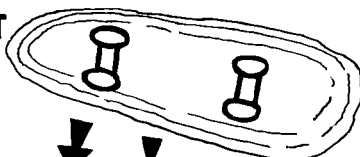
Ci-contre, en haut et en bas : la bataille du Mont Handrin... Le moindre rocher devient bastion, la plus petite gorge repaire, chaque défilé piège.





schéma de la bataille d'HANDRIN (12 mai 1966) d'après

2eme SOMMET

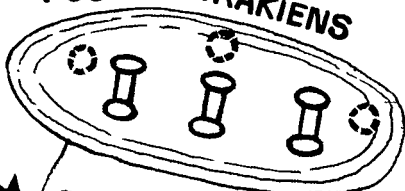


MORTIERS  
PESH MERGA

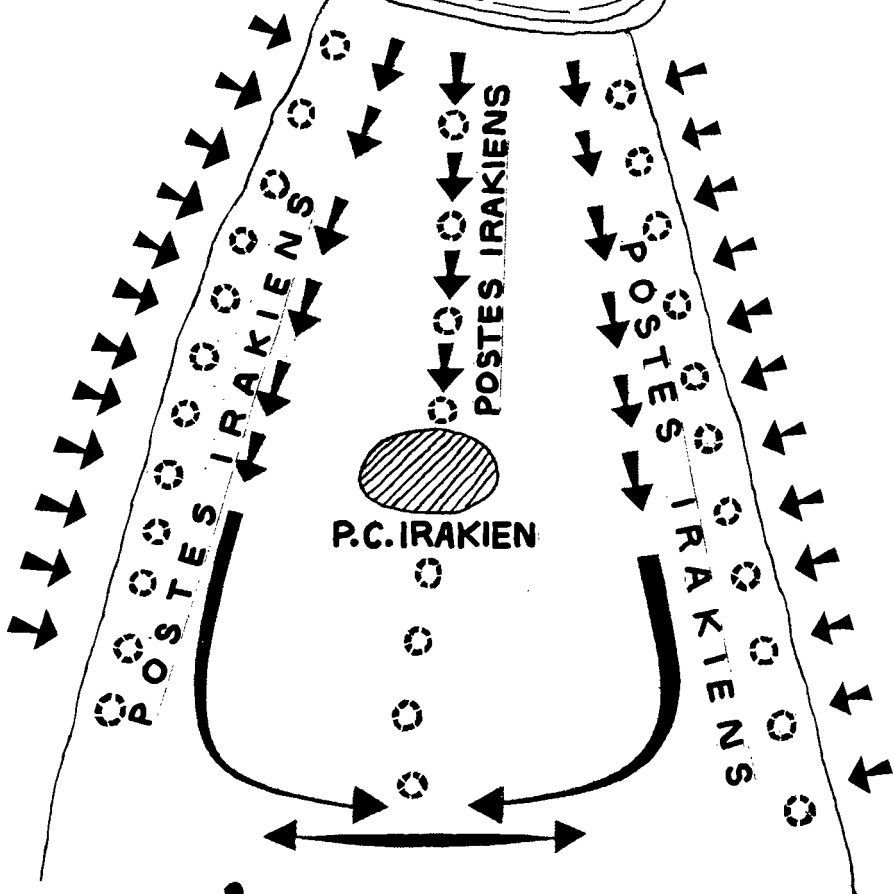
ALTITUDE 2875 m

POSTES IRAKIENS

1er SOMMET



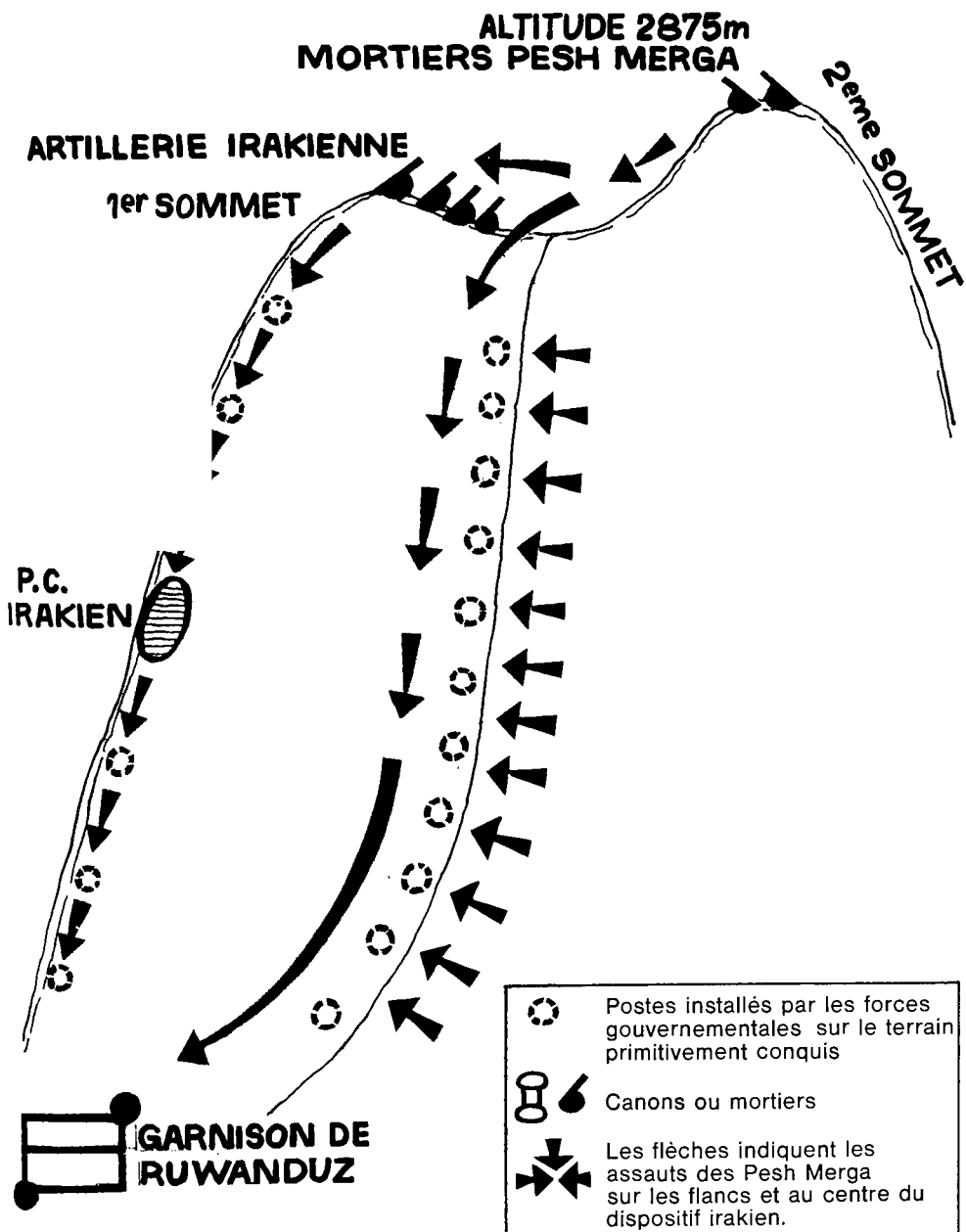
ARTILLERIE  
IRAKIENNE



GARNISON DE RUWANDUZ

VUE DE HAUT A PLAT









Ci-contre, en haut et en bas : les canons et stocks de munitions pris aux Arabes les jours précédents et camouflés çà et là sous des branchages.

Ci-dessus : sur le mont Zozek, dénudé et brûlé par le napalm, un officier irakien capturé au combat est amené vers l'arrière.

Ci-dessous : les prisonniers partageaient l'existence frugale des Pesh-Merga et n'étaient l'objet d'aucun sévice...





Ci-dessus : « Comment t'appelles-tu ? — Libération — Et toi ? — Lutte. » J'en trouvai d'autres qui se nommaient Kurdistan, Liberté, Révolution.

Ci-contre : depuis cinq ans voué à l'extermination, le peuple kurde chante toujours sa complainte séculaire : « Etre libre, aimer, croire et mourir... » Pauvre, seul et abandonné, il persiste à associer l'espérance à ses révoltes et à ses larmes. Et cette fillette en haillons, grandie sous les bombes et dans l'horreur, récite malgré tout le message ancestral de fraternité : « Le monde est une rose... Respire-la et donne-la à ton ami. »



cours d'une interview, le premier ministre Bazzaz déclarait : « Le principal élément dont on a besoin dans la situation présente est la confiance mutuelle. Les Kurdes doivent comprendre que le gouvernement recherche une collaboration effective avec eux. » « La Voix libre du Kurdistan » répliquait aussitôt : « Les pourparlers de négociations ne seront pas pris au sérieux aussi longtemps que Bagdad exigera la reddition des Pesh-Merga et qu'ils soient désarmés. » Cette précision confirmait ainsi la volonté de Mollah Moustafa Barzani de conserver ses troupes en Kurdistan. Cependant, tout en lançant un nouvel appel au monde pour que soit mis fin à l'effusion de sang, il précisait que les Kurdes « n'avaient jamais souhaité faire sécession », et se défendait de l'appellation de « séparatistes », inventée, disait-il, pour justifier la répression. Il réaffirmait enfin sa volonté de parvenir à une solution « qui soit conforme à l'esprit de notre temps et à la charte des Nations Unies ». Simultanément, des commandos de Pesh-Merga s'attaquaient de nouveau aux « pipe line » de l'Irak Petroleum Company aux abords de Kirkouk. De part et d'autre, on « tâtait le terrain » pour un nouveau dialogue, le vaincu admettant tacitement l'échec de son offensive, le vainqueur signifiant au préalable sa position en laissant la porte ouverte à l'élaboration d'une paix que chacun désirait.

Mais, dans cette attente, la guerre ne perdait guère de son acuité. Sur le front, les bombardements de

## LE KURDISTAN OU LA MORT

l'aviation et de l'artillerie se concentrèrent sur le mont Zozek comme si l'état major irakien cherchait à y effacer sa déconvenue d'Handrin. A l'arrière, « Ilyouchine », « Mig » et « Hawker Hunter » s'acharnaient sur les villages, les populations et les troupes. Samy disait que les Arabes exerçaient toujours des représailles après leurs échecs. Le samedi 14 mai, tandis que les Pesh-Merga nettoyaient Handrin des derniers postes ennemis, il tomba, chaque minute, une bombe et un obus sur Zozek. Pas un seul mètre carré de terrain n'y demeura intact. Mais tous les assauts furent repoussés. Le 15, le ciel se couvrit et paralysa l'aviation. Des combats sporadiques révélèrent un net fléchissement des « djach ». Le 16, l'artillerie kurde, qui avait doublé de puissance en un seul après-midi, se mit à son tour de la partie, tirant à vue, sur les positions ennemies de Zozek. « Trois coups par heure, avait recommandé Mollah Moustafa Barzani, uniquement pour les tenir en haleine. Et puis, nous n'avons pas d'obus à gaspiller. » Le 17, Idriss Barzani m'annonçait que les Arabes avaient abandonné, sur le mont Zozek, la plupart des postes exposés aux tirs kurdes, et repliaient leur propre artillerie afin d'éviter une réédition de leur mésaventure d'Handrin. Le 18, Faher pouvait enfin raser sa barbe. Certes, l'aviation irakienne occupait toujours le ciel et ne relâchait ni sa surveillance ni ses attaques. Mais, sur terre, les combats diminuaient partout d'intensité, se limitant

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

même, parfois, à de simples escarmouches. La grande offensive de printemps, qui devait tout bousculer en une semaine se trouvait non seulement enrayée, mais encore tournait au désastre. Les avions confirmèrent bientôt l'aveu de l'échec, en bombardant les ponts de la route. Comme elle leur échappait, ils s'acharnaient à la paralyser. Choman et Rayet furent partiellement visés. Mais, tenus en respect par les mitrailleuses lourdes, les pilotes, qui n'aimaient pas le risque, firent assaut de maladresse. Seul le pont d'Hafiz, à une quinzaine de kilomètres de Ruwanduz, devait souffrir de ces attaques.

Le colonel Qazi, chef d'état-major des Pesh-Merga, affirmait, avec sa rigueur toute militaire, que Bagdad venait de subir sa plus grande défaite. « Si l'on songe, disait-il, que le gouvernement ne peut guère rassembler plus de deux divisions vraiment valables et que nous les avons décimées, on imagine la gravité, pour lui, de notre victoire. » Hormis quelques postes sur la base ouest du mont Zozek, les Kurdes contrôlaient l'ensemble du front. Quant aux pertes arabes, Qazi, se basant sur les données du commandement adverse, les estimait, au bas mot, à deux mille tués en une dizaine de jours de combat, sans compter celles subies par les « djach ». « Selon nos chefs d'unités, ajoutait-il, le nombre des morts ennemis s'élèverait à trois mille, et celui des blessés atteindrait le double. C'est-à-dire, au total, le tiers environ des forces mises en ligne. Ajoutons à cela

## LE KURDISTAN OU LA MORT

une masse énorme de matériel détruit ou capturé. » Il voulait s'en tenir cependant au bilan officiellement avoué par l'état-major irakien afin, disait-il, « de ne pas se faire accuser de mensonge. Laissons-leur ce monopole, et ils ne vont pas s'en priver pour masquer leur défaite à la fois devant le peuple et devant l'opinion mondiale. » Peu de temps après, en effet, Bagdad diffusait sans vergogne les communiqués que l'on connaît sur « l'écrasement des petits nains ». Qazi estimait à cent cinquante tués et blessés les pertes des Pesh-Merga. L'attaque surprise d'Handrin n'avait coûté qu'une quinzaine d'hommes. Je n'ignore pas que chaque armée a toujours tendance à minimiser le nombre de ses morts et, pour dénoncer le bluff irakien, je ne saurais me faire le complice de tricheries kurdes, ni présenter naïvement le Pesh-Merga comme un surhomme quasi invulnérable et invincible. Je dirai simplement, avec l'objectivité nécessaire du témoin, que la montagne accoucha littéralement de lui, et qu'il colle à elle. Splendide et redoutable à son image, il en a fait sa protectrice et sa complice. Elle épuise l'adversaire quand il s'essouffle à peine. Le moindre rocher devient bastion, la plus petite gorge repaire, chaque défilé piège. La nature lui offre ses meilleures armes. Et je venais, à loisir, de vérifier ces vertus guerrières qu'exaltait Ser, le soir de mon arrivée en Kurdistan. Montagnard hors série, le Kurde est aussi un homme-cheval. Il cavalcade allégrement parmi les éboulis et sur les sentiers



## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

abrupts, soudé à sa petite monture fine et nerveuse, qui ne se dérobe ni ne déçoit jamais. Econome de sa vie et de ses armes, il attaque toujours à coup sûr, profitant d'un avantage du terrain et de la surprise. Et, lorsqu'il se défend, il compense son infériorité en nombre et en moyen par une utilisation parfaite du décor, qui lui est une seconde nature. Son instinct décuple son intelligence, son adresse et son agilité. Il est vrai de dire qu'un seul Kurde tient aisément en respect dix adversaires, d'autant que rien ne l'encombre face à des militaires esclaves de leurs équipements, et en proie, avant tout, aux problèmes de l'équilibre. Il faut compter aussi sur son courage hors série, vertu héréditaire et quasi légendaire, née d'une vie rude, sauvage, impitoyable, sans cesse exposée aux rigueurs de la nature et à l'hostilité des hommes. Enfin, et surtout, le Pesh-Merga a la foi. Il croit en la justesse de sa cause, à la mission léguée par ses morts, dont il cultive le souvenir dans les cimetières et par des chansons de gestes. Cette conviction, cette fidélité, lui donnent toutes les volontés et toutes les audaces. Et il les lègue à la jeunesse, grandie, pour toutes choses, dans la vertu de l'exemple. Aussi, pour avoir vu au combat ce peuple exceptionnel, dont on ne peut concevoir la reconfortante originalité en regard de la décadence de nos sociétés trop civilisées, je crois que l'on peut accorder le plus large crédit à ses affirmations. Par ce témoignage de confiance, je rejoindrai tous ceux qui vécu-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

rent intimement parmi les Kurdes, comme le père Thomas Bois qui exalte la pureté de leurs sentiments, ou Archibald Mine Hamilton qui ne tarit pas d'éloges sur la vaillance et la scrupuleuse honnêteté de ces populations.

Tandis que les Pesh-Merga récupéraient peu à peu ce sinistre mont Zozek, symbole de la désolation, que la guerre venait d'arracher à l'oubli, les Assyriens, du côté de Zakho, harcelaient les forces gouvernementales pour empêcher une éventuelle relance de la bataille de Ruwanduz. « Je ne vois pas comment ils feraient, notait Qazi. Il leur faudra du temps pour reconstituer et entraîner les unités de choc que nous venons de décimer. » La défaite militaire se doublait en outre, en Irak, de remous politiques significatifs. Cette guerre impopulaire et épuisante suscitait de violentes manifestations pacifiques rassemblant Arabes et Kurdes au cœur des cités proches du front. A Erbil et à Souleymanyé, la police et la troupe tirèrent sur la foule, faisant des dizaines de morts et de blessés. A Ruwanduz même, l'armée dut brutalement réprimer une révolte des familles de soldats tués au front. Des correspondants de presse étrangers soulignaient, de Bagdad, que « chaque famille irakienne avait depuis cinq ans, un parent ou un ami tué ou blessé dans la guerre kurde ». Au ralentissement des combats correspondait une montée de la rancœur populaire. Pour tenter de l'apaiser, Zaqi Hussein Hilmi, le général en chef vaincu, n'hé-

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

sita pas à publier une déclaration qui, tout en admettant que la région de Ruwanduz était encore « terrifiée par les rebelles », minutait le prétendu « nettoyage » des positions kurdes : Le mont Handrin en vingt-six heures, Zozek en soixante-douze heures, Gar Omar en quatre heures. Et ces opérations-éclair n'auraient coûté qu'une quarantaine de tués et de blessés. Cependant, en secret, le général Aref dépêchait des émissaires auprès de Mollah Moustafa Barzani qui, maintes fois échaudé par des promesses et des engagements non tenus, refusa de prendre langue sans un minimum de garanties préalables. Victorieux, il tenait doublement le beau rôle, celui de la justice et du droit, et celui de la force. Les événements traînèrent tout au long de la fin mai. Le 1<sup>er</sup> juin, l'oléoduc de l' « Irak Petroleum Company » sautait entre Kirkouk et Bagdad. Les avions poursuivirent leur sinistre besogne jusqu'au dimanche 12 juin. Le 13 — date vraiment fatidique dans les affaires irako-kurdes — un silence insolite tomba sur le Kurdistan. Sur terre comme dans les airs, tout demeurait muet. Après une matinée où chacun s'interrogeait, présentant un événement majeur, les populations cachées dans la montagne s'enhardirent et regagnèrent leurs villages. La nouvelle courut alors très vite, dans l'après-midi, que les Arabes demandaient la paix. Elle ne suscita pas d'enthousiasme spontané, nul, après tant de déceptions accumulées, ne parvenant à concevoir une fin réelle des hostilités. Mais

## LE KURDISTAN OU LA MORT

elle provoqua un profond soulagement et fortifia la flamme d'espérance, qui, plus ou moins vive, palpait au cœur de chacun.

Effectivement Mollah Moustafa Barzani avait été saisi d'une requête de l'état-major irakien pour le libre passage, à travers les lignes, d'une mission de conciliation, composée d'émissaires kurdes et officiellement mandatée par le premier ministre Bazzaz. Mollah Moustafa Barzani accepta de la recevoir et, le 15 juin au matin, tandis que les populations du secteur de Ruwanduz réapprenaient à mener une existence normale, les parlementaires venus de Bagdad, précédés du drapeau blanc, franchissaient le no man's land au village de Khalqan, première localité sur la « Hamilton Road », à dix kilomètres de Ruwanduz. On les conduisit en jeep jusqu'à Haji Oumrane, dernier village avant la frontière iranienne, à l'autre bout de la route. Sans doute Mollah Moustafa Barzani désirait-il que le gouvernement irakien mît genou en terre là même où il avait pensé célébrer son triomphe. Il y reçut la délégation dans une petite maison du village, de construction assez récente. Près d'elle jaillissait, des profondeurs du sol, une source fraîche et délicieuse, vantée pour ses multiples vertus thérapeutiques. On avait aménagé, au-dessus même de la source, un bassin couvert pouvant servir à la fois de petite piscine et de lavoir, ainsi que de toilettes. Cet ensemble, vraiment insolite en Kurdistan, révélait la résidence officielle. Cet

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

endroit jouissait, de plus, d'une excellente sécurité naturelle, à proximité d'un amas de rochers, d'une gorge encaissée et d'une peupleraie. En face, s'échelonnaient les tombes du cimetière. Je connaissais les lieux pour y avoir séjourné au cours d'une « permission de détente ». Les avions étaient venus bombarder la route au col de Shinok, lâchant, j'en fus témoin, trois bombes au napalm en territoire iranien. L'une d'elles toucha même un village nommé Tamartchine. Au crépuscule, ce soir-là, tandis que flamboyaient alentour les incendies, une jeune maman était montée sur le toit de la maison avec le berceau à bascule où pépiait son enfant. Elle l'endormit en chantant une romance. Les derniers rayons rasants du soleil lui faisaient, à contre-jour, une auréole dorée. Lorsque le bébé se fût tu, elle redescendit vaquer à ses occupations. Couché dans l'herbe, j'avais attendu que les premières étoiles percent au-dessus de ce berceau fragile qui semblait échoué sur les montagnes du Kurdistan, comme, jadis, la bonne Arche de Noé.

L'entrevue entre Mollah Moustafa Barzani et les parlementaires irakiens se déroula dans la vaste pièce de séjour au sol couvert de tapis de haute laine à fleurs, et meublée seulement d'un poêle. Le chef de la mission dite de conciliation annonça d'emblée que les forces gouvernementales avaient reçu l'ordre de cesser toute activité et de n'ouvrir le feu qu'en cas de légitime défense. Il confirma aussi la sus-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

pension des raids aériens, puis remit un message personnel du premier ministre Bazzaz contenant un schéma des propositions de paix. Mollah Moustafa Barzani le jugea convenable et accepta d'entamer des négociations avec une délégation officiellement habilitée à cet effet. Puis il fit à son tour diffuser, sur l'ensemble du front, l'ordre de suspendre les hostilités. Tandis que, l'après-midi, les parlementaires rejoignaient Ruwanduz, à Bagdad, Bazzaz, au cours d'une conférence de presse, dénonçait publiquement les militaires « jusqu'au boutistes » qui réclamaient « l'écrasement de l'insurrection jusqu'au dernier rebelle ». Ce propos tendait à sauver la face en laissant entendre que le gouvernement entamait les pourparlers en vainqueur, et avertissait en même temps les Kurdes d'une opposition au sein de l'armée. Le 16 juin, des officiers et des soldats arabes, agitant des linges blancs, franchirent les lignes en plusieurs points et vinrent donner l'accolade aux Pesh-Merga en les appelant « frères musulmans ». La vie renaissait peu à peu sur le Kurdistan meurtri. Le 18 arrivait une délégation irakienne de quatre personnalités, dont deux anciens ministres, conduite par le général Ibrahim Al Rivvi. Mollah Moustafa Barzani l'accueillit toujours à Haji Oumrane, entouré, cette fois, de membres du Comité Exécutif. Ils étudièrent les douze points de l'accord présenté par le gouvernement et en adoptèrent les grandes lignes, sous réserve de mises au point plus précises. Dès que le

général Ibrahim Al Riwi eut informé le premier ministre Bazzaz de cette réponse positive, Mollah Moustafa Barzani fut invité à dépêcher à Bagdad ses représentants, aux fins de mettre sur pied un traité définitif. Mais, entre-temps, le général Aref, sans doute poussé par l'opposition militaire, esquissait une manœuvre désagréable. Il reçut officiellement Djelal Talabani, présenté comme président du P.D.K. et porte-parole des Kurdes. Au cours de l'entretien, réputé cordial, il lui déclara que « la Constitution provisoire irakienne reconnaissait les droits nationaux du peuple kurde, et que cette reconnaissance serait confirmée par la future constitution ». Le chef de l'État semblait ainsi vouloir négocier avec des « djach » pendant que son premier ministre entamait les pourparlers avec les Pesh-Merga. Lorsque Radio-Bagdad lui apprit cette déconcertante nouvelle, Mollah Moustafa Barzani entra dans une violente colère et refusa de poursuivre les négociations entamées :

« Djelal Talabani, s'écria-t-il, est un traître. Je me refuse à discuter s'il doit participer, d'une façon quelconque, aux pourparlers de paix. »

Les Kurdes n'ignoraient pas, en particulier, que Djelal Talabani avait participé directement à la bataille de Ruwanduz aux côtés des Arabes. Ils possédaient le télégramme n° 1548 de l'état-major de la 2° division, qui le 12 mai, jour même de la fameuse victoire d'Handrin, prouvait le fait. Bazzaz s'em-

## LE KURDISTAN OU LA MORT

pressa de fournir à Mollah Moustafa Barzani tous les apaisements nécessaires, et, le 21 juin, la délégation kurde conduite par Habib, secrétaire général du Comité Exécutif, quittait le Kurdistan pour Bagdad. Elle était reçue, le 23, par le premier ministre Bazzaz et le chef de l'État, le général Aref. Le lendemain Radio-Bagdad, proclamait que Mollah Moustafa Barzani avait accepté les offres du gouvernement, comportant la reconnaissance de la nationalité kurde et l'usage de la langue kurde, ainsi qu'une administration décentralisée. Le mardi 28 juin, les journaux de la capitale, manifestant une étrange précipitation, écrivaient que la signature de la paix était imminente et que son annonce en serait faite à la télévision par Bazzaz et Habib. En fait, le 29 juin au soir, seul le premier ministre parut sur le petit écran pour présenter les douze points de l'accord qu'il proposait pour le règlement du conflit. « Le gouvernement, déclara-t-il en substance, est prêt à reconnaître les droits nationaux des Kurdes, mais il leur demande de déposer les armes, étant entendu qu'ils bénéficieront tous d'une amnistie générale. » Le projet prévoyait, en outre, l'organisation d'élections législatives dans les délais prévus par la Constitution, l'enseignement du Kurde à l'université de Bagdad, une administration spécifique au Kurdistan réservée aux autochtones, l'accès des Kurdes à tous les postes de l'Etat en fonction du nombre des populations, la liberté de la presse et la liberté d'associa-



tion. Il était enfin précisé que les soldats kurdes devaient rejoindre, dans un délai de deux mois, leurs unités au sein de l'armée irakienne, qu'un ministre spécial gérerait les affaires du Kurdistan, et que l'on procéderait, dans toute la mesure possible, à l'indemnisation des veuves, des orphelins, des mutilés et des sinistrés. Mais Radio-Bagdad eut beau faire état d'un télégramme de Mollah Moustafa Barzani assurant que « ces propositions reflétaient le désir de paix des peuples arabes et kurde et recueillaient son approbation », le cessez-le-feu n'était toujours pas proclamé, contrairement aux affirmations officielles. Mollah Moustafa Barzani, rendu méfiant par les expériences des années écoulées et la récente fausse manœuvre du général Aref, exigeait que le cessez-le-feu n'intervînt qu'au terme de toutes les négociations et non comme condition préalable.

Les événements allaient, sur-le-champ, justifier sa prudence. Au lendemain de l'allocution radiodiffusée de Bazzaz, soit le jeudi 30 juin, des éléments de l'armée s'emparaient de l'aérodrome de Mossoul, et s'en allaient bombarder, non plus les Pesh-Merga, mais le palais présidentiel de Bagdad. Simultanément des conjurés s'emparaient de la radio et annonçaient la formation d'un « Conseil du Commandement de la Révolution » dirigé par l'ex-premier ministre Abd El Razzak, auteur déjà, en septembre 1965, d'un coup d'État manqué contre le maréchal Aref. Il n'eut pas davantage de chance contre le frère. Le général

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Aref vint rapidement à bout des insurgés, parmi lesquels de nombreux officiers. Il apparut que ce complot, fomenté par des « ultra-nassériens », avait exploité le mécontentement d'une partie de l'armée, opposée aux négociations en cours avec les Kurdes et qui se jugeait « humiliée par la capitulation du gouvernement ». La réussite du coup d'Etat eût aussitôt entraîné la rupture des pourparlers de paix et la reprise des combats. Ces événements confirmaient, si besoin était, combien le peuple kurde, devant semblable instabilité, était sage de vouloir garder chez lui son armée de Pesh-Merga. Mollah Moustafa Barzani réaffirma sa volonté de n'accepter aucun accord qui ne lui laisserait pas la libre disposition de ses troupes « jusqu'à ce que des conditions normales reviennent en Irak », c'est-à-dire « tant que le présent gouvernement, antidémocratique et impuissant à tenir ses promesses, aurait le pouvoir ». Il se déclarait cependant favorable au maintien de la trêve et à la poursuite des discussions. Car, si le programme de paix présenté par Bazzaz donnait satisfaction aux Kurdes sur « le point vital », selon Mollah Moustafa Barzani, de la nationalité, il se montrait très vague, sinon muet quant à d'autres questions essentielles : les conditions de l'autonomie administrative du Nord ; la désignation d'un vice-président de la République d'origine kurde ; la formation d'une division spécifiquement kurde au sein de l'armée irakienne, et cantonnée en Kurdistan ; la constitution d'une

force spéciale de police kurde; la désignation d'un conseil représentatif du Kurdistan ayant pouvoir législatif et exécutif; la part des revenus pétroliers consacrés à la reconstruction et au développement du Kurdistan; l'amnistie générale, non seulement pour les Kurdes, mais encore pour tous les détenus politiques d'Irak. Cependant Mollah Moustafa Barzani, pratiquant la politique du moindre mal, mit, semble-t-il, une sourdine à certaines de ces revendications afin de ne pas compromettre l'équilibre précaire du gouvernement Bazzaz, moins redoutable, à tout prendre, qu'une équipe militaire homogène. De toute façon, la trêve constituait un événement important qui permettait au peuple kurde épuisé de retrouver ses esprits. Certes, Mollah Moustafa Barzani eût préféré, pour le triomphe de sa cause, une meilleure compréhension, sinon l'appui de l'Occident. Celui-ci, après tant de trahisons et d'indifférence, réalisait enfin que le problème kurde était bien la clé de l'équilibre du Moyen-Orient, d'autant qu'un membre du directoire irako-égyptien, Okay, mandaté par Nasser, avait participé activement à l'élaboration de la trêve. Mais comme il avait multiplié là-bas, depuis le début du siècle, les cadenas, il donnait l'impression de ne plus savoir user de son trousseau de clés. Alors il se livrait encore à des marchandages selon la méthode bien connue des vendeurs de tapis ambulants, plutôt que de tenter d'assainir une fois pour toutes la situation. Or, dans

## LE KURDISTAN OU LA MORT

cette diplomatie de souk, il sera inévitablement dupé par les spécialistes locaux, qui n'ont pas le même sens des valeurs ni la même notion des mots. Mollah Moustafa Barzani le savait bien, qui réagissait en conséquence. Quand on est seul dans ses montagnes, à ne pouvoir compter que sur soi, quand on endure le martyre et que l'on se bat avec l'énergie du désespoir, quand on voit bafoués tous les principes de sa lutte, qui sont pourtant ceux dont se targue l'Humanité, peut-on se montrer délicat sur les choix, s'ils conduisent à l'efficacité? Finalement, Mollah Moustafa Barzani se décidait le 4 juillet à proclamer le cessez-le-feu, après des discussions directes menées près de Ruwanduz et auxquelles il participa en personne. Mais, le 22, il faisait savoir à son délégué en Europe, Ismet Chérif Vanly : « Nous sommes toujours en guerre. »

De nouveaux éléments n'allaient pas tarder, une fois encore, à semer l'incertitude et le doute. Fin juillet, Bazzaz se rendait en Turquie, où le gouvernement d'Ankara impressionné par la résistance victorieuse des Kurdes déclara « comprendre les efforts couronnés de succès de l'Irak pour le maintien de son unité nationale ». Puis il gagna Moscou où l'accueillait M. Kossyguine en personne. Il y venait négocier « une aide économique, technique et peut-être militaire », et obtint tout ce qu'il désirait contre l'assurance que la paix serait confirmée au Kurdistan. On affirma même qu'il avait rencontré à Bakou,

## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

dans le Caucase, avec la bénédiction de l'U.R.S.S., Mollah Moustafa Barzani. Or, en l'absence du premier ministre, des officiers supérieurs, dont les généraux Nagi Taleb, Rajab Abd el Majid, ambassadeur à Londres, Chaker Mahmoud Choukri, ministre de la défense, Taher Yayia et Ahmed Hassan Bakr, anciens présidents du Conseil, Abd el Azziz Okeili, ennemi n° 1 des Kurdes, intriguaient auprès du chef de l'État. Ils reprochaient à Abd el Rahman Bazzaz, le seul premier ministre civil depuis la révolution de 1958, un comportement équivoque favorable aux pays arabes « réactionnaires », un libéralisme économique de mauvais aloi à l'égard des capitalistes, en conséquence une politique extérieure conservatrice, et encore l'accord avec les Kurdes. Aussi, à son retour de Moscou, Bazzaz se vit-il acculé à la démission. Et, le 6 août, le général Aref chargeait le général Nagi Taleb, nassérien convaincu, de former le gouvernement. Dans son programme, fondé sur un nationalisme militant et des réformes sociales audacieuses, le nouveau ministre inscrivait « la poursuite du rétablissement de l'ordre et de la sécurité au Kurdistan et la reconstruction de cette région », avec, parallèlement, « le renforcement de l'armée ». Nagi Taleb, ayant inclus trois Kurdes dans son cabinet, le docteur Abdullah Naqsbendi (finances), Musleh Naqsbendi (justice), Ahmed Kasser Kadir (reconstruction du Nord), Mollah Moustafa Barzani s'empessa de proclamer qu'il leur déniait tout droit

## LE KURDISTAN OU LA MORT

de représentativité. « La Voix libre du Kurdistan » présenta notamment les Naqsbendi, issus d'une famille religieuse réactionnaire, comme inféodés aux Irakiens, presque des « djach », et déclara tout net que les Kurdes manifestaient la plus grande réserve à l'égard du nouveau gouvernement. Parallèlement la « Ligue Arabe » publiait une carte du « Monde Arabe » dans laquelle étaient inclus notamment Israël et le Kurdistan d'Irak. L'Irak ne respectait déjà plus l'accord qu'il avait sollicité. Et les Assyriens apprenaient avec une certaine amertume l'échange de représentations diplomatiques entre Bagdad et le Vatican, tandis que M. U Thant secrétaire général de l'O.N.U., refusait de recevoir Ismet Chérif Vanly, messenger de Mollah Moustafa Barzani.

Le silence avait seulement régné trois mois sur les montagnes kurdes. Le temps d'un été. Le 25 septembre, l'écho répercutait dans les vallées le déchirement des fusillades. Les Pesh-Merga enrayaient du côté de Karadakh, une attaque des « djach » de Djelal Talabani soutenus par des éléments du 5<sup>e</sup> régiment irakien. Les accrochages se multipliaient. Mollah Moustafa Barzani mobilisa à nouveau ses troupes pour endiguer les infiltrations des mercenaires que Djelal Talabani levait avec les fonds officiellement consacrés à la reconstruction du Kurdistan. Bagdad prit peur et délégua son ministre de la Défense, le général Choukri, auprès de Mollah Moustafa Barzani, que des informations disaient malade

et sur le point de subir une intervention chirurgicale à l'étranger. L'entrevue fut sans équivoque. Symboliquement, le leader kurde remit à son hôte son revolver et reçut en échange un Coran. Mais, deux jours plus tard, les Pesh-Merga, dans la région de Penjwin, bousculaient les Arabes qui empêchaient les paysans kurdes de rejoindre leurs terres. « La Voix libre du Kurdistan » proclama alors que la lutte serait poursuivie jusqu'à l'autonomie totale. Bagdad répliqua par un ultimatum : « Ou les Pesh-Merga déposeront leurs armes avant le 29 octobre ou la loi d'amnistie ne les concernera plus. » « L'autonomie ou la guerre », répondit Mollah Moustafa Barzani, et le général Okeili saisissait l'occasion pour prêcher la liquidation de la question kurde par la force. Alors, le 28 octobre, veille même de l'expiration de l'ultimatum, le général Aref en personne se rendit à Ruwanduz pour discuter avec Mollah Moustafa Barzani. Il amenait en présent une somptueuse voiture américaine. La rencontre eut lieu au camp de Mafrak, près de Diyanah tandis que les Pesh-Merga veillaient sur les hauteurs avoisinantes. Deux chefs d'État négociaient, et, pour la première fois, l'Irak admettait tacitement l'existence d'un gouvernement dans le Sud Kurdistan. De retour à Bagdad, Aref assura que Mollah Moustafa Barzani n'était pas un séparatiste et promit d'appliquer les clauses de l'accord du cessez-le-feu, au grand mécontentement de son premier ministre Nagi Taleb. Mais, finan-

cièrement et militairement, l'Irak n'était pas en mesure de rompre la trêve pour entamer une nouvelle année de guerre, d'autant que l'hiver s'installait dans les montagnes du Kurdistan. Le régime ne pouvait courir le risque d'une nouvelle défaite et Mollah Moustafa Barzani le savait fort bien.

Du 15 au 21 novembre, alors que la neige ouatait les rumeurs pessimistes et offrait l'espérance d'un répit provisoire, il convoqua le congrès du Parti Démocratique du Kurdistan. Dans un mémorandum adressé au gouvernement de Bagdad, il qualifiait l'accord irako-kurde de « document mort ». Rappelant que ses clauses avaient été respectées par lui — libération des prisonniers, ouvertures des routes, interruption des émissions de « La Voix libre du Kurdistan », restitution des armes lourdes prises à l'armée irakienne — il accusait le général Aref de ne pas avoir tenu ses engagements : reconstruction du pays, décentralisation, enseignement de la langue kurde même à l'université de Bagdad, liberté de presse et d'expression, octroi de ministères à des Kurdes loyaux, libération totale des prisonniers, dissolution des « djach », reconnaissance officielle du P.D.K., incorporation de la province de Dehok au Kurdistan. Et il dénonçait la préparation d'une nouvelle guerre. Cependant, spéculant sur l'opposition croissante entre le général Aref et son premier ministre, le général Nagi Taleb, Mollah Moustafa Barzani suggérait à la veille de Noël, comme ultime



## « LE JOUR DU JUGEMENT DERNIER »

espérance, la création d'un comité mixte destiné à jeter enfin les bases d'une paix solide. Et l'année expira sur l'annonce d'un prochain voyage du chef de l'Etat irakien à Téhéran, signe manifeste de détente dont ne pourraient que bénéficier les Kurdes.

Depuis trois mois le monde a oublié une fois de plus le Kurdistan. Replié frileusement dans ses montagnes rendues plus inaccessibles que jamais par un hiver rigoureux, il a savouré la paix des glaces. Pour vivre heureux vivons caché, assure notre proverbe, mais on rappelle aussi, là-bas, que « le temps est l'ami de son maître ». Et Mollah Moustafa Barzani vient, cahin-caha, de gagner une année entière. Avec le retour du printemps, époque des migrations, le général Aref s'en est allé à Ankara, où les Turcs semblent avoir réalisé que, désormais, l'emploi de la force se révélait inadéquat contre le nationalisme kurde. De là, il a rejoint Téhéran, où les Iraniens, en marge des discussions sur le tracé des frontières, lui ont fait sans doute remarquer combien Mollah Moustafa avait gagné du terrain auprès de l'opinion internationale, même si les grandes capitales affectent toujours de l'ignorer. Nul ne pense plus raisonnablement qu'il soit possible d'écraser les Kurdes par les armes. Toute solution utile ne saurait donc être que politique. Mais ce sont toujours les généraux qui commandent en Irak.



## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

*Yek heye, bi sedî, sed heye, ne bi yeki*

Un homme peut en valoir cent, mais cent  
ne peuvent en valoir un...

(Proverbe kurde.)

L'été dernier, quand, dans la quiétude retrouvée en Kurdistan, on finissait à la faucille les moissons échappées au feu du napalm, et pendant que l'on battait le blé sur l'aire commune des villages avec cette épaisse planche de bois sertie de pierres de silex et de lames d'acier que traînait un buffle débonnaire, les « barbes blanches » — les sages — sceptiques sur l'avenir, rappelaient à la jeunesse en fête la leçon de leur expérience : « *Ew rîya te berê xwe dayê da, ez hatime...* Le chemin que tu vas prendre, j'en viens... » Ce chemin de l'épopée commune des

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Kurdes et des Assyriens, tracé pendant des millénaires au fil des montagnes, et que le sort, par une cruelle malice, condensait à présent en un tronçon de route, un homme, venu du fond des âges, en assurait avec majesté la garde. Le père Beidar l'appelait « le grand chef » et le considérait presque comme un envoyé de Dieu. Ici, on le parait, avec vénération, des atours d'une légende qui commençait à courir le monde. Là-bas, on le qualifiait de « vieux bandit », tout en lui concédant cette faveur divine de la « baraka ». J'ai vécu de longues heures dans son intimité pendant la bataille de Ruwanduz. Pour moi, ses cachettes n'étaient pas tenues secrètes, et il m'honora sans cesse de sa confiance, au point d'élaborer en ma présence ses plans de bataille.

Mollah Moustafa Barzani, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dormait très peu, et, de nuit comme de jour, déployait une activité intense. Il recevait sans arrêt des cadres militaires ou du parti, Habib et les membres du Conseil Exécutif, de simples Pesh-Merga comme des notables. Il voulait être au courant de tout, et guettait, chaque soir, l'arrivée de son fils Idriss, habitué à venir lui rendre compte de ses actes et à prendre ses ordres. Ces conversations et conférences se déroulaient en pleine nature, à même le sol ou sur des couvertures, toujours devant des verres de thé. Si le décor changeait, le canon et les bombes assuraient la permanence de l'orchestration. Jambes croisées sous lui, le buste très droit, le visage

## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

impassible et grave, Mollah Moustafa Barzani écoutait, interrogeait, méditait en suçant son fume-cigarette, puis donnait son avis, rarement discuté. Il n'élevait jamais le ton, et nul ne lui en offrait le prétexte.

Peu après mon arrivée en Kurdistan, on m'informa qu'il voulait me voir, ce qui comblait mes vœux. Je fus donc conduit une nuit dans une petite agglomération de l'arrière-front, pincée entre la route et la rivière. Je trouvai asile sous un toit écorné par les bombardements, où dormaient déjà, pêle-mêle et tout habillés, des hommes, des femmes et des enfants. Je me fis une petite place dans ce dortoir sommaire imprégné d'odeurs fortes. Et, à cinq heures du matin, je suivis l'exode quotidien des villageois. La brume providentielle qui enrobait les sommets nous offrit une matinée paisible. Je la consacrai à écrire, avec un talus herbeux comme dossier, et, pour pupitre, un rocher de granit. Puis, à l'heure du déjeuner, je redescendis dans la vallée. Au sein de la peupleraie, je fus l'hôte d'un vieux paysan nommé Sahin — « Faucon royal ». Sa femme et sa belle-fille s'affairaient pour préparer le yaourt, le fromage et le beurre blanc de brebis, le dough et le thé, sans oublier les inévitables tiges d'oignons. Les petits-enfants de Sahin pataugeaient dans la source où s'alimentaient nos cuisinières. Le fils, Nerguiz — Narcisse —, se battait sur le mont Zozek. Sahin aspirait à la paix, mais pas à n'importe

## LE KURDISTAN OU LA MORT

quelle condition. Il me dit que les récoltes étaient fort compromises par les bombardements et l'impossibilité de se livrer aux travaux indispensables. Il souhaitait un peu de pluie : « C'est la becquée des oiseaux. Ils vont chercher l'eau à la mer, et la laissent tomber goutte à goutte sur terre... » Dès que le ciel s'éclaircit, peu après midi, l'artillerie donna de la voix. Et, comme nous escaladions à nouveau la montagne, un « Mig » s'engouffra dans la vallée et lâcha une rafale de mitrailleuse au-delà du village. Puisqu'il ne repassait pas, Sahin conclut qu'il avait simplement repéré quelque chose sur la route. Le Pesh-Merga qui venait me prendre pour m'amener à Mollah Moustafa Barzani nous confirma qu'il s'agissait d'un cheval errant. Samy m'accompagnait. Nous suivîmes un instant la route, collés au rocher et les yeux au ciel. Le cadavre du cheval, pattes en l'air et le flanc déchiqueté, encombrait la chaussée. Nous traversâmes en courant un long passage découvert, tout égratigné par les balles. « L'avion est passé, sans le savoir, tout près de Mollah Moustafa Barzani », dit le Pesh-Merga. A l'embranchement d'un petit chemin gisait un vieux tronc à demi disloqué, hérissé de bouts de bois où se fanaient des chiffons. Sur un mur de pierres sèches, il y avait des cailloux ronds et des gobelets vides. C'était un arbre sacré habité par un génie. Les passants y déposaient des ex-voto, surtout en ces temps où rôdait la mort. L'escalade d'un talus abrupt nous amena à quatre

## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

pattes dans une prairie bruisante de grillons. Le Pesh-Merga siffla. Aussitôt, des turbans rose et blanc fleurirent comme par enchantement au sommet des rochers qui ceinturaient le pâturage. Il basculait, à gauche, vers une étroite gorge où cascadaient un petit torrent. Un bosquet de chênes verts surplombait la crevasse. A chacun de nos pas, l'herbe haute libérait de capiteuses senteurs sauvages. Des Pesh-Merga préparaient le thé sous les arbres, autour d'un discret feu de bois. Quatre couvertures étaient étalées en carré. Samy se présenta au chef de la petite troupe qui nota simplement : « Le « Mig » est venu trop tôt au rendez-vous... » Nous dominions la route toute proche. Un avion isolé longea à tire d'aile la crête, comme un oiseau fuyant l'orage. Je reconnus la voix du canon de D.C.A. de Galalé.

Soudain, les soldats s'agitèrent. Un Pesh-Merga, fusil à l'épaule, gravissait lentement le ravin, suivi d'un personnage trapu, de taille moyenne, les mains derrière le dos, le regard perdu dans un rêve. Toutes les photographies que j'avais en mémoire me confirmaient que c'était Mollah Moustafa Barzani.

Suivait un homme plus jeune, petit, le visage dévoré par de grosses lunettes rondes. Samy murmura que c'était Akraoui l'ancien représentant des Kurdes au Caire, récemment expulsé par Nasser à la requête de l'Irak. Venait enfin un autre Pesh-Merga tenant par la bride un magnifique cheval gris finement harnaché.

## LE KURDISTAN OU LA MORT

Essoufflé, Mollah Moustafa Barzani fit une brève halte et renvoya d'un geste son écuyer et la monture. Puis il écarta le garde du corps qui le précédait, et termina l'escalade escorté d'Akraoui. Il portait une gabardine kaki taillée à l'occidentale, largement ouverte sur l'uniforme classique des Kurdes, au seul détail près qu'il avait des pantalons évasés à la façon des survêtements de pêcheurs. Il était bardé de cartouchières, et, de sa large ceinture gris clair à motifs bleus, émergeaient le traditionnel poignard à manche de corne clouté et à fourreau doré, ainsi que les chargeurs du revolver qui enflait sa hanche gauche. Le turban rose et blanc des Barzani, évidemment, le coiffait — sorte de serviette de tissu « nid d'abeille » enroulée avec une apparente négligence autour de la tête. Le cheveu était noir, le sourcil épais, l'œil de jais profond, la moustache drue et courte sans le moindre poil blanc, le nez fort et busqué, le menton autoritaire. Sur les lèvres errait l'esquisse d'un sourire, et une certaine bonhomie tempérait les traits rudes du visage basané. Je ne pouvais détacher mon regard de cette tête mise à prix quinze millions d'anciens francs. Venait à moi le dernier grand seigneur de guerre du siècle, transfuge d'une noble époque pour s'égarer dans la nôtre, nationaliste farouche et soldat d'exception, qui alliait au romantisme de l'insurgé de toutes les Révolutions, la dignité rassurante du chef légitime. Il incarnait, en cet Orient de tous les contes, la séduction de la



## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

légende et la rigueur de l'histoire. Il s'arrêta devant moi, le souffle court, Samy s'inclina et me présenta. Mollah Moustafa Barzani me tendit une main ferme et, son regard fiché droit dans le mien, me souhaita la bienvenue en plaidant l'indulgence pour sa lenteur : « Je suis vraiment un vieil homme ! » dit-il en m'offrant un large sourire tout entier d'or. Il quitta ses souliers noirs et se laissa choir, jambes croisées, sur une couverture. Il portait des cbausettes de laine blanche finement tricotées en torsade. Il me fit asseoir à côté de lui. Samy et Akraoui s'installèrent en face. Mollah Moustafa Barzani ne parlant que le kurde, l'arabe et le russe, ils se relayèrent pour traduire ses propos en anglais.

En ce premier contact, nous devisions à bâtons rompus. Il m'invitait à manifester la plus grande prudence, par souci de ma personne en premier lieu, disait-il, et ensuite par égoïsme. « Car, pour une fois que nous avons un journaliste étranger à nos côtés en plein combat, nous tenons à ce qu'il reparte sain et sauf pour porter témoignage. » Il roulait lui-même ses cigarettes et les fumait avec un long porte-cigarettes en bois de merisier. Il avait un vieux briquet rustique à mèche fumeuse. Je l'aiguillai sur son passé et il évoqua ses premiers combats, vers 1930, après que l'Angleterre eut abandonné son mandat sur l'Irak sans garantir les promesses faites aux Kurdes et aux Assyriens. Il pimentait ses souvenirs d'heureuses formules : « L'Irak, c'est une mauvaise

## LE KURDISTAN OU LA MORT

idée de l'Angleterre, une erreur politique, mais une bonne affaire financière à cause du pétrole. Tous nos maux découlent de là. Je n'en veux nullement aux Anglais, car je préférerais être encore sous leur tutelle que sous celle du gouvernement de Bagdad. Sous la République de Mahabad, on fit trop de politique et l'excès de paroles précipita notre perte. Des politiciens, il en faut quand il n'y a pas de danger. Quand je me réfugiai en Russie, je n'avais pas d'autre choix. Je ne suis pas communiste, mais on m'appela le « Mollah Rouge ». Parce qu'on avait peur de moi. Vous connaissez la suite, nos espérances et nos désillusions. En 1961, je fus ainsi contraint de reprendre la lutte. Un proverbe de chez nous dit : « Une fois que tu as entrepris une affaire, ne l'abandonne pas. Une fois que tu l'as abandonnée, ne la poursuis pas. » Je n'abandonnerai jamais. » Il avait glissé sur ses différends avec une fraction des siens, et je sentais combien, au crépuscule de sa vie, certaines désertions le chagrinaient. Il fumait presque sans arrêt et je notai un tic : il se tapait sans cesse sur le bout des doigts, soit avec une baguette, soit avec son fume-cigarettes. Un Pesh-Merga servit le thé, un autre vint délicatement coucher dans l'herbe le vieux fusil de son chef. Même dans son pays où l'on ignore les balles perdues, Mollah Moustafa Barzani jouissait d'une réputation de tireur d'élite. Il ne broncha pas lorsqu'un avion vint nous survoler et son calme éloignait la peur. Après tant d'années

de dangers, ces péripéties semblaient le laisser indifférent. Je lui parlai de son poignard. Il le dégaina, fit jouer au soleil la large lame recourbée et vérifia machinalement le fil : « De tous temps, dit-il, le poignard fut le meilleur ami du Kurde. Autrefois, il servait d'arme de combat. A présent, sauf urgence, il symbolise la tradition. Mais nous sommes en état d'urgence. »

D'une chose à l'autre, nous en arrivâmes ainsi à cerner l'actualité. Mollah Moustafa Barzani dressa un sévère réquisitoire contre le gouvernement de Bagdad « qui n'a aucune conscience des véritables intérêts du peuple, et croit qu'avec de l'argent, des armes et des munitions, il peut tout se permettre ». L'évocation de la bataille de Ruwanduz alluma, dans son visage, un regard de feu qui rehaussait l'éclat de bronze de son masque. Il ne doutait pas de la victoire, pressentant qu'elle serait « la plus belle et la plus étonnante de trente-cinq années de campagne ». Des négociations? Avec l'Arabe, elles supposent la force. Il insistait cependant sur la modération de son programme : la simple reconnaissance des droits légitimes d'un peuple authentique, et sans séparatisme, le contexte international étant désormais irréversible. « Un mariage de raison sous le régime de la communauté », disait-il. Séduit par la consonance du mot, il adopta pour les « djach » l'appellation de « bourricot », se flattant de faire ainsi ses premiers pas en langue française. Selon lui, il exis-

tait plusieurs sortes de bourricots : ceux qui, tels les Zibari et Djelal Talabani, trahissaient délibérément la cause nationale, et puis d'autres, entêtés à rejeter toute idée de négociations. « Or, affirmait-il, il n'existe pas de solution possible par les armes. Pour nous comme pour Bagdad. Il faut se convaincre de cette évidence. Nous n'avons nullement l'intention, ni les moyens, de porter la guerre hors de notre territoire, mais nous ne plierons jamais sous les attaques. Nous défendons nos droits. Qu'on nous les accorde, et rangeant nos fusils, nous coopérerons loyalement à la meilleure prospérité du pays. » Il ne tarissait pas d'éloges pour les chrétiens, « des frères, des citoyens à part entière du Kurdistan qui se battent comme des lions et perpétuent le sacrifice de leurs martyrs ». Et bien que déçu par le silence du pape, il espérait que « dans ses prières pour la paix du monde, le souverain pontife n'oubliait pas le Kurdistan ». Désabusé quant aux grands principes dont on berce l'humanité, et conscient des duplicités du jeu diplomatique international, il revenait, en leit-motiv, à cette conclusion : « Notre problème n'est pas seulement une affaire de justice et d'humanité, mais aussi celui de l'équilibre d'un continent tourmenté. Il y va au premier chef, de l'intérêt du monde, celui du monde libre. Je souhaite qu'il ne le comprenne pas trop tard. »

Vers 18 heures, quand les sommets escamotèrent le soleil et que le vent commença à fraîchir, Mollah

## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

Moustafa Barzani, m'ayant prié de dîner avec lui, m'entraîna vers son refuge, dans la profonde saignée du torrent. Au bas de la pente, tourné vers La Mecque, il fit sa prière. On aurait dit qu'il se prosternait devant la route et qu'il demandait à Allah de lui en conserver la garde. Son abri était une niche étriquée aménagée sous un énorme rocher, sa couche une banale couverture avec un coussin pour oreiller. L'eau sauvage bondissait en cascade à portée de la main. Une petite plate-forme de terre tassée servait de salon de réception. Un Pesh-Merga y servit le thé. En marge du torrent, les gardes préparaient le repas du soir autour d'un grand feu clair qu'il n'était plus besoin de camoufler. Mollah Moustafa Barzani mettait un morceau de sucre dans sa bouche et buvait lentement, à petites gorgées. La souffrance de son peuple le plongeait dans la consternation et lui arrachait des propos féroces contre le gouvernement de Bagdad. « Il faut tenir compte de cette somme incalculable de malheur pour nous juger. Ici tout le monde, sans exception, se trouve mêlé à la guerre. On ne peut parfois exiger de tout un peuple ce que l'on attend de soldats. Et l'on ne doit pas négliger le ressentiment de ceux qui sont saturés de cruauté. Le monde a frémi d'indignation devant les atrocités hitlériennes. Or, qu'est-ce donc que notre Kurdistan sinon un vaste camp de la mort, avec le crématoire du napalm, les chasses à l'homme, à la femme, à l'enfant, au vieillard, les exécutions sommaires, les

## LE KURDISTAN OU LA MORT

tortures, les déportations, la misère et la faim? Nous subissons, depuis cinq ans, devant une indifférence générale qui devient de la complicité, une vaste opération « Nuit et brouillard » selon les méthodes nazies. » On apporta le dîner, qui prévoyait une assiette pour deux personnes. Mollah Moustafa Barzani m'offrit de partager la sienne. Il prit une fine tranche de pain, la coupa, en enveloppa un œuf dur avec des tiges d'oignons, et me tendit ce sandwich kurde. Il y avait des « dolmê », des côtes d'agneau et du fromage, repas exceptionnel préparé en mon honneur. Chacun se servait avec ses doigts et plongeait son verre dans la bassine de « dough ». A la fin, Mollah Moustafa Barzani sortit de derrière son dos une assiette de miel brut, avec des ailes et des têtes d'abeilles comme des fruits confits. Il prit un morceau de pain, le roula en cornet, l'emplit de miel et me le tendit. C'était l'offrande de l'amitié selon la mode antique.

Le ciel était somptueux. Il disposait sur les glaciers un étalage de joailleries nocturnes. Idriss arriva, et prit place à la gauche de son père. Mollah Moustafa Barzani l'écoutait, l'oreille penchée, les yeux mi-clos, fumant à brèves bouffées. Puis il alterna ordres et critiques. « Balê... Balê... » (Oui... Oui), acquiesçait docilement Idriss. Ce tête-à-tête terminé, un Pesh-Merga remit un lot de messages amenés par relais d'estafettes ou captés par radio. Le père et le fils les commentaient entre eux tout en prêtant une

## LE DERNIER GRAND SEIGNEUR

oreille distraite aux « mensonges de Bagdad » que nasillait un poste à transistors. Mollah Moustafa Barzani était en retard pour ses audiences de nuit, et les visiteurs se pressaient à l'entrée de la gorge. Il me dit que « la nuit noire était la forteresse des braves, et les belles paroles le printemps des cœurs ». Avec ce proverbe qui expliquait sa veille, il me raccompagna aux abords de la route, me priant de le venir voir souvent et de faire montre de la plus grande prudence. A l'aube, quand m'éveilla la hantise des avions, je trouvai, délicatement posé à mon chevet, un poignard à manche de corne clouté et à fourreau doré. « *Xencer bra ye, tifing pesman e* »... Le poignard est un frère, le fusil un cousin... La dernière fois que je côtoyai Mollah Moustafa Barzani, une alerte nocturne vint troubler notre rencontre. Coïncidence ou trahison, des fusées éclairantes ballottaient au-dessus de son refuge, et le grondement des réacteurs couvrait celui du torrent. On piétina en hâte les feux de bois, et ma méconnaissance des lieux me précipita sur les rochers du ravin où je demeurai à demi assommé. Lorsque je repris mes sens, Samy et deux Pesh-Merga me hissaient sur le sentier. Dans l'obscurité la plus profonde clignotait seulement une cigarette. La voix grave semblait lointaine à mes oreilles fêlées. Je fis ainsi, à tâtons, presque inconscient, mes adieux à Mollah Moustafa Barzani. Le hasard le rejetait pour moi dans sa légende d'ombre insaisissable.

Le combat kurde est son œuvre. Il ne se soutient et ne triomphe que par lui. Relevant le défi de la propagande arabe, qui prétendait soulever à son côté la majorité du Kurdistan, il eut un jour ce mot superbe : « Eh bien, je tiendrai tête à mon pays avec mes quinze cents Barzani. » Par la légitimité qu'il invoque, les principes de démocratie et de conscience qu'il défend, pour les vertus de loyauté, de courage et de volonté qu'il incarne, le sort serait vraiment trop cruel et trop inhumain s'il ne permettait pas à ce noble justicier, doublé d'un grand patriote, de connaître, au soir d'une existence tout entière vouée à son idéal, la victoire qu'il mérite avec l'admiration tardive mais unanime de tous les hommes libres.

Ser me conduisit un soir en « landrover » à la frontière d'Iran. Il disait avoir tout préparé avec les autorités d'en face. Mais je ne me sentais pas encore prêt à quitter le Kurdistan. On m'arrachait à lui. Un renard traversa la route dans le pinceau des phares et nous fîmes un écart pour éviter une magnifique tortue. Au sommet du col de Shinok, la tour de l'ancien poste irakien jetait un point d'exclamation à l'encre de Chine sur papier étoilé. Des Pesh-Merga me bénirent au passage. « Ici finit le Kurdistan libre », murmura Ser en lançant la voiture dans la descente. Elle buta bientôt sur une barrière. Une jeep, phares en veilleuse m'y attendait. J'avais depuis longtemps oublié qu'il existait un monde où l'on faisait semblant de croire aux papiers officiels



et aux cachets. Ser me livra, larmes aux yeux, aux agents iraniens de la sécurité. Puis il me donna l'accolade. Je jetai un dernier regard sur le ciel moiré du Kurdistan et la dentelle nacrée de ces monts du Zagros où je venais de vivre une aventure exceptionnelle, la plus étonnante sans doute de mon existence de reporter. Toutes les étoiles étaient au rendez-vous. « Chaque homme possède son étoile, qui hrille sur lui et tombe quand il meurt. » Il y avait le peuple kurde en entier, les survivants, groupés en un cli-gnotement précieux dans l'échancrure du col de Shinok. Je me jetai dans la jeep sans me retourner de crainte d'apercevoir une étoile filante... Et tout, soudain, me parut triste et languissant, même la route dangereuse qui plongeait en corniche sur Rhaneh. Mon chauffeur, un policier, me déposa devant un hôtel, dans une rue large et banale, avec des maisons basses sans caractère. L'électricité offensait mes yeux. Il me dit que je prendrais au matin l'autohus pour Mahabad et Maragheh. C'était un ordre courtois. Dans la chambre commune que je partageais avec trois inconnus, je ne pus trouver le sommeil. J'en venais à regretter mes nuits à la belle étoile du Kurdistan. Le jour éclaira enfin ma couche sordide, et je descendis dans le bouge qui déjà s'animait au rez-de-chaussée. Un gamin, en guenilles et pieds nus, préparait des pipes à eau. Un autre charriait de la neige tassée pour les boissons glacées. Des soldats débraillés occupèrent bientôt la salle pour le

casse-croûte du matin. La rue se peupla peu à peu de paysans à cheval. Ils ressemblaient pour la plupart, comme des frères, à ceux qui voulaient à nouveau croire à la vie de l'autre côté de la montagne. Près de moi, un vieillard raclait la nicotine de son fume-cigarettes et l'étendait soigneusement sur un énorme abcès qui lui faisait un gros orteil monstrueux. Dehors, des gens arrosaient des semis aménagés à même le trottoir. Accroupis autour de ces jardinets de poche, des femmes et des enfants aspiraient à grand bruit de langue, leur thé matinal.

Je pris place à 8 heures dans un autobus déhanché mais décoré, comme une crèche, de fleurs artificielles, d'images bucoliques, de miroirs et de bibelots clinquants. Sur le tout trônaient le Chah et la Chabanou. Des voyageurs mangeaient des feuilles de salade crues. La région était truffée de camps militaires. Vers midi je débarquais à Mahabad. Ici même, voilà vingt ans, naissait la noble République kurde de Qazi Mohamed et Mollah Moustafa Barzani. Dans cette ville banale, plate et désordonnée, au cubisme anarchique, nul ne semblait plus s'en souvenir. Des derviches se transperçaient les joues aux carrefours avec de longues aiguilles. Une foule colorée mais morose allait et venait, mâchant des tiges de rhubarbe. Seuls quelques portefaix, ployant sous d'in vraisemblables charges, défendaient encore cette fierté nationale de la force naturelle. Mais qui donc au monde savait que le slogan « Fort comme un

Turc » était une escroquerie? A l' « Hôtel Moderne de Tabriz » des enfants affamés se disputèrent les restes de mon « chello khebab ».

L'autobus me reprit et me déposa à Maragheh comme tombait la nuit. Le policier de Khaneh me remit aux mains d'un collègue chargé de m'escorter jusqu'à Téhéran. Le hasard plaça dans mon wagon-lit un officier supérieur de l'armée iranienne. Il parlait français. Mes sandales kurdes et ma tenue fripée l'intriguaient. Je lui confessai d'où je venais et ce que j'avais vu. Il se réjouit de la victoire de Mollah Moustafa Barzani. Lui aussi disait que « les Arabes étaient des sauvages ». Au wagon-restaurant, le lendemain matin, je rencontrai un Anglais, professeur en Ethiopie, qui amorçait son quatrième tour du monde. Il fuyait l'avion afin de voir de plus près l'humanité. « Je peux mieux en parler ensuite à mes élèves. » Il était grand, maigre, roux, presque chauve et se montrait friand de sensations. Je lui demandai s'il connaissait le Kurdistan d'Irak et s'il savait qu'on s'y battait. Il me répondit que c'était bagatelle et qu'il préférait voir les gens vivre plutôt que mourir. Je lui expliquai qu'il y avait matière, là-bas, à leçons magistrales sur la justification des grands dogmes que l'on enseigne à la jeunesse et sur la relativité de leur application. Il entreprit alors une dissertation sur l'éternel problème de la pureté et de l'efficacité, cet euphémisme intellectuel qui sert à camoufler la lâcheté ou le vieux principe de la loi

## LE KURDISTAN OU LA MORT

de la jungle. Et je réalisai, une fois de plus, combien il était facile de philosopher au terme d'un bon repas, devant une bouteille de whisky pour allumer les idées. Je me repliai, désespéré, sur le pari de Pascal : « Pariez que le Kurdistan existe ! » Et je m'aperçus aussi que ce fameux pari justifiait toutes les dérobades. J'arrivai enfin à Téhéran. Mon policier prit congé. Je ne pouvais plus, désormais, échapper à personne. Un avion qui cherchait l'aérodrome voisin de Mehrahad passa à grand fracas sur la gare. Je faillis me plaquer au sol...

## JUSTICE ET CHARITE

*Dinya guleke bihn ke u bide hevalê xwe*

Le monde est une rose, respire-la,  
et donne-la à ton ami...

(Proverbe kurde.)

J'ai tenu ma promesse, et « tout dit à l'étranger »... Démenti la mort d'Oubeidallah, de Lockman, et d'Idriss Barzani... Rappelé que l'on avait déjà enterré plusieurs fois leur père Mollah Mustafa, photographies à l'appui... Apporté mon témoignage vécu sur la résistance victorieuse du « Verdun » kurde de Ruwanduz... Dénoncé les atrocités et les massacres du gouvernement de Bagdad... Révélé ses mensonges... Condamné la loi du silence qui couvre l'unique génocide délibérément organisé des temps modernes...

Le 16 août 1966, un « Mig 21 » dernier modèle,

**piloté par le capitaine irakien Mounir Rofwa, se posa en Israël. L'affaire prit l'ampleur d'un incident diplomatique. On la présenta comme un épisode de la guerre des services secrets Est-Ouest. Qu'avait cependant déclaré le chrétien Mounir Rofwa? Tout simplement qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps au service de son pays en raison de la situation politique, et, surtout, qu'il se refusait à massacrer encore ses coreligionnaires en bombardant les villages du Kurdistan. Il avait assuré que son drame était aussi celui de maints de ses camarades. Moscou menaçait alors d'interrompre ses livraisons de matériel de guerre à Bagdad. L'Occident se préoccupa essentiellement d'étudier les caractéristiques du « Mig 21 ». Qui donc saisit cette occasion spectaculaire pour exposer au monde le drame de conscience du capitaine Mounir Rofwa, analyser son écœurement ? Personne... Son acte d'accusation a été étouffé au tribunal de l'Histoire, son témoignage, trop gênant, escamoté, sa fugue noble ravalée au rang d'une trahison. Sans doute le capitaine Mounir Rofwa faisait-il partie de ces aviateurs maladroits qui manquaient de si étrange façon le pont de Choman, et lâchaient au hasard leurs bombes dans la montagne... En se réfugiant en Israël, il pensait accomplir un acte de justice et de foi. Ce ne fut qu'une nouvelle maladresse... Une gaffe... Un pavé dans la mare du pétrole, une maldonne à la table de jeu internationale.**

Je me déclare, à ma façon, solidaire du capitaine Mounir Rofwa. Ce qu'il a vu de haut, je l'ai vécu d'en bas. Les remords de sa complicité d'assassinats confirment mon récit du calvaire des victimes.

Mais le peuple kurde semble vraiment tombé au tréfonds des cachots de l'oubli, et personne ne veut prêter l'oreille au glas qui, de jour et de nuit, tinte chez lui. Bien peu, parmi ceux qui savent, osent élever la voix. On ne dérange pas la conscience universelle qui sommeille. Peut-être aussi, le Kurde avec l'Assyrien ont-ils, en notre époque, le tort majeur de n'être pas de couleur. Peut-être encore souhaite-t-on, dans maintes chancelleries, les faire taire un jour à jamais. Car, toutes ces femmes, tous ces enfants et ces vieillards qui appellent à l'aide, tous ces hommes qui revendiquent la Justice et le Droit autrement que dans des clubs et des salons — et qui y croient — ça fait mal aux oreilles, et c'est anachronique. Assourdie par la guerre du Viet-nâm, l'O.N.U. elle-même prétend qu'elle en a assez de ces minorités qui braillent çà et là... Minorité? Qui donc, au monde, considéra jamais de la sorte, au siècle dernier, le peuple polonais, partagé entre la Russie, la Prusse et l'Autriche? Et si nous, Français, nous nous trouvions un jour morcelés entre la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Espagne, accepterions-nous de passer pour des minorités? Pourquoi donc s'obstiner à qualifier ainsi le peuple kurde, si riche en titres de noblesse accumulés au cours des siècles, et supé-

rieur en nombre, l'Égypte exceptée, à celui de chacun des Etats arabes du Moyen-Orient? Qui oserait nier ses droits? Le Togo? Le Dahomey? Le Tchad? Le Congo-Brazzaville? Le Yémen? Koweït?

Certes, les Kurdes ne cultivent plus leur rêve d'indépendance — même si elle demeure intimement désirée —, car, pour eux, dans le contexte mondial actuel, il y aurait trop de frontières à rectifier. Rejetant leur ambition pankurde — encore que Nasser n'hésite pas à lancer en défi un panarabisme qui suppose une refonte partielle du Moyen-Orient et aussi de l'Afrique — ils se bornent à solliciter l'égalité des droits dans les pays qui les briment. Mais, aux égoïsmes du monde dit impérialiste et réactionnaire, se liguent contre eux les fanatismes des mouvements dits révolutionnaires, et, en janvier 1966, la conférence tri-continentale de La Havane — Afrique, Asie, Amérique Latine — rejeta le message de Mollah Moustafa Barzani. Le Kurdistan du Premier Monde incommode même le Tiers-Monde...

On a parlé d'un « second Israël », selon un jugement syrien qui croit trouver ainsi un alibi à ses excès. Or le Kurde, demeuré sur sa terre originelle depuis la plus haute antiquité, occupait le cœur du Moyen-Orient bien avant l'arrivée des Arabes. En dépit de toutes les vicissitudes, il ne plia jamais devant eux. Il ne s'agit donc pas de créer pour lui un Etat préfabriqué ni un fédéralisme de circonstance. Certains évoquent aussi le cas du « Berbé-



## JUSTICE ET CHARITÉ

risme ». Homogène, le peuple kurde possède, outre sa langue — qui n'est pas résiduelle — son organisation politique, ses traditions intactes, et même une armée avec un drapeau. Il ne survit pas, éparpillé autour de la Méditerranée, à l'image du Berbère, qui, lui, constitue une mosaïque de minorités. Et il ne s'intégra jamais à aucun Etat, à l'exemple du Kabyle, élément de choc de l'indépendance algérienne. Nul ne saurait donc nier que le Kurdistan s'inscrit dans le cadre des réalités historiques, ethniques, géographiques, sociales et culturelles, nécessaires et suffisantes pour justifier l'existence d'une nation authentique.

Jusques à quand tolérera-t-on ainsi le génocide auquel se livre impunément, à la face du monde, un pays artificiel, dont l'existence même et l'équilibre se trouvent sans cesse conditionnés par les marchandages des grandes puissances? La reprise des combats dans les montagnes du Kurdistan paraît en effet inéluctable, sinon imminente. L'Irak — toujours aidé par l'U.R.S.S., les U.S.A., l'Angleterre, et aussi la France — a reconstitué son armée décimée. Elle s'est massée, dès la fin de l'hiver, à l'orée des montagnes. Aref le « révolutionnaire », aurait-il donc obtenu des « conservateurs » d'Ankara et de Téhéran, comme naguère la « traîtresse » dynastie hachémite de Bagdad, un accord pour la mise au pas définitive des Kurdes avec la bénédiction de l'International Irak Petroleum Company? Le Perse

abandonnerait-il alors son frère historique de Médie, ajoutant ainsi à la honte de l'extermination d'un peuple?... Non, le monde ne peut plus demeurer indifférent devant les hécatombes qui se préparent, sous peine d'enfouir à jamais tous principes et scrupules dans la fosse commune des cynismes et des déshonneurs internationaux. Ce n'est pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'autrui que de l'empêcher de perpétrer des assassinats. La loi, en tout pays civilisé, fait obligation de porter assistance à personne en danger. Or, le peuple kurde est à nouveau en danger. Sa grande pitié, certes, n'a d'égale que son héroïsme. Et mon modeste propos n'a eu d'autre but que d'exalter l'une et l'autre. Justice et Charité, ici, se rejoignent... Au nom de la Croix et du Croissant assemblés, et pour la simple justification de l'Homme...

... Lorsque je franchis le seuil de ma première maison kurde, la femme qui m'accueillit prononça cette lumineuse formule de bienvenue qui éclaire une âme : « Tu viens sur mes yeux... » Et il y avait, dedans les siens, la fierté et la douleur réunies... Lorsque je quittai le sol du Kurdistan, Samy cueillit pour moi, à Galalé, des roses sauvages qui embaumaient le sentier des amoureux. « Va, me dit-il, et sois heureux. C'est le symbole de la vie. » Je lui demandai pourquoi. Alors, le regard noyé, il me confia, en guise d'adieu, cet ultime proverbe de son pays : « Le monde est une rose. Respire-la et donne-

## JUSTICE ET CHARITÉ

la à ton ami... » J'emportai ce précieux message de fraternité, celui d'un peuple qui ne veut pas périr, celui d'un chef pour qui l'honneur demeure la plus pure des fleurs. Et, devant ce bouquet fané, j'entends à nouveau monter, depuis les ossuaires des monts Zozek et Handrin, le chœur des Pesh-Merga : « Etre libre, aimer, croire et mourir... Avec mille soupirs, mille larmes, mille révoltes et mille espérances... »

De tous les parfums d'Orient que nous apportent la Légende et l'Histoire, le plus subtil, le plus bouleversant, celui dont je voudrais embaumer le monde, demeurera pour moi, à jamais, l'âme des roses de Galalé...

*Toulouse, 1<sup>er</sup> avril 1967.*

## TABLE DES MATIÈRES

1. — Le pays sans frontière .....	9
2. — Les « Morituri » des cirques de montagnes .....	19
3. — Un peuple oublié de l'Histoire .....	49
4. — « Ils sentent la mort !... » .....	79
5. — Le massacre des populations .....	113
6. — Les fils de Ninive .....	143
7. — « Le jour du jugement dernier » .....	171
8. — Le dernier grand seigneur .....	215
9. — Justice et charité .....	233





Cette photo a été prise par René Mauriès au plus fort de la bataille de Ruwanduz, éclatante victoire des hommes de Mollah Moustafa Barzani sur l'armée irakienne, au printemps dernier. Ce "Verdun kurde", dont les corps à corps impitoyables se déroulèrent jusqu'à 2800 mètres d'altitude, n'eut d'autre témoin étranger que René Mauriès. De son séjour parmi ce peuple oublié de l'Histoire, qui combat farouchement pour son existence même, Mauriès a rapporté ce récit à la fois sobre et émouvant. Et il pose la question : " Pourquoi le monde et les puissances laissent-ils s'accomplir ce véritable génocide ? "